

UNION DES ŒUVRES OUVRIÈRES CATHOLIQUES

ORGANISATION CHRÉTIENNE DE L'USINE PAR UN INDUSTRIEL

C'est encore à l'Eglise de refaire aujourd'hui,
sous d'autres formes et avec cette
variété de modes que comporte son action
exubérante, ce qu'elle avait fait si heureusement
et si utilement dans le passé.

(Mgr de Poitiers.)

RAPPORTS PRÉSENTÉS AU CONGRÈS DE NANTES ET DE LYON
1873-1874

PARIS
BUREAU CENTRAL DE L'UNION
32, rue de Verneuil, 32

1874

CETTE ÉDITION

Le texte est reproduit en entier, d'après l'édition de 1873-1874. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page du livre ; les illustrations ont été découpées dans le document numérisé et restaurées. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées ; 40 coquilles évidentes de l'imprimeur ont été corrigées.

Les notes numérotées sont celles de l'ouvrage ; elles sont numérotées ici à la suite, du début à la fin.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois

leonharmel.com

Transcription établie d'après l'exemplaire numérisé par la Bibliothèque nationale de France (gallica.bnf.fr). Source gallica.bnf.fr / BnF.

Document original : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5576866h>

Version du 1er octobre 2026.

UN FAIT NOUVEAU
DANS LA
QUESTION OUVRIÈRE

« Assurément, quand une vérité fait son
apparition dans le monde, elle y compte
d'abord peu de partisans, et ce nombre
s'accroît ensuite de jour en jour. »

(Journal *la République française*, du

17 octobre 1874.)



PARIS 1874

ÉDITION SPÉCIALE
A
L'ŒUVRE DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

Cet écrit étant œuvre de propagande, les lecteurs aux mains desquels il parviendra voudront bien le répandre autour d'eux, et en favoriser de plus en plus la publicité par une offrande spéciale destinée à en couvrir les frais.

Ces offrandes seront reçues et les demandes servies au Secrétariat général de l'Œuvre des Cercles catholiques d'Ouvriers, par les soins de M. Dinoir, caissier, 17, quai Voltaire.

Paris, novembre 1874.

INTRODUCTION



« *Vidi Christum resurgentem !* » (Hymne pascal.)

Nous introduisons ici le lecteur dans un monde absolument nouveau pour lui, s'il n'a déjà compris l'effort naissant qui s'incarne principalement aujourd'hui dans l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, ou si, chrétien érudit des choses du passé, il n'a suivi depuis les catacombes, à travers tous les siècles du moyen âge, ce travail surnaturel par lequel l'Église substitua la civilisation chrétienne à l'esclavage du monde païen et au flot barbare, vengeur de l'humanité déshonorée.

Sans appartenir à ces infiniment petits ou à ces infiniment rares, il est aisé de s'apercevoir que l'œuvre de l'Église a fait place de nos jours à celle de la Révolution sous toutes ses formes, depuis celle du libéralisme qui séduit les esprits délicats, jusqu'au socialisme qui enfèvre les instincts populaires et au matérialisme où vont pourrir dans un tombeau sans espérances les races et les sociétés condamnées.

Si donc l'antique lèpre du genre humain s'est de nouveau inoculée dans nos sociétés modernes, et si le mal va croissant malgré tous les efforts des hommes politiques, est-il insensé de se tourner d'un cœur ému vers l'Église catholique qui fut notre mère, et de demander à cette société des fidèles, gouvernés par ses pasteurs légitimes sous l'autorité infaillible du vicaire de Jésus-Christ, de reprendre en main l'instrument dont elle se servait au cours des âges pour façonner, vivifier, étayer son œuvre merveilleuse, instrument qui n'est autre que l'*association catholique*.

Une Œuvre s'est fondée en France au lendemain de nos désastres nationaux pour porter ce principe de l'association catholique dans les rangs de la classe dirigeante comme dans ceux de la classe ouvrière, et depuis deux ans elle grandit dans la lutte, incomprise souvent de ceux mêmes qui la servent, mais féconde partout où elle est comprise. — C'est l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers. Parmi ses serviteurs dévoués un homme a été suscité d'en haut pour fournir, par l'exemple, la confirmation la plus éclatante de ses bienfaits, et pour donner dans cet exemple au principe de l'association catholique son application la plus étendue et la plus victorieuse.

Cet industriel chrétien présentait dans les congrès des Œuvres à Nantes et à Lyon d'admirables rapports non-seulement de doctrine, mais de faits, quand au moment où il en avait reçu mission pour entreprendre dans toute la France un véritable apostolat en faveur de la classe ouvrière, un incendie vint dévorer la vaste usine qu'il avait transformée en une incomparable communauté chrétienne.

Aussitôt dans tous les Cercles catholiques d'ouvriers une souscription unanime s'ouvre pour la caisse de secours du Cercle incendié du *Val-des-Bois*, et l'association catholique s'affirme ainsi pour la première fois en un faisceau national.

A la lueur providentielle de cet incendie, et surtout à la flamme de cette charité qu'elle a allumée, nous publions aujourd'hui, pour nos confrères de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, la série des rapports de « l'Apôtre de l'Usine ».

Le premier de ces rapports présente le tableau, pris sur le vif, d'une organisation chrétienne de l'usine ; le second insiste sur le principe de cette organisation, la nécessité des associations catholiques dans l'usine ; le troisième montre l'application des Œuvres de l'usine dans les villes ; le quatrième enfin porte sur les moyens de populariser les Œuvres de l'usine et d'en multiplier sans retard les applications.

La série, comme on le voit, est complète ; il n'y a plus qu'à se mettre à l'œuvre.

Nous rappelons ici par la publication de quelques pièces annexes comment nous nous y sommes mis, et quels pas ont été faits depuis le 25 août de cette année, jour où le signal d'action nous fut donné.

C'est ainsi que nous reproduisons l'article du bulletin de l'Œuvre qui suivit le congrès de Lyon, le récit d'une visite au Val-des-Bois au lendemain de l'incendie, enfin l'appel que nous adressâmes aux ouvriers sociétaires de nos cercles, et la manière dont il y fut répondu.

Puissent ces témoignages *vivants* des desseins providentiels éclairer nos esprits, embraser nos cœurs, décupler nos forces au service de l'Église et de la France !

Paris, le 25 octobre 1874.

CONGRÈS DE NANTES.

ONZIÈME QUESTION.

DE L'ORGANISATION CHRÉTIENNE DE L'USINE

La grande Œuvre de notre temps est l'Œuvre du salut de nos frères les Ouvriers.

Les grandes usines ont bouleversé le monde, en détruisant la famille, et en modifiant profondément les relations entre les patrons et les Ouvriers. Elles ont amené, malgré des gains beaucoup plus considérables, des misères matérielles inconnues aux siècles précédents. Elles ont produit des misères morales plus grandes encore.

Ces maux, qui excitent la sollicitude de tous les hommes soucieux du bonheur de leurs frères, n'ont en réalité qu'une seule cause : l'absence de Dieu.

Beaucoup d'âmes généreuses ont entrepris la guérison de ces maux par tous les moyens économiques les plus ingénieux, et apparemment les plus efficaces. Mais ces hommes ne sont arrivés à rien de sérieux, parce qu'ils ont laissé subsister la seule cause véritable du désordre. Il n'y a qu'un seul remède : ramener le règne de Dieu dans l'usine, et par lui la famille, et par lui les rapports de confiance entre les patrons et leurs Ouvriers.

Il faut, comme le dit si bien votre programme, *organiser chrétiennement l'usine, la transformer en Œuvre de foi et de moralisation*. Pour cela nous userons, sans doute, de tous les moyens humains ;

tout ce qui peut améliorer le sort matériel des travailleurs, tous les attraits des plaisirs permis ; mais jamais les moyens ne nous feront perdre de vue le but auquel nous devons tendre avec toute l'énergie de notre cœur : rendre Dieu aux Ouvriers, et par Dieu leur rendre la famille, et leur assurer de cette façon, mieux que par toutes les combinaisons économiques, le bonheur véritable et solide. Avec Dieu et la famille, ils auront le salut de leurs âmes, et par surcroit, la santé, trop souvent détruite par l'inconduite ; l'aisance, perdue par la dissipation. Ils retrouveront la sécurité, fille de la prévoyance ; la joie, fruit de l'union dans la famille ; la consolation dans les chagrins inévitables de cette vie par la résignation chrétienne.

Nous diviserons notre travail en cinq parties :

Première partie : Le chef d'usine doit accepter vis-à-vis de ses Ouvriers toutes les charges de père de famille, et en remplir les devoirs avec l'énergie, et principalement l'amour d'un père.

Deuxième partie : L'usine doit être organisée *intérieurement* en vue d'éviter le plus de mal possible.

Troisième partie : L'usine doit être organisée *extérieurement* en vue de donner le plus de facilité possible à la moralisation des Ouvriers.

Quatrième partie : Il faut s'attacher à créer dans l'usine des *Associations* fortement établies, y attirer l'Ouvrier librement par l'attrait de l'utile et de l'agréable, sans se détourner du but, qui est de ramener le règne de Dieu dans l'usine. Ces Associations doivent comprendre les filles, base nécessaire de toute moralisation ; les mères, pour avoir le concours des familles ; enfin les garçons et les hommes.

Cinquième partie : Exemple d'application de ces principes dans une usine de l'Est.

Première partie

Le chef d'usine doit accepter vis-à-vis de ses Ouvriers toutes les charges de père de famille, et en remplir les devoirs avec l'énergie et principalement l'amour d'un père.

Chapitre I. Responsabilité du patron vis-à-vis de Dieu et de la société.

— II. Il ne peut remplir ses devoirs qu'en étant chrétien, non-seulement dans sa vie privée, mais encore dans sa vie de patron ;

— III. Rapports du patron chrétien avec ses ouvriers.

— IV. Ce qu'il doit faire par lui-même et ce qu'il doit faire par d'autres dans les Œuvres Ouvrières.

— V. Le patron chrétien doit chercher à se mettre au courant des Questions Ouvrières.

— VI. Possibilité des Œuvres à la ville et à la campagne.

CHAPITRE I^{er}.

RESPONSABILITÉ DU PATRON VIS-A-VIS DE DIEU ET DE LA SOCIÉTÉ.

Vis-à-vis de Dieu. — Ainsi que le dit si justement Mgr Mermillod, et que l'a démontré si éloquemment le R. P. de Varax dans son excellente brochure sur l'*Apostolat des classes dirigeantes* : « Un chrétien n'a pas le droit de se désintéresser du salut de ses frères et de la société. » Mais si ce devoir est imposé à tous ceux qui ont une action quelconque sur d'autres hommes, combien n'est-il pas plus étroit pour l'industriel que Dieu a placé à la tête de nombreux Ouvriers, sur lesquels il a une action nécessaire et considérable ? C'est un devoir d'étroite justice pour le Patron de nourrir ses Ouvriers par un salaire équitable. Celui qui violerait ce devoir se rendrait coupable d'un crime, placé par l'Église au nombre des quatre péchés qui crient vers le ciel.

Qui oserait soutenir que les devoirs du patron vis-à-vis des âmes de ses Ouvriers sont moins rigoureux que ceux qu'il est dans l'obligation de remplir vis-à-vis de leurs corps ? Ne leur doit-il pas, de rigoureuse justice, des soins pour empêcher leurs âmes de mourir, par

suite directe du travail dans l'usine ? et aussi des soins pour assurer le pain quotidien de ces âmes ? Qui nierait que c'est encore là une partie du salaire équitable rigoureusement dû par le patron ? Cette partie pourrait-elle paraître moins importante que la partie matérielle ?

Si donc, ainsi que l'indique le mot même de patron, le chef d'usine doit être un père de famille, Dieu lui impose l'obligation d'en remplir tous les devoirs au point de vue spirituel, aussi bien qu'au point de vue moral et matériel.

Vis-à-vis de la société. — La responsabilité du patron est-elle moins grave vis-à-vis de la société ?

La création des grandes usines métallurgiques et textiles date de soixante ans. Avant cette époque, toutes ces industries s'exerçaient dans le sein de la famille même. Le métier se transmettait de père en fils, et l'apprenti commençait l'exercice de sa profession à la maison, sous l'œil de son père.

Les machines et les ateliers sont venus détruire cette harmonie. Le Patron a pris l'enfant dans l'usine et lui a enlevé la protection du père ; ne doit-il pas en prendre la charge ? Vis-à-vis de la société, le Patron d'usine n'est-il pas tenu de réparer, par tous les moyens convenables, les désordres engendrés par l'usine ? N'est-il pas responsable de cette immense démoralisation qui s'accomplit par ces vastes agglomérations nécessaires pour la réussite de son industrie ?

La société réclame donc, elle aussi, des industriels l'accomplissement de leurs devoirs envers leurs Ouvriers. Elle ne leur permet pas de se désintéresser d'une question qui compromet son existence même, et à laquelle le Patron seul peut apporter une solution efficace.

Le rapport que nous vous soumettons n'est, en somme, qu'une série de notes sur les devoirs du Patron d'usine. Celui qui en connaîtra bien tout le détail, en déduira facilement les actes de justice que Dieu et la charité imposent à ceux qui, sans être patrons, ont une influence quelconque sur leurs frères. Il en déduira aussi les moyens les

plus simples pour arriver à une prompte solution chrétienne de la question ouvrière dans l'usine.

CHAPITRE II.

LE PATRON NE PEUT REMPLIR SES DEVOIRS QU'EN ÉTANT CHRÉTIEN, NON-SEULEMENT DANS SA VIE PRIVÉE, MAIS ENCORE DANS SA VIE DE PATRON.

Et d'abord, pour s'occuper avec succès des Œuvres Ouvrières, il faut le faire en chrétien. On a voulu exciter le zèle des classes dirigeantes, en montrant le danger imminent de la société, prête à s'écrouler sous les ruines fumantes accumulées par le pillage et l'incendie. Ce danger n'est que trop réel ; mais des hommes qui ne seraient guidés que par cette frayeur auraient peu de chances de persévérer.

Pour sauver la société, pour opérer le salut de nos frères, il faut des hommes guidés par des motifs surnaturels, ne demandant pas au succès de leur travail une récompense qu'ils attendraient vainement. Il faut être chrétien, c'est-à-dire imitateur de Jésus-Christ, qui a fondé le salut de ses frères adoptifs sur ses propres souffrances et sur sa mort. Des hommes de ce caractère existent, Dieu merci. Nous avons de glorieux exemples à suivre dans cette voie, et partout où bat le cœur eucharistique de Jésus-Christ, il y a des poitrines généreuses capables de comprendre le dévouement véritable, capables de donner leur vie pour les Ouvriers, sans chercher aucune autre récompense que le salut de leurs frères et la gloire de Dieu.

Hâtons-nous de le dire, Dieu n'a jamais demandé de suprêmes sacrifices qu'à ces glorieux apôtres des pauvres, dont nous avons au milieu de nous d'illustres représentants¹. Quant aux chefs d'industrie, nous ne croyons pas que jusqu'ici Dieu leur ait rien demandé de plus qu'une bonne volonté efficace et désintéressée. Pour marquer cette

1. Allusion au Père Planchat, apôtre des Ouvriers, fusillé pendant la Commune, mai 1871. Le Père Planchat faisait partie de l'Institut des Frères de Saint-Vincent de Paul. Cet Institut, consacré aux Œuvres Ouvrières, a son siège central à Paris, chemin du Moulin, 1, Vaugirard. Son Vicaire général et plusieurs de ses Membres faisaient partie du Congrès de Nantes.

bonne volonté, il ne suffit pas pour le patron chrétien de remplir ses devoirs dans l'intimité du foyer domestique, ni même de donner à sa grande famille l'exemple de toutes les vertus privées ; il faut encore que son christianisme se montre :

- 1° Dans ses rapports avec ses Ouvriers ;
- 2° Dans l'organisation intérieure de son établissement ;
- 3° Dans l'organisation extérieure ;
- 4° Enfin, dans l'établissement des Associations nécessaires pour combattre l'immense plaie des usines, le respect humain qui règne en tyran sur tous les travailleurs.

Ce n'est pas l'œuvre d'un jour ; il faut du temps, de la persévérance ; et quand on semble toucher au but, il faut encore beaucoup de persévérance et de dévouement pour l'atteindre. Mais la vie est un combat continu, et les Œuvres ne progressent qu'au milieu de difficultés sans cesse renaissantes.

CHAPITRE III.

RAPPORTS DU PATRON CHRÉTIEN AVEC SES OUVRIERS.

Permettez-nous de vous citer un extrait du compte rendu de la quinzième Réunion de l'Église évangélique allemande, et du Congrès tenu à Stuttgart du 31 août au 3 septembre 1869. Vous allez connaître l'opinion de M. Diterlin, de Rothau, dans les Vosges, sur la question qui nous occupe.

« Le travailleur n'est pas pour moi un élément social particulier qui a besoin d'être traité d'une manière particulière : pour moi, c'est un homme comme moi-même, comme tous les autres. Le travailleur tient aussi à cette égalité. Il ne veut pas, dans des institutions philanthropiques, être considéré comme un numéro ; il veut sentir la main d'un autre dans la sienne ; il veut que pour tout ce qui lui arrive, le cœur de son prochain batte à l'unisson du sien. Dans les fabriques des villes, on fait souvent beaucoup pour les travailleurs sans que ceux-ci en montrent la moindre reconnaissance, parce que les fabricants font de

leurs bienfaits comme une muraille entre eux et leurs Ouvriers, et ne se donnent pas eux-mêmes. Dans un autre endroit, les mêmes institutions de bienfaisance auront une grande action, parce que les travailleurs sentent dans toutes choses le cœur de leur chef.

Pour que les institutions fassent réellement du bien aux Ouvriers, il faut que ceux-ci voient à leur tête des personnalités amies.

C'est ainsi que la question des travailleurs est ramenée sur le sol de l'Évangile. Le Sauveur était un frère pour tous ceux qui l'entouraient ; il prenait part, il compatissait à tout ce qui leur arrivait. Il était très-sévère, repoussait tout ce qui était mal, et cependant il attirait tout le monde à lui. Il faisait le bien par lui-même, et non par des théories et des organisations. Quel effet produirait sa douce présence au milieu de nos populations Ouvrières ! Comme il élèverait toutes les âmes ! Comme il gagnerait tous les cœurs ! Sa seule présence réveillerait partout une nouvelle et divine vie. Il n'est plus ici-bas, il est vrai ; mais nous, nous avons la mission de le représenter parmi les travailleurs. Que chacun soit animé des mêmes sentiments que Jésus-Christ, et la solution de la question du travail sera facile.

Nous l'avons essayé dans la mesure bien incomplète de notre faiblesse, et bien que nos efforts soient très-imparfaits, nous pouvons dire cependant que cela a réussi. Nous vivons au milieu d'une population aux deux tiers catholique et au tiers protestante. Il y a vingt ans, son état moral était bien triste. A cette époque, mon associé commença une école du Dimanche, qu'il dirige encore, et qui le fit connaître et aimer de toutes les familles protestantes. Nous avons bibliothèque, écoles, caisses de secours. Nous visitons les gens dans leurs maisons, et maintenant nous voyons les catholiques comme les protestants nous appeler près de leurs malades, nous demander des conseils, nous confier leurs pensées les plus intimes, se conduire avec nous sans contrainte, comme il le faut d'homme à homme. Quand je viens, les femmes me demandent comment va ma femme, et, quand je m'en vais, me chargent de salutations pour elle. Cette cordialité dans

les rapports journaliers ne porte aucune atteinte à la discipline de la fabrique. Chacun sait que la vie sociale n'est possible que lorsque quelqu'un dirige et que les autres suivent. Ceux qui suivent n'envient pas ceux qui dirigent, ils les plaignent au contraire. Vous avez plus de peine que nous, disent-ils.

Cette amélioration dans les idées s'est étendue au bourgeois, à la classe moyenne qui demeure dans les environs, et qui jusqu'alors s'était tenue scrupuleusement éloignée des Ouvriers et du directeur de la fabrique. Toute la population maintenant, depuis le haut jusqu'en bas, ne fait qu'un seul tout ; il y a encore beaucoup de mal, et cependant la force du bien se fait sentir. Une lumière d'en haut brille sur le village : c'est la lumière de l'amour céleste. Quand une famille souffre, toutes les autres prennent part à sa souffrance. »

Pardonnez-moi la longueur de cette citation, elle rend toute ma pensée, et il m'a semblé que sa source lui donnait la plus grande autorité.

Dans la même Assemblée, ayant à parler des rapports du Patron avec les Ouvriers dans l'intérieur de l'usine, M. Charles Sarazin, de Bâle, s'exprimait ainsi :

« Après vous avoir montré l'inanité des *Trade unions* d'Angleterre et de toutes les organisations économiques, je déclare, pour mon compte, qu'il n'y a que le Christianisme, la foi au Crucifié, à son amour, à sa pureté, qui peut délier le nœud multiple qui nous entoure. L'amour sera inventif pour trouver des moyens ; j'insisterai sur un seul. Il faut que le fabricant se mêle continuellement de sa personne aux travailleurs ; il ne faut pas qu'il soit considéré comme une puissance invisible, mais comme un homme aussi fragile qu'eux, qui se réjouit et souffre avec eux. Malheureusement, il n'en est pas ainsi dans bien des cas. Le maître et les travailleurs ne se connaissent pas, et ne communiquent que par des intermédiaires sans cœur, qui n'ont d'intelligence que pour le côté matériel des affaires. Il en résulte des situations très-regrettables dont profitent certains démagogues, enne-

mis du bonheur et de la paix de leurs semblables, pour augmenter la scission entre ceux que Dieu a cependant créés les uns pour les autres. Il faut que les Ouvriers sentent à leur tête des personnes amies. »

Que pourrions-nous ajouter à ce portrait du Patron, si ce n'est qu'il devra profiter de toutes les circonstances en son pouvoir pour faire passer dans le cœur de l'Ouvrier les sentiments chrétiens dont son propre cœur sera pénétré.

CHAPITRE IV.

CE QUE LE PATRON CHRÉTIEN DOIT FAIRE PAR LUI-MÊME ; CE QU'IL DOIT FAIRE PAR D'AUTRES DANS LES ŒUVRES OUVRIÈRES.

Nous parlerons dans la deuxième partie de l'organisation *intérieure* de l'usine, et dans la troisième partie de l'organisation *extérieure*. Nous voulons traiter spécialement ici de l'action du Patron dans les Œuvres Ouvrières, de ce qu'il doit y faire par lui-même, de ce qu'il doit y faire par d'autres.

Il est matériellement impossible qu'il y fasse tout, et quand ce serait possible, il y aurait à cela des dangers réels.

Le Patron chrétien doit appeler à son aide :

- 1° Des auxiliaires religieux ;
- 2° Des auxiliaires dans son usine même ;
- 3° Le sentiment de la liberté.

Auxiliaires religieux. — Nous avons dit que la source de tout succès dans le salut des âmes est le dévouement surnaturel. L'industriel, absorbé par la conduite de ses affaires, ne peut avoir pratiquement autre chose qu'une bonne volonté efficace et désintéressée. Il doit donc prendre des Sœurs pour ses filles et des Frères pour ses hommes, avec un Aumônier zélé et d'une activité prudente. Ces âmes généreuses auront bientôt, par leur travail dévoué, fait sentir à la population ouvrière les bienfaisantes influences de la religion.

Le Patron s'étudiera à mettre à leur disposition tous les attraites de l'utile et des plaisirs permis, afin de rendre leur action facile et de

faire comprendre cette grande vérité, que les impies cherchent à étouffer dans l'esprit du travailleur, à savoir, que si la religion s'occupe avant tout de la patrie véritable, elle est en même temps la source la plus puissante de tout bien et de toutes joies dans notre exil. Ces attraites permettront d'asseoir les Œuvres sur la vraie liberté, aussi ennemie de cette fausse indépendance (véritable esclavage des passions) que de la servilité si opposée à tout bien solide.

Auxiliaires dans l'usine. — Le Patron chrétien doit chercher des auxiliaires dans son usine même, et, par là, intéresser les Ouvriers aux Œuvres, leur en faire comprendre la salubre influence, et la leur faire aimer. Mais il se souviendra qu'il est père de famille, et qu'à ce titre il ne doit jamais aliéner sa bienfaisante influence. Il doit être la tête de toutes les œuvres de l'usine, et en laissant tous les détails à ses auxiliaires, il ne doit jamais se désintéresser de la direction générale.

Sentiment de la liberté. — Enfin, le troisième auxiliaire, le plus important, est le sentiment de la liberté. Il ne suffit pas que les Œuvres catholiques soient basées sur la liberté ; il faut que l'Ouvrier le comprenne, qu'il le sente. Pour cela, il faut plus de dévouement que d'autorité.

Il faut toucher aux âmes comme la Sœur de charité touche à une plaie, c'est-à-dire avec une délicatesse affectueuse qui craint de blesser en soulageant. Ce point très-important, trop long à développer ici, guidera le Patron dans le choix de ce qu'il doit faire par lui-même et de ce qu'il doit faire par d'autres, évitant avec soin de se laisser entraîner par la recherche d'une vaine popularité.

Ce que le Patron doit faire. — Il devra assister, autant que possible, à toutes les réunions générales, et là, simplement, comme un père de famille au milieu de ses enfants, exposer ses idées, ouvrir son cœur, faire comprendre à tous ses auditeurs les bienfaits des Œuvres Ouvrières Catholiques, exciter les pères de famille à le seconder et leur faire voir qu'en somme c'est leur bien qu'il cherche. Dans ces

conversations particulières, il aura soin de réfuter les objections, les raisonnements perfides des ennemis de l'Ouvrier, qui sous des dehors séduisants arrivent aisément à convaincre des esprits simples et faciles à égarer par des raisons spécieuses. La parole, bien plus vite que le livre, arrive au cœur et à l'esprit, et la parole bienveillante du Patron dans une réunion d'Ouvriers portera plus de fruits que la diffusion des meilleures brochures.

CHAPITRE V.

LE PATRON CHRÉTIEN DOIT CHERCHER À SE METTRE AU COURANT DES QUESTIONS OUVRIÈRES.

Sans doute, pour arriver à un résultat, il suffit d'être chrétien et d'avoir au fond du cœur un amour véritable, comme celui que nous enseigne l'Évangile. Mais on ne peut nier que, dans l'application, l'expérience ne donne une grande facilité. En ceci comme en tout, l'homme acquiert par la science un pouvoir beaucoup plus considérable ; et ici je ne parle pas de la science purement théorique, mais surtout de la science expérimentale.

Quels moyens peut-on prendre pour la diffusion de cette connaissance ? Le Patron s'occupant de son usine, et celui-là seul sera notre auxiliaire, n'a pas le temps de se livrer à des études qu'il appelle étrangères à son négoce. D'un autre côté, les ouvrages spéciaux sont considérables et incomplets. Il n'y a rien de concis et en même temps de tout à fait pratique. Tout ce que nous avons se ressent plus ou moins de la hâte et des tâtonnements de la première heure. La question ouvrière n'existe que depuis que la Révolution a dépouillé l'Ouvrier de Dieu et de la famille. Et comme on a été longtemps sans vouloir reconnaître les véritables causes d'un tel mal, la science dont nous parlons est encore à son commencement. Enfin, il faut bien le reconnaître, on lit très-peu, si peu qu'il vaut mieux dire pas du tout.

Pour connaître les questions ouvrières, il serait donc à désirer qu'il y eût des réunions régionales, où les industriels chrétiens mettraient en commun leur expérience, où des hommes spéciaux tels que le R. P.

de Varax, M. Henry Jouin et tant d'autres ici présents, apporteraient le fruit de leurs études ; et comme le flambeau de leur science est allumé par la charité du Christ, leurs enseignements porteraient la conviction, et, avec le temps, amèneraient l'exécution.

Il y a tant de réunions pour l'amélioration de toutes sortes de choses, pourquoi n'y en aurait-il pas pour l'amélioration de l'humanité tout entière ?

Nous disons l'humanité, parce que les classes dirigeantes gagneraient plus encore à ces réunions que les classes dirigées. Nul doute que l'Association des Patrons chrétiens (qui sont fort nombreux aujourd'hui) ne réveillât bien des apathies, et ne suscitât bien des dévouements qui restent inactifs par l'isolement, l'inexpérience et la crainte de l'insuccès.

CHAPITRE VI.

POSSIBILITÉ DES ŒUVRES À LA VILLE ET À LA CAMPAGNE.

A la ville. — A la ville, les Œuvres de l'usine seront faciles au point de vue pécuniaire, à cause du grand nombre de bienfaiteurs qu'on y peut trouver. Les principales difficultés viennent de ces mille entraves qu'on rencontre dans le camp des honnêtes gens, lesquels s'entendent difficilement pour le bien. Un comité d'industriels chrétiens aplanirait bien des obstacles. Mais que ce comité n'essaye de rien faire en dehors de l'Église catholique ; sans elle, il bâtirait sur le sable et n'arriverait à aucun résultat sérieux.

A la campagne. — A la campagne, les Œuvres sont plus coûteuses, mais plus faciles. L'industriel isolé est obligé de faire seul tous les frais, mais du moins il ne rencontre aucune entrave.

Les frais d'ailleurs sont-ils si effrayants ? Une Fille de charité se contente de cinq cents francs, un Frère des Écoles chrétiennes de six cents francs. En sorte que trois Sœurs coûtent le prix d'un employé très-ordinaire, et trois Frères le prix d'un instituteur passable. De plus, l'industriel à la campagne doit commencer modestement, avec

des installations tout à fait provisoires, et prendre ce qu'il a sous la main. Trop souvent on ne fait rien parce qu'on veut trop bien faire. L'important n'est pas d'avoir des bâtiments magnifiques, mais de sauver des âmes, ne serait-ce que dans une mesure. Ainsi que nous le verrons dans la cinquième partie, le commencement des œuvres établies modestement coûte fort peu. On fait plus volontiers, chaque année, des améliorations qui ne paraissent pas trop lourdes au budget de l'usine, et on arrive, ainsi après un certain temps, à des installations devant lesquelles on aurait toujours reculé.

Celui qui croit que l'aumône n'appauvrit pas, et que Dieu paye au centuple, dès cette terre, tout ce qu'il fait pour ses frères, celui-là peut commencer sans crainte. Qu'il soit assuré que les moyens lui seront fournis de faire mieux. Nous avons connu des industriels qui ont fait de grands sacrifices pour le bien de leurs ouvriers ; nous n'en avons pas connu dont les intérêts en aient souffert. Mais cette vérité, pourtant si simple, ne sera comprise que par les patrons chrétiens, sur lesquels les motifs surnaturels ont de l'empire. Ceux-là seuls voient clair ; les autres sont aveugles d'une cécité incurable, que les faits les plus évidents ne peuvent éclairer.

Remarquez bien qu'en parlant des obstacles que rencontre l'établissement des Œuvres de l'usine, nous n'en mettons aucun à la charge de l'ouvrier. On calomnie ces pauvres délaissés, et derrière ces calomnies s'abrite l'égoïsme des classes dirigeantes.

Deuxième partie

L'usine doit être organisée intérieurement en vue d'éviter le plus de mal possible.

DIVISION DU TRAVAIL.

Il est indispensable de veiller à la séparation des sexes dans les salles, et, s'il est possible, dans les escaliers, couloirs, entrées, etc.

Il faut respecter le repos du Dimanche, jour de Dieu et de la famille, jour des joies honnêtes, de l'économie, de la propreté et, on

peut le dire, de la dignité humaine. Empêcher le nettoyage du Dimanche, pire que le travail à cause des désordres inséparables d'un rangement sans surveillance. Éviter les réparations du Dimanche, source d'abus de toutes sortes, où les intérêts du patron sont foulés aux pieds aussi bien que la morale. Les réparations qui arrêteraient un atelier entier, sont les seules qu'on doive faire le Dimanche.

« L'atelier se ferme à l'heure de la débauche et du crime ; il rend la liberté pour l'orgie, il ne la rend pas pour l'instruction chrétienne et pour la prière publique ; à cette heure il s'ouvre, il réclame et garde sa proie, il y a oppression cruelle de la liberté des consciences que l'on proclame ailleurs. Car, pour rester chrétien, il faudrait renoncer au pain qui conserve la vie. Des populations entières sont ainsi violemment arrachées à tout enseignement, à tout exercice religieux. Que pouvez-vous en attendre, sinon des vices et des mœurs dégradées ? » (De Ravignan.)

Le patron chrétien doit veiller à avoir des salaires aussi élevés que ceux des industriels de sa contrée, seule condition pour lui de pouvoir choisir son personnel. Il doit avoir des règlements propres à assurer la bonne tenue de son établissement : y empêcher les jurements, les blasphèmes, les propos contraires à la décence, etc., et veiller à la stricte application des articles qui touchent à la morale. L'ouvrier apprendra ainsi à estimer l'atelier.

Le patron doit veiller à une équitable répartition du travail. Il doit en toutes circonstances se faire le défenseur du faible contre le fort.

Nous ne donnons pas de plus amples développements aux points indiqués ci-dessus, attendu qu'ils n'ont trait qu'à des principes admis par tous les patrons catholiques.

CHAPITRE I^{ER}.

EMPLOYÉS. — RECRUTEMENT DU PERSONNEL.

Le patron mettra tous ses soins à former un personnel d'employés et d'Ouvriers chrétiens. Un employé chrétien, avec l'aide du patron, fera disparaître peu à peu de l'atelier les blasphèmes, les propos indécents, les brutalités envers l'apprenti et les tracasseries sans nombre auxquelles sont exposés les Ouvriers qui font partie des Œuvres Catholiques. Il disciplinera l'atelier et y introduira un bon esprit, en éloignant les ouvriers dangereux pour la foi ou les mœurs de leurs camarades. Il aidera le patron à trouver des Ouvriers chrétiens ou susceptibles de le devenir, de façon à obtenir, avec le temps, un personnel de familles honnêtes et morales. Un tel personnel est un trésor précieux, qu'il amassera par la persistance et entretiendra par le dévouement.

Au contraire, avec des employés qui ont un mauvais esprit, tous les efforts du patron et de ses auxiliaires échoueront contre une opposition insaisissable et invincible.

CHAPITRE II.

TRAVAIL.

§ I. Travail de toute la famille dans la même usine. — § II. La mère de famille à la maison. — § III. Travail de nuit.

§ 1. *Travail de toute la famille dans la même usine.* — Nous avons dit que le premier but du Patron chrétien devait être la reconstitution de la famille Ouvrière. Quoi de plus contraire à ce but que la dissémination des enfants et des parents dans plusieurs usines, situées quelquefois aux extrémités d'une grande ville ? Quoi de plus triste qu'un tel foyer ? Ces pauvres gens se séparent à quatre heures et demie du matin, à peine éveillés, pour ne se retrouver qu'à sept ou huit heures du soir (quand il n'y a pas eu de désordres qui ont reculé l'heure), exténués de fatigue et ne demandant que le repos.

Le jour s'est passé : le père, la mère et les enfants ont dépensé la plus forte partie de leur gain à la cantine, où ils ont été mal nourris ; le mari et la femme deviennent étrangers l'un à l'autre ; les enfants, habitués à vivre isolés, perdent tout amour, tout respect, toute soumission. Qui ne voit là une cause de ruine absolue, tant au point de vue des âmes que du corps ? une source de misères incalculables ? Il faut que le Patron chrétien s'attache :

1° A occuper la famille entière, surtout les enfants, dans la même usine ;

2° A ne jamais renvoyer isolément un membre de la famille, mais plutôt toute la famille, s'il ne peut réformer les défauts dont il a à se plaindre. Par ce moyen, il forcera le père à l'aider dans son œuvre de moralisation.

§ 2. *La mère de famille à la maison.* — Il faut, autant que possible, que la mère de famille reste aux soins de son ménage et de ses petits enfants, soins bien négligés quand elle travaille à l'atelier.

§ 3. *Travail de nuit.* — Il est bien à désirer que ce travail soit entièrement supprimé dans tous les endroits où il sera possible de le faire.

CHAPITRE III.

PAYE ET TOUT CE QUI S'Y RATTACHE.

§ I. Paye remise seulement au chef de famille et avec billet de paye (nous entendons par chef de famille le membre qui est le plus capable d'en remplir les devoirs). — § II. Paiement direct, par le bureau, des rattachés et autres aides, ordinairement payés par les ouvriers adultes avec lesquels ils travaillent. — § III. Paye au bureau par le patron, s'il est possible, et non par les employés des salles. — § IV. Amendes à contrôler chaque semaine par le patron, et à verser à une caisse de secours. — § V. Inconvénients de la paye le dimanche matin.

§ 1. *Paye au chef de famille avec billet.* — Il y a un autre genre de division qui est aussi très-funeste à la famille : c'est la division de la paye avec ou sans billets. L'enfant et même le jeune homme qui

touche sa paye, s'habitue trop vite à oublier ce qu'il a coûté et ce qu'il coûte encore à sa famille. Il se forme vite la conscience, pour se justifier à lui-même la dissimulation d'une partie de ses gains, qu'il croit être sa propriété absolue. Ces soustractions le conduisent bientôt à des habitudes déplorables que l'âge ne fait que fortifier.

Le second mal de cette division est l'abaissement de l'autorité paternelle dans l'esprit de l'enfant. Tant que les gains de celui-ci ne lui suffisent pas pour vivre en dehors de ses parents, il souffre encore une apparence d'autorité ; mais si les gains deviennent plus forts, s'il doit aider la famille, le jeune homme devient un tyran qui fait trembler sa mère et annule tout à fait l'autorité paternelle.

En serait-il ainsi, si le gain de l'enfant, puis du jeune homme, était perçu par les parents ?

Nous ajoutons qu'il est nécessaire de ne jamais remettre d'argent sans un billet de paye². On peut dire que la femme de l'Ouvrier est le défenseur et la meilleure garantie de la moralité, de l'économie, de l'union de la famille. Il est impossible à la mère de remplir ses devoirs si elle n'a pas entre les mains une note détaillée et explicative des gains du mari et de chacun des enfants.

2. *Modèle d'un billet de paye.*

N° 110.

Famille Henry.

Huitaine du 7 septembre 1873.

			Primes*.	Gains.
Dû (Avances) : 5 fr.	1°	père		15 »
Loyers	2 » 2°	Marie		10 45
Caisse de secours	» 70 3°	Amélie	1 »	12 »
Avance	1 » 4°	Jean		12 »
Fournisseurs	2 » 5°	Nicolas	» 60	6 »
Rattacheurs	» » 6°	Mélanie		9 »
	7°			
		Total de la paye		64 45
	5 70	A déduire		5 70
		Net à recevoir		58 75

* Les primes qui figurent ici sont un encouragement donné à l'Ouvrier, et non un salaire véritable. Elles ne sont mentionnées sur le billet de paye que pour faire juger les parents des primes gagnées par leurs enfants pendant la semaine.

§ 2. *Payement direct des rattacheurs, etc.* — L'abus de la force n'est nulle part plus criant que chez l'Ouvrier. Il y en a qui travaillent aux pièces, et qui, sur leurs gains, doivent payer les enfants qui les aident. Le Patron chrétien ne devra jamais leur laisser faire ces payements. Il est dans l'usine le défenseur du faible, et il prendra soin de taxer le gain de l'enfant et de le payer directement aux parents, comme nous l'avons dit plus haut.

§ 3. *Paye par le Patron.* — Le Patron, en faisant la paye lui-même, se rend compte des gains et du travail de chacun. Il y va donc de son intérêt pour stimuler ceux qui ne travaillent pas assez. Il y va aussi de l'intérêt de l'Ouvrier, dont la position est ainsi régulièrement connue par une autorité amie, et qui a pouvoir d'augmenter les gains quand cela est juste. On évite ainsi des réclamations souvent ennuyeuses pour les deux parties.

§ 4. *Amendes à contrôler chaque semaine par le Patron et à verser à une caisse de secours.* — Ce point ne demande aucun détail.

§ 5. *Paye du dimanche.* — La paye faite le dimanche n'arrive jamais intégralement à la mère de famille. Il y a même des habitudes tyranniques auxquelles l'honnête Ouvrier ne peut se soustraire, et qui l'obligent, le jour de la paye, à en dépenser une partie avec ses camarades au café voisin. Il en serait tout autrement si on payait un jour de la semaine, au matin, afin que l'Ouvrier n'eût pas le temps d'aller au café avant de rendre son argent à sa femme. — On pourrait choisir un jour de marché et, autant que possible, le milieu de la semaine.

CHAPITRE IV.

LUTTER CONTRE L'INSTABILITÉ PAR LA RECHERCHE AMICALE DES GRIEFS.

La vie nomade de l'Ouvrier est encore une grande cause de la désorganisation de la famille.

On doit y remédier par tous les moyens indiqués dans ces notes, et tous autres qu'on saura découvrir. Nous ne voulons parler ici que de ce qui concerne l'organisation intérieure de l'usine. Les départs ont trois causes principales auxquelles le Patron peut remédier. Ces trois causes sont :

- 1° Gains inférieurs à ceux des ateliers voisins ;
- 2° Contact de mauvais esprits qui cherchent à décourager leurs camarades ;
- 3° Contrariétés personnelles qui peuvent avoir quelque chose de justifié.

Le Patron chrétien s'informerait amicalement de l'existence de ces causes, et, s'il peut y remédier, il le fera paternellement, sans se tenir dans une sèche dureté que plus d'un patron confond avec la dignité.

CHAPITRE V.

QUE LE PATRON CHRÉTIEN NE DOIT PAS SE MONTRER INDIFFÉRENT À LA CONDUITE DE SES OUVRIERS EN DEHORS DE L'USINE, ET DANS QUELLE MESURE.

Plusieurs ont mis en honneur cette maxime : que le Patron n'a pas le droit de s'intéresser à la conduite de ses Ouvriers en dehors de l'ate-

lier. Cette maxime est la conséquence naturelle de l'idée révolutionnaire, qui considère l'Ouvrier comme une machine à produire. Mais autant l'idée révolutionnaire est injurieuse pour l'Ouvrier, autant cette maxime est contraire aux sentiments d'affection chrétienne qui doivent unir le Patron et l'Ouvrier. Sans doute la conduite privée dans l'intimité de la famille doit être parfaitement ignorée ; mais tout ce qui produit le scandale, tout ce qui est dangereux pour les autres, doit être l'objet d'affectueuses remontrances et, au besoin, d'énergiques mesures de la part du Patron. Pour connaître la limite où doit s'exercer cette action, que le Patron se souvienne qu'il est père, et il saura faire sentir son influence sur la conduite des Ouvriers en dehors de l'atelier, tout en respectant la légitime liberté et les légitimes susceptibilités des familles que Dieu lui a confiées.

Troisième partie

L'usine doit être organisée extérieurement en vue de donner le plus de facilité possible à la moralisation des ouvriers.

DIVISION DU TRAVAIL.

Nécessité des Écoles. Frères et Sœurs. Contrôle pour l'exactitude. Stimulants. Compositions. Concours. Billets hebdomadaires. Visites du Patron. Cours d'adultes.

Logements en location. Propreté. Visite. Publications. Journaux. Bibliothèque. Réunions générales. Conférences sur les Œuvres et sur les sujets intéressant les Ouvriers. Institutions propres à augmenter le bien-être de l'Ouvrier. Caisse de secours. Médecin. Enterrements. Assurances sur la vie et contre les accidents. Caisse d'épargne. Sociétés économiques.

Ces diverses questions, comprises par tous les hommes de bien, ne nous ont pas paru exiger de développements.

CHAPITRE I^{ER}.

CHAPELLE, PAROISSE.

Les Œuvres de l'usine doivent-elles se faire dans l'église de la paroisse, ou bien doivent-elles posséder une chapelle qui leur soit propre ? Cette question est capitale.

Pour la résoudre, il y a une règle bien simple. C'est la règle de toutes les Œuvres de foi et de zèle ; à savoir, le salut des âmes, le retour des pécheurs et des indifférents à la pratique de la Religion, la persévérance et la sanctification des bons. « Nous devons tout faire pour Dieu, dit saint Vincent de Paul, sans chercher l'estime des hommes, et sans compter sur leur approbation. »

Dans les Œuvres Ouvrières de l'usine, comme dans toutes les autres, il ne faut chercher que la gloire de Dieu. Si donc, par suite de circonstances particulières, l'église de la paroisse suffit à réaliser ce but, il ne faut point désirer autre chose ; c'est le droit commun, et il n'y a aucune raison de s'en départir. Si, au contraire, comme cela n'arrive que trop souvent, l'église paroissiale est moralement inaccessible aux Ouvriers de l'usine, soit à cause de l'éloignement, soit à cause des heures spéciales, soit surtout à cause du respect humain. il ne faut pas hésiter : une chapelle spéciale est indispensable ; et à cette chapelle il faut attacher un aumônier qui devienne l'apôtre de ces travailleurs. Avant tout, le salut des Ouvriers.

CHAPITRE II.

LOGEMENT ; POSSESSION DU FOYER DOMESTIQUE.

Un écueil sérieux, par lequel la constitution de la famille ouvrière est de plus en plus menacée, c'est le manque absolu de stabilité, en ce sens que la possession du foyer domestique tend à devenir de plus en plus une exception. Nous ne pouvons qu'indiquer ici les avantages de la possession d'une petite maison entourée d'un petit champ. Là, toute épargne a un but défini, tous les loisirs des petits et des grands trouvent un emploi à la fois utile et agréable. Il faut bien le dire, les lois françaises, nées de la Révolution, ennemies du travailleur, comme la Révolution elle-même, ces lois ont rendu cette possession presque impossible.

Les lois de succession sont bien plus pernicieuses encore pour les petits propriétaires que pour les grands. A la mort des parents, aucun des héritiers n'est généralement en mesure de payer aux autres ce qui leur revient, pour leur part, dans la valeur de l'héritage paternel. On ne s'entend pas ; l'immeuble est vendu par licitation, et à très-bon marché, à quelque petit capitaliste, qui le loue ensuite à chers deniers à l'un des enfants.

Les frais de procédure absorbent la majeure partie du prix.

Le peu d'argent qui revient à chacun des héritiers, n'ayant pas d'emploi immédiat, disparaît dans le ménage, et bientôt il ne reste plus rien du fruit de l'épargne et des soins de l'existence entière des parents. La modification de cette législation serait un grand bienfait pour la classe ouvrière, et nous serions très-heureux que le Congrès pût en exprimer le vœu au nom des Ouvriers. Les travaux de MM. Le Play, Brame, Coquille, etc., sont assez connus et assez répandus pour que tout le monde, aujourd'hui, comprenne les graves inconvénients de la loi sur le partage forcé : 1° Pour l'autorité paternelle qu'elle affaiblit ; 2° pour la petite propriété dont elle rend l'hérédité impossible ; 3° pour la constitution de la famille comme force sociale (et

c'est là ce que le législateur a voulu frapper en mettant par cette loi la division dans la famille) ; 4° enfin l'influence de cette loi est réelle sur la stérilité des mariages, cette plaie qui anéantirait la France sans une immigration permanente et considérable.

Quatrième partie

Des Associations.

Il faut s'attacher à créer dans l'usine des Associations fortement établies, y attirer librement l'Ouvrier par les attraites de l'utile et de l'agréable, sans se détourner du but unique qui est de ramener Dieu dans l'usine. Ces Associations doivent comprendre : les filles, base nécessaire de toute moralisation ; les mères, pour avoir le concours des familles ; enfin, les garçons et les hommes.

Chapitre I. Nécessité de l'association qui forme une agglomération du bien, pour repousser le mal produit par l'agglomération sans direction. Respect humain et sa toute-puissance.

— II. Que tous les âges doivent jouir des bienfaits de l'association chrétienne. Que l'ouvrier est plus facile à convertir que le bourgeois et le cultivateur. Instincts généreux des ouvriers d'usine inconnus aux populations rurales.

Chapitre III. Réunions de filles : § I. Sainte Philomène, de sept ans à la première communion. — § II. Saints Anges jusqu'à quinze ans. — § III. Enfants de Marie au-dessus de quinze ans. — Différence entre ces trois Réunions, qui comprennent toutes les enfants de bonne volonté, et ont pour but de servir Dieu en évitant le mal ; et les trois Associations contenues dans leur sein, lesquelles demandent un temps d'épreuve et une piété plus grande. — § IV. Vie des Associations, emplacements, administrations, esprit de corps.

— IV. Mères chrétiennes, Œuvre spéciale pour les veuves.

— V. Associations d'hommes : § I. Saint Louis de Gonzague, de sept ans à la première communion. — § II. Petit Cercle de la première communion jusqu'à seize ou dix-sept ans. — § III. Grand Cercle au-dessus de seize ou dix-sept ans. — § IV. Vie, emplacements, réunions, administra-

tions, esprit de corps.

— VI. Des attraites des Œuvres. Musique vocale, instrumentale, Soirées dramatiques, Fêtes, Promenades, Sorties.

— VII. De l'utile dans les Œuvres. Instruction supplémentaire. Ouvroirs. Du Recrutement des employés parmi les ouvriers faisant partie des Œuvres. Avantages à la Caisse d'épargne pour les membres des Cercles. Économie. Petites conférences de Saint-Vincent de Paul. Visite des malades.

— VIII. Liberté nécessaire aux Œuvres vis-à-vis du patron, vis-à-vis de la paroisse et de l'aumônier, vis-à-vis des autres Œuvres de la même usine. Que cette liberté est la seule base d'une bienfaisante hiérarchie et d'une féconde union.

Comme pour la plupart des questions soulevées dans la troisième partie, nous ne faisons qu'indiquer ici le travail à faire. Il faudrait un volume pour traiter ces questions. Espérons qu'une main plus expérimentée complètera ces notes pour le prochain Congrès. D'ailleurs, nous retrouverons la plupart de ces questions mises en pratique dans la cinquième partie.

Cinquième partie

Exemple d'application de ces principes dans une usine de l'Est.

Chapitre I. § I. Ce qu'était la population avant l'établissement des Œuvres. — § II. Ce qu'elle est aujourd'hui. — § III. Ce qu'elle pourrait être.

— II. Histoire des Œuvres et de leur progression.

— III. Leur situation et leur fonctionnement.

CHAPITRE I^{ER}.

§ 1. *Ce qu'était la population avant l'établissement des Œuvres.* — Cette usine, fondée en 1840, est aujourd'hui dirigée par les fils du fondateur. Et le Patron chrétien, vénérable vieillard, au milieu de sa nombreuse famille, voit avec joie grandir l'arbre qu'il a planté.

L'usine est située aux environs d'une grande ville, dans des pays, hélas ! trop communs aujourd'hui, où Dieu est complètement oublié. Le Patron qui l'a construite nous a raconté le profond serrement de cœur qu'il éprouvait en assistant à la messe paroissiale le Dimanche. Il y avait à peine quelques hommes et très-peu de femmes ou de filles. Pendant vingt ans le Patron ne cessa de donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. C'était un père de famille au milieu de ses Ouvriers ; il en était estimé, et avait acquis sur eux une grande influence. Souvent il leur parlait en particulier, et ne laissait échapper aucune occasion de faire connaître et aimer Dieu. Ses efforts ne furent pas sans résultat. Beaucoup de fautes furent évitées, beaucoup de désordres furent réparés. L'assistance à la messe le Dimanche devint moins rare, et la population ouvrière était connue dans tous les environs comme étant d'une moralité exceptionnelle.

Mais, hélas ! combien tous ces pauvres gens étaient encore loin du modèle qu'ils avaient sous les yeux ! Quelques femmes ou filles communiaient à peine une fois l'an. Quant au petit nombre d'hommes qui remplissaient le devoir pascal, ils avaient soin de le faire loin du pays, dans un voyage, afin que personne ne pût les soupçonner. Permettez-moi le récit d'un trait caractéristique. Quand le carême approchait de sa fin, l'excellent Patron ne manquait pas de solliciter ceux qu'il croyait pouvoir convaincre, à se préparer à la communion pascale. Une semaine, il put obtenir de quatre hommes qu'ils iraient à la ville voisine se confesser à un prêtre ami de la famille, et communier de grand matin. Bien entendu, chacun des quatre ignorait qu'il ne fût pas seul. Le Patron se réjouissait de son succès, et le lundi, tout impatient de connaître le résultat de sa combinaison, il va voir un de ces hommes. Savez-vous ce qu'il entendit ? — « Monsieur, c'est la première, mais c'est la dernière fois. — Pourquoi, mon ami ? — Vous m'avez fait croire que je serais seul. — Et après ? — Quand nous avons été à confesse, tout allait bien ; nous ne nous étions pas vus ; mais à la communion, j'ai vu les trois autres, et eux aussi m'ont vu !

Me voilà perdu dans l'atelier, on va nous ennuyer avec cela pendant six mois ! Je n'y retournerai plus ! » Et il tint parole. L'année suivante, on ne put en déterminer un seul des quatre. Ce trait suffit pour vous dire ce qu'était l'usine, modèle pourtant, au milieu d'autres bien plus avancées dans le mal. Il est inutile de vous conter tout ce qui se passe parmi des populations qui ne pratiquent pas davantage. Le Patron gémissait de tous ces désordres et du peu de succès de ses efforts.

§ 2. *Ce qu'elle est aujourd'hui.* — Voyons maintenant ce qu'est devenue la même population sous l'influence des Œuvres. Les Œuvres Catholiques Ouvrières y ont été commencées depuis 1861. Et, après douze ans de développement, on est arrivé au résultat suivant :

Dans la chapelle de l'usine, il y a chaque année plus de six mille communions ; en outre, dans l'église paroissiale, il y a de deux mille cinq cents à trois mille communions faites par des Ouvriers, soit un total de près de neuf mille communions pour une population adulte de sept cents personnes. A peine le dixième de la population s'abstient-il de la communion pascale. Sur six cent quatre-vingt-quatorze personnes susceptibles de faire partie des Œuvres au-dessus de douze ans, quatre cent cinquante-sept en font partie et assistent régulièrement à la messe le Dimanche. — Deux cent trente-sept seulement sont en dehors des Œuvres ; ce qui n'empêche pas une grande partie de ces derniers, grâce à l'exemple des autres, de remplir leurs devoirs religieux.

Depuis 1865, trois jeunes filles sont Sœurs de l'Enfant-Jésus et de l'Assomption ; trois autres sont Filles de la Charité ; plusieurs sont en ce moment sur le point de partir pour le Séminaire de cette dernière congrégation.

Deux jeunes gens sont prêtres, deux sont morts au Grand Séminaire.

Un grand nombre de morts ont été précédées de maladies très-éduifiantes. On peut dire, d'une manière absolue, que les maladies un peu longues deviennent infailliblement la source des grâces les plus touchantes.

Il fait si bon mourir dans un tel milieu, que les Ouvriers qui ont quitté l'usine ne peuvent se décider à en mourir éloignés.

Récemment encore, un jeune homme, qui avait beaucoup contristé le Patron par sa mauvaise conduite, avait fini par quitter l'établissement pour trouver des maîtres plus faciles. Quelques années après, il devint malade, et il sentit qu'il ne s'en remettrait pas. Il se souvient de la grande famille qu'il a quittée. Il part, et vient chez le Patron : « Donnez-moi un petit coin, je sens que je vais mourir, et si je suis malade ici, je serai heureux. »

Comment résister à une telle prière ? Sa maladie dura plusieurs mois. Il revint à Dieu, comme y revient un Ouvrier, franchement, tout entier, le cœur dans la main ; il mourut dans des sentiments admirables de simplicité et de confiance en Dieu.

§ 3. *Ce qu'elle pourrait être.* — Bien que les résultats obtenus soient réels, ceux qu'on ambitionne sont plus considérables encore.

L'épanouissement complet des Œuvres ne date que de quelques années. Quand on aura obtenu une génération élevée dans ce foyer catholique, non-seulement l'usine sera chrétienne, mais elle portera au dehors la divine semence.

Quoi qu'on ait fait et quoi qu'on fasse, il y a toujours eu, et il y aura toujours des changements. Le bon grain ira fructifier ailleurs. Et déjà, ce résultat a été obtenu pour une Œuvre qui a commencé avec des Ouvriers émigrés de cet établissement. Enfin, on veut transformer ce faisceau d'Associations en une véritable Œuvre de réparation, pour tout le mal qui se fait dans les grands ateliers où Dieu n'est pas connu. On a déjà communiqué cette idée, elle a été accueillie avec la générosité qui est le propre des Ouvriers. Ils ont compris que ce serait le meilleur moyen d'obtenir le salut de leurs frères, hélas ! si délais-

sés, et que le Cœur sacré de Jésus-Christ se laisserait toucher et susciterait des apôtres de l'usine. Voilà le commencement de la réalisation, puisque cette question toute nouvelle, et qui semblait à tout jamais interdite à vos Congrès, en a franchi le seuil. Et, nous le savons, quand une Œuvre est entrée ici, elle n'y meurt pas.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DES ŒUVRES ET DE LEUR PROGRESSION.

Ainsi que nous l'avons dit, le Patron chrétien n'avait obtenu par lui-même que des résultats négatifs. Il avait empêché beaucoup de mal, ce qui est certainement quelque chose ; mais le bien ne se faisait pas, et il restait encore beaucoup de mal qui se faisait chaque jour.

Il se décida donc à établir des Œuvres Catholiques, et le 2 février 1861, trois Filles de la Charité étaient solennellement installées dans un pauvre réduit. Les filles de saint Vincent ne sont pas difficiles. Une vieille maison avec une remise où l'on installa la salle d'asile, et deux chambres où l'on improvisa deux classes, voilà tous les frais ; il y en avait en tout pour 200 francs de loyer. Pour commencer l'Œuvre, une grande mission fut organisée à la paroisse. Deux Pères jésuites y employèrent un mois entier, avec instructions tous les jours ; un jour pour l'usine, l'autre pour la population agricole. Chaque Dimanche de la mission, des processions pleines d'entrain ; et pour le couronnement, la plantation d'une croix avec la présence de l'Évêque.

Dieu bénit les efforts de tous, et la mission remua profondément les âmes. Des retours très-nombreux, des communions générales magnifiques en furent le consolant résultat, aussi bien dans la population agricole que dans celle de l'usine. Ce fut là le point de départ, l'ébranlement nécessaire pour faire sortir le mort du tombeau. Bientôt il fallut une petite chapelle, qui fut bénie le 4 septembre 1862. Elle était modeste, elle ne coûta pas 2,000 fr.

J'insiste sur les dépenses minimales de ces origines d'Œuvres, parce que le plus souvent la dépense première arrête tout. Il est vrai que

cette petite chapelle de 2,000 francs a été successivement agrandie d'un côté, puis d'un autre, puis peinte avec beaucoup de goût ; enfin, après avoir dépensé une somme assez importante dans cet oratoire, il a fallu l'abandonner comme insuffisant, et construire une chapelle beaucoup plus grande. Mais si le Patron avait dû dépenser 10,000 francs en commençant, il n'aurait rien fait.

Les Sœurs doivent diriger la première Œuvre de l'usine, parce que la moralisation de la femme est la base de toute moralité dans la famille. C'est donc par les Sœurs que le patron avait commencé.

Aussitôt après leur installation, elles s'occupèrent des jeunes filles le Dimanche ; et après deux ans, le 15 août 1863, elles purent inaugurer l'Association des *Enfants de Marie*, avec un noyau d'enfants éprouvées, et le concours d'une quatrième Sœur. La maison fut agrandie et dotée d'un vaste jardin.

Une cinquième Sœur arriva en 1864, pour commencer un Orphelinat, le 26 octobre, avec huit enfants.

Trois Frères des Écoles chrétiennes avaient été installés le 10 novembre 1863.

Le 28 avril 1867, on ouvrait un Cercle Catholique d'hommes, préparé par les efforts des Frères pendant trois ans. Ils avaient pu réunir un petit nombre de jeunes gens fidèles ; ce fut le premier Conseil du Cercle.

La chapelle fondée en 1862 n'avait d'abord qu'une messe par semaine, puis le Patron put avoir un prêtre pour instruire ses enfants, et alors on eut une messe chaque jour en 1864.

En 1867, quand les Œuvres commençaient à se développer, un service de missions régulières fut établi avec le concours des Lazaristes. D'abord tous les trois mois, puis tous les deux mois, puis tous les mois. Un Lazariste passait plusieurs jours à l'établissement pour confesser, faire les réunions, etc. Enfin un Lazariste est devenu Aumônier à demeure, uniquement pour l'usine, et il est très-occupé.

Ainsi que vous le voyez, les Œuvres ont grandi rapidement et ont nécessité des dépenses assez considérables. Mais le Patron chrétien a été amené à la conclusion pratique, dont tous les industriels du monde pourront vérifier l'exactitude ; à savoir, que les Œuvres Ouvrières Catholiques, entreprises et conduites avec prudence et générosité, ne diminuent jamais les bénéfices d'une maison. Dieu se charge de les faire produire.

CHAPITRE III.

SITUATION ET FONCTIONNEMENT DES ŒUVRES.

L'Établissement dont nous parlons occupe une population totale de mille personnes, y compris les femmes et les enfants.

Nous ne parlerons pas de l'organisation intérieure, suffisamment détaillée dans les pages précédentes. Nous parlerons de l'*organisation extérieure* et des Associations.

Organisation extérieure de l'usine.

§ I. Chapelle. — Paroisse. — Aumônerie. — Catéchisme. — Visite des malades. — Conférences de Saint-Vincent de Paul. — Soins à donner aux veuves et aux orphelins. — Orphelinat.

§ II. Écoles. — Frères. — Sœurs. — Contrôle pour l'exactitude. — Stimulants. — Assistance aux offices. — Compositions. — Concours. — Billets hebdomadaires. — Billets mensuels. — Visites des classes. — Fêtes. — Cours d'adultes.

§ III. Publications. — Journaux. — Bibliothèques.

§ IV. Réunions générales. — Conférences sur les Œuvres et sur les sujets intéressant les Ouvriers.

§ V. Institutions propres à augmenter le bien-être de l'Ouvrier.

§ 1^{er}. Chapelle. — Paroisse. — Aumônerie. — Catéchisme. — Visite des malades. — Soins à donner aux veuves et aux orphelins. — Orphelinat.

Chapelle. — *Paroisse.* — Dans un pays comme celui où est située l'usine dont nous parlons, il était impossible de rien faire sans une chapelle. Les hommes surtout n'étaient pas assez forts pour braver le respect humain à la paroisse, devant une population hostile.

Aujourd'hui encore, les Ouvriers rencontrent dans la commune, et dans les communes environnantes, toutes les tracasseries qui assaillent le chrétien dans les plus mauvais centres. L'amour qui dirige les hommes d'Œuvres les rend très-compassionnés à la faiblesse, très-excusable, du respect humain.

C'est dans cet esprit que la chapelle fut construite. Bientôt et successivement, elle reçut des vénérables Évêques du diocèse tous les privilèges de l'église paroissiale, y compris la communion pascalle. Ces concessions furent confirmées par un Bref de notre bien-aimé Pie IX, le véritable père des Ouvriers. Ces privilèges, nécessaires dès la fondation des Œuvres, le sont encore aujourd'hui, surtout pour les hommes. Les communions générales d'hommes seraient encore très-difficiles à l'Église paroissiale. L'usine ne représente pas même la moitié de la population du village ; et comme, à part les Ouvriers de l'usine, les hommes ne pratiquent pas, les communions engendreraient des ennuis de toutes sortes.

La première chapelle, construite en 1862, devint insuffisante. On en construisit une beaucoup plus grande ; à l'essor qu'elle a donné à toutes les Œuvres Ouvrières, il a été facile de reconnaître combien cette nouvelle construction était nécessaire.

Sa position dans la cour de l'usine facilite singulièrement à tous l'accomplissement des devoirs religieux.

A la messe de chaque jour assistent toute la famille du Patron, les Frères, les Sœurs, les enfants qui ne travaillent pas à l'atelier, et un certain nombre de mères de famille. Les Dimanches, les offices sont fixés à d'autres heures que ceux de la paroisse. Un chœur d'hommes

et un chœur de filles donnent alternativement de l'entrain aux cérémonies.

Aumônerie. — Une Maison de Lazaristes, établie à côté de la chapelle, fournit un Aumônier pour toutes les Œuvres, et au besoin, un aide très-nécessaire. La prière du soir se fait chaque jour à la chapelle. Les confessions sont très-nombreuses, comme on peut juger par le nombre des communions cité plus haut. Chaque mois, l'Aumônier assiste au conseil de chacune des trois réunions de filles, de chacune des trois réunions d'hommes, et de l'Association des Mères chrétiennes. Chaque mois aussi, il réunit à la chapelle chacune de ces Associations, et leur adresse des instructions religieuses spéciales.

Chaque année, il donne une retraite à chacune des Associations d'adultes, plus une retraite pascalle qui est générale pour tout l'établissement.

En dehors de ces occupations et de toutes celles qui lui sont communes avec les prêtres chargés d'âmes, l'Aumônier en a de particulières dans les Œuvres d'hommes.

Chaque dimanche il s'occupe du petit Cercle. L'hiver, il fait, trois fois la semaine, le cours supérieur d'adultes du grand Cercle. Il prépare les soirées récréatives de chaque mois, consistant en conférences, chants, pièces de théâtre, etc., etc.

Quelques personnes moins familiarisées avec les Œuvres s'étonneront peut-être de voir l'Aumônier mêlé à tant de choses qui paraissent étrangères (pour ne rien dire de plus) à la dignité de son saint ministère. Qu'elles se détrompent. Le contact le plus fréquent possible du prêtre et de l'Ouvrier est éminemment salubre ; que le prêtre y apporte tout son cœur, tout son zèle, et surtout l'humilité de son divin Modèle, l'Ouvrier y apportera toujours le respect chrétien, la docilité confiante et la plus vive sympathie. — L'expérience sous ce rapport n'est plus à faire.

Catéchisme. — Chaque semaine, catéchisme dans chacune des quatre classes de filles et aussi dans chacune des quatre classes de

garçons. Le Dimanche, catéchisme de persévérance, à la chapelle, auquel assistent librement ceux qui veulent s'instruire.

Visite des malades. — Tous les malades de l'établissement sont visités : 1° par une Sœur de Saint-Vincent de Paul spécialement chargée de ce service ; 2° par la conférence dont il est parlé plus loin ; 3° par les conseillers ou conseillères de l'Association pour ceux qui font partie d'une Association. — On procure au malade tout ce qui est utile à son corps, à son âme et à sa famille. Sous l'influence de ces visites affectueuses, les murmures se changent en acceptations ; l'aigreur et l'impatience se fondent en douceur, et, avec la paix, Dieu entre dans les âmes.

Comme nous l'avons dit, les maladies longues produisent des exemples touchants de compatissante charité de la part des visiteurs, et d'admirable résignation de la part des malades. Il se révèle alors des cœurs généreux, des âmes d'élite, et les morts qui terminent de telles maladies sont pleines de consolations.

Conférence de Saint-Vincent de Paul. — Il y a aussi réunion d'une conférence de Saint-Vincent de Paul tous les lundis, sous la présidence de l'Aumônier. Les Sœurs et la famille du Patron jusqu'aux plus petits enfants en font partie. Chacun a ses visites. Sans doute c'est une conférence qui n'est pas dans les conditions habituelles, mais elle fait un grand bien en initiant aux Œuvres les enfants qui probablement succéderont à leurs pères, et en accoutumant les enfants des Ouvriers à recevoir les caresses des enfants du Patron.

Soins des veuves et des orphelins. — Les veuves sont l'objet de soins particuliers, tant dans les arrangements à prendre à la suite de la mort du mari, que dans le gouvernement des enfants.

Les orphelins de père et de mère sont placés par le patron ; plusieurs sont devenus des employés, en sorte que leur misère même a été la cause de leur réussite. Ces soins sont donnés si simplement, qu'ils paraissent tout naturels aux Ouvriers ; ils les réclament sans hésitation. Et si le Patron ne vient pas à la première heure du coup

qui frappe la famille, l'Ouvrier s'en étonne et ne craint pas de s'en plaindre au Patron lui-même. L'Ouvrier a raison. Le Patron n'est-il pas un père, et le père peut-il mettre trop d'empressement à s'occuper des misères de ses enfants ?

Orphelinat. — Un Orphelinat de jeunes filles, fondé en 1864 avec huit enfants, en contient aujourd'hui cinquante-deux. Au-dessus de treize ans, elles travaillent à l'atelier neuf heures par jour ; trois heures sont consacrées à l'ouvrage et à l'école. Celles qui sortent à vingt et un ans ont une dot composée d'un trousseau et d'une somme d'argent formée des récompenses annuelles. Les récompenses, basées sur le travail à l'atelier et sur la bonne conduite, sont des bons d'argent à toucher à vingt et un ans. — Elles peuvent en outre recevoir la dot de cent francs qui est donnée aux Enfants de Marie.

Les Sœurs sont toujours avec elles, à l'atelier comme à la maison ; mais on s'est attaché à un système de liberté qui a donné les plus heureux résultats. La liberté dirigée par la prudence, maintenue par un dévouement surnaturel, donne pour fruit une grande franchise et des idées plus conformes à la réalité. — Ainsi, les orphelines de cette maison sont en contact fréquent avec les jeunes filles externes des Associations, elles font des promenades en commun, elles assistent au mariage de leurs compagnes. De plus, bien qu'il ait entre les mains un engagement du tuteur ou des ayants droit, pour conserver les enfants jusqu'à vingt et un ans, le Patron laisse néanmoins une liberté absolue aux enfants au-dessus de treize ans de quitter l'Orphelinat quand elles le veulent.

Trop souvent, ailleurs, les jeunes filles hâtent de leurs désirs le moment de leur sortie ; ici elles ne redoutent rien tant que de quitter la maison.

Plusieurs ont sollicité de rester après l'âge de vingt et un ans ; on a accepté. — Elles sont alors payées comme les Ouvrières externes ; les Sœurs leur demandent une pension modeste, et elles font ainsi chaque année de réelles économies.

§ II. Écoles. — Frères. — Sœurs. — Contrôles de présence. — Assistance aux offices au-dessous de seize ans. — Stimulants : compositions, concours. — Billets hebdomadaires. — Billets mensuels. — Visites. — Fêtes. — Cours d'adultes.

Frères. — Trois Frères des Écoles Chrétiennes dirigent quatre classes, savoir : toute la journée deux classes d'enfants au-dessous de douze ans (cinquante-cinq élèves), et une heure par jour les enfants de douze à seize ans, qui travaillent à l'atelier (cinquante-sept élèves). On n'est pas admis à l'atelier au-dessous de douze ans.

Sœurs. — Trois Sœurs, Filles de la Charité, dirigent un asile où il y a quatre-vingts enfants, deux classes de filles au-dessous de douze ans (soixante-six élèves) et deux classes de filles de douze à seize ans (cinquante-quatre élèves).

Total des enfants qui fréquentent les écoles, trois cent douze.

Contrôles de présence. — Les écoles sont obligatoires et gratuites jusqu'à seize ans accomplis. — On tient rigoureusement à l'exactitude. — Pour les enfants qui ne travaillent pas à l'atelier, les livres de présence sont soumis tous les quinze jours aux commissaires de la caisse de secours, lesquels s'assurent à domicile des causes des absences. Les parents sont admonestés, et la liste des absents est affichée dans l'établissement deux fois par an et lue aux séances générales. Pour les enfants qui travaillent à l'atelier, le maître remet à l'enfant, à la fin de chaque classe, une carte nominale. Le contre-maître de chaque salle recueille les cartes le lendemain, avant huit heures du matin. L'enfant qui n'a pas de carte est renvoyé de l'atelier jusqu'à ce qu'il en rapporte une. Le délinquant se trouve ainsi à la discrétion du maître, qui pose telle condition qu'il juge à propos pour la remise de la carte.

Assistance aux offices. — Le même système est employé pour les offices du Dimanche, qui sont obligatoires, comme l'école, jusqu'à seize ans accomplis.

Compositions. — Chaque semaine, composition, dont le résultat reste affiché dans la classe jusqu'à la fin du mois.

Concours. — Chaque trimestre, dans les bureaux du patron, concours entre les plus forts de chaque classe et dans chaque matière, d'après les compositions faites durant le trimestre. — Ces concours donnent lieu à des récompenses extraordinaires.

Billets hebdomadaires. — Chaque semaine, chaque élève reçoit des billets : *rose*, très-bien ; *blanc*, bien, etc., suivant les modèles des Frères des Écoles Chrétiennes.

Billets mensuels. — Chaque mois, des billets d'honneur, résultat des billets de semaine, sont donnés par le Patron lui-même, en présence de tous les enfants. Cette distribution rapidement faite ne demande qu'une demi-heure par mois au Patron, et suffit pour stimuler beaucoup les élèves.

Visites, distribution. — Quelques visites aux écoles, et, à la fin de l'année, une distribution publique, complètent les moyens d'émulation employés.

Fêtes. — Chaque année on organise de petites fêtes pour les écoles : nous raconterons seulement une fête de l'asile : la Noël. — La veille de Noël, quand la nuit est bien venue, tous les petits enfants qui ont été exacts à l'asile sont introduits dans une salle transformée en crèche resplendissante. Là, une trentaine de petits garçons et de petites filles, costumés avec un goût dont les Sœurs ont seules le secret, jouent de petites scènes de circonstance. Ensuite, grande dinette, d'où chaque convive emporte un jouet, des gâteaux, et une joie indescriptible. Ces fêtes laissent dans la mémoire des enfants des souvenirs ineffaçables. — Noël leur apparaît souvent en rêve comme une féerie enchanteresse au milieu des sombres nuits de décembre. Les mères sont particulièrement touchées de ces petites fêtes, qui gagnent leurs cœurs à l'heureuse influence des Sœurs.

Cours d'adultes. — Ces cours ont lieu l'hiver, trois fois par semaine, pour les membres des Cercles et de l'Association des Enfants

de Marie.

§ III. Publications. — Journaux. — Bibliothèques.

Trois journaux quotidiens catholiques et six publications hebdomadaires circulent parmi les lecteurs organisés par série. Les Ouvriers qui le désirent peuvent ainsi satisfaire le besoin, si répandu aujourd'hui, du journal, sans y perdre leur foi. — Chaque Association a sa bibliothèque ouverte tous les Dimanches. Des livres sont portés aux malades pour délasser leur ennui, et rendre leur repos forcé aussi utile que possible.

§ IV. Réunions générales. — Conférences sur les Œuvres et sur les sujets intéressant les Ouvriers.

Chaque année, en hiver, deux ou trois fois, il y a de grandes réunions, auxquelles est convoquée toute la population ouvrière.

Une soirée théâtrale et de la musique instrumentale sont un attrait suffisant pour avoir huit cents spectateurs, soit toute la population de l'établissement en âge d'y venir.

Dans ces réunions, sont faites des conférences sur les Œuvres. On s'attache à démontrer que l'aisance, l'économie, la paix des familles, le bonheur des parents et des enfants, tout découle de la religion.

On démontre l'utilité de la prévoyance, des assurances sur la vie, de la Caisse d'épargne, des écoles, etc. Enfin, on n'y traite absolument que des sujets *pratiques, utiles*, et qui vont au cœur de l'Ouvrier par l'affection qui domine dans tous ces entretiens familiaux.

§ V. Institutions propres à augmenter le bien-être de l'Ouvrier.

Caisse de secours. — Depuis 1846, il y a une Caisse de secours dont tous les Ouvriers sont forcés de faire partie, et qui donne les avantages suivants : soins du médecin, médicaments, soins de la sage-femme dans les couches, moitié du salaire pendant la maladie, et enfin un enterrement convenable.

Cette Caisse est administrée par six commissaires, nommés chaque année par tous les Ouvriers au-dessus de vingt et un ans. Ces com-

missaires tiennent leur réunion chaque quinzaine au bureau, avec l'assistance d'un employé qui fait office de secrétaire-trésorier. Les commissaires seuls disposent des fonds de la Caisse, suivant les règlements affichés dans toutes les salles de l'établissement. A chaque réunion, le caissier donne la situation de la Caisse ; tous les trois mois, on l'affiche dans les salles ; tous les ans, à la séance d'élection, on en fait un rapport très-détaillé.

Assurance contre les accidents. — Une assurance contre les accidents fournit une indemnité qui complète le salaire de ceux qui sont blessés à l'atelier.

Caisse d'épargne. — Une Caisse d'épargne, fondée en 1842, offre à tous ceux qui veulent économiser toutes les facilités pour le faire. Tout récemment, elle a été établie dans les Associations d'hommes, avec des stimulants spéciaux dont nous parlerons plus loin.

Sociétés économiques. — Les plus grands efforts sont faits pour lutter contre la cherté toujours croissante des vivres, mal inquiétant pour les Ouvriers, qui se demandent quand il aura un terme.

ASSOCIATIONS.

1° Esprit des Associations, leur administration, leur vie.

2° Associations de jeunes filles.

3° Associations de mères chrétiennes, de veuves.

4° Associations d'hommes.

1° *Esprit des Associations, leur administration, leur vie.*

Nous avons dit, dans la première partie de cet opuscule, que le sentiment de la liberté est un des auxiliaires indispensables pour les Œuvres de l'usine. Ce sentiment établit le bon esprit des Associations ; on s'est attaché à le développer par plusieurs moyens :

A l'atelier, dans la distribution du travail, aucun privilège pour ceux qui font partie des Œuvres, aucune sollicitation indiscrete pour ceux qui n'en sont pas. — Il y a passablement d'Ouvriers qui sont en

dehors, trop sans doute ! mais le Patron tient à ce qu'il y en ait, afin que la liberté soit aussi apparente qu'elle est réelle.

Ainsi, sur 482 filles ou femmes, 337 font partie des Œuvres, et 145 sont en dehors. Sur 335 enfants ou hommes, 227 font partie des Œuvres, et 108 sont en dehors.

Le deuxième moyen d'établir le bon esprit est dans la création de conseils, pris parmi les membres de chaque Association.

Ces conseils ont des réunions fréquentes, toujours avec l'assistance du Directeur ou de la Directrice, et chaque conseiller est associé au zèle du Directeur par un rôle actif qu'on lui donne dans les jeux, dans le recrutement ou l'expulsion des membres et dans toute l'administration matérielle de la Société. Plusieurs de ces conseillers sont de véritables apôtres qui ont pris à cœur la réussite des Œuvres.

Ces conseils sont nommés chaque année, sur une liste présentée par le Directeur ou la Directrice. Chaque sociétaire efface les noms qui ne lui conviennent pas.

Ces conseils sont la vie des réunions ; ils leur donnent de l'entrain, d'ingénieux moyens de varier les récréations, et des allures pleines de franchise et de simplicité. Chacun se sent *chez soi*, et l'on peut dire que le charme du *chez soi* vaut plus à lui seul que tous les attraits réunis.

Nous n'insistons pas sur l'esprit de piété, parce que nous nous adressons à des hommes convaincus par l'expérience aussi bien que par la foi, que sans cet esprit on bâtirait sur le sable.

Toutes les Associations dont nous parlerons ici ont cette base essentielle. Les jeux, les avantages matériels ne font jamais perdre de vue le but, qui est le salut des âmes.

En dehors des communions générales de chaque Association, beaucoup fréquentent les Sacrements, seule source vraie de toute persévérance et de toute vertu solide.

2° *Associations de jeunes filles.*

1° Association de Sainte-Philomène, avant la première communion, 52 membres.

2° Association des Saints-Anges, de la première communion à quinze ans, 49 membres.

3° Association des Enfants de Marie, au-dessus de quinze ans, 109 membres.

La plupart des Réunions de jeunes filles ne sont que des Congrégations ou Confréries exclusivement religieuses. Ici, ce sont des Réunions avec jeux, promenades, et tout ce qui peut être agréable ou utile aux différents âges dont on s'occupe. Dans chaque Réunion, il y a les Associations où l'on n'admet que les plus sages, et après des épreuves assez longues. Les enfants des Associations portent des rubans de diverses couleurs³. Ce ruban, qu'elles ne quittent jamais, même à l'atelier, est une puissante sauvegarde pour les enfants qui désirent rester vertueuses. — Ce ruban est aujourd'hui parfaitement respecté dans les ateliers. Les jeunes filles qui ont commencé à le porter l'ont rendu si honorable par leur courage et leur vertu, qu'elles ont fait taire définitivement les railleries par lesquelles la sottise et la méchanceté cherchent partout à étouffer les supériorités qui les ofusquent.

Toutes les jeunes filles qui font partie des réunions participent aux avantages *religieux, agréables et utiles*.

Religieux. — Cérémonie solennelle de réception.

Réunions et instructions spéciales les dimanches et fêtes.

Confessions, communions mensuelles.

Retraite annuelle de cinq jours.

3. Ces rubans sont : *violet*, pour les aspirantes des Saints-Anges ; *rouge*, membres de l'Association des Saints-Anges ; *vert*, aspirantes des Enfants de Marie ; *bleu*, membres de l'Association des Enfants de Marie.

Direction individuelle des enfants par les Sœurs, chez qui elles rencontrent toutes les sollicitudes des mères véritablement chrétiennes.

Visites fréquentes dans les ateliers.

Chœur de chant pour la chapelle.

Bibliothèque.

Autant que possible, les communions générales des jeunes filles se font à la paroisse.

Tous les jours de réunion, le soir, prière en commun et chant d'adieu : l'été, dans un grand jardin, aux pieds de la statue de la très-sainte Vierge ; l'hiver, dans la grande salle.

Délassements, récréations. — Les Dimanches et fêtes, aussi longtemps que le peuvent les jeunes filles, sans manquer aux devoirs de la famille, réunion chez les Sœurs jusqu'à neuf heures moins un quart du soir.

Chaque Association a sa salle particulière de jeux.

Deux grands jardins, l'un extérieur et l'autre intérieur, avec escarpolettes, etc., fournissent un emplacement convenable pour les jeux actifs, qui y sont très-encouragés.

Une vaste salle commune, avec théâtre, permet de donner des soirées tous les mois en hiver (on n'y admet que les jeunes filles des Associations et leurs mères).

Quand le temps le permet, il y a des promenades fréquentes avec les Sœurs.

Le lendemain de la fête du village, grande excursion en voiture ou en chemin de fer.

Les jours de fête aux villages voisins, on évite toute tentation par de grandes promenades, avec repas à la campagne.

Un grand banquet rassemble toutes les jeunes filles le soir du 8 décembre.

Chaque mois, une petite tombola est tirée pour celles qui possèdent des cachets de présence du dimanche.

Un chœur de chant récréatif anime toutes les soirées.

Avantages utilitaires. — Un cours supplémentaire le dimanche permet à celles qui veulent s'instruire de compléter leurs classes élémentaires.

Trois fois la semaine, en hiver, le soir, il y a un cours d'adultes très-suivi.

Le jeudi, un ouvrage pour lequel le Patron sacrifie une demi-heure du travail à l'atelier, et les jeunes filles une demi-heure sur leur temps de repos, ce qui procure à ces dernières une heure de couture chaque semaine.

Les malades sont visitées chaque semaine par les conseillères, qui leur portent des choses utiles ou quelques adoucissements.

Les membres des Associations ont, par privilège, la fourniture gratuite des objets classiques pour les écoles (au-dessous de seize ans).

Les jeunes filles qui ont passé avec honneur trois années dans l'Association des Enfants de Marie, reçoivent une dot de *Cent francs* à leur établissement. Cette somme est remise, sur l'avis favorable du conseil, le jour même du mariage, en présence de toutes les compagnes de la jeune mariée.

Le jour du mariage d'une Enfant de Marie est un jour de fête pour toute l'Association. Dès la veille, les associées vont porter à leur compagne la couronne de fleurs d'oranger. Le lendemain, l'Association tout entière assiste à la messe ; chant d'adieu à l'autel de la Sainte-Vierge. A la sortie, la jeune mariée est conduite dans le jardin des Sœurs, où tant de fois elle a joué et prié durant sa vie de jeune fille. Elle remet à la Sœur directrice le ruban bleu d'Enfant de Marie, qu'elle a gardé pendant toute la cérémonie. Elle reçoit le baiser de toutes ses compagnes. Un des fondateurs adresse quelques mots d'éloge et de conseil, en même temps qu'il offre la dot de Cent francs.

Après ces cérémonies, la jeune épouse est conduite chez elle. Debout sur le seuil de sa maison, elle reçoit un dernier adieu de ses compagnes. Elle n'est plus *Enfant de Marie* ; une Association nou-

velle, celle des *Mères chrétiennes*, ouvre ses rangs pour la protéger et la secourir jusqu'à sa dernière heure.

Les jeunes filles de la famille du Patron entrent dans les Associations au fur et à mesure que l'âge le leur permet.

Chacune des trois Associations a une Sœur spéciale pour directrice, et un conseil nommé chaque année. Tous les huit jours, la Sœur Directrice réunit le conseil pour organiser la journée du Dimanche suivant et stimuler le zèle de chacun, afin que les réunions aient le plus d'attrait possible.

3° Association des *Mères chrétiennes*.

127 membres.

Dès son entrée dans le mariage, la jeune épouse trouve protection, conseil et secours dans l'Association des *Mères chrétiennes*.

Chaque mois, sur la semaine, il y a réunion à la chapelle, après midi, et instruction spéciale sur les devoirs d'état, puis confession. Le lendemain, dès le matin, messe, où toutes assistent, et où le plus grand nombre communie.

Tous les mardis, les Mères qui peuvent donner de leur temps sont invitées à travailler à l'ouvroir pour confectionner le vestiaire de l'Association. Un certain nombre s'y rendent exactement, et travaillent l'après-midi avec les Dames de la famille du patron.

Comme toutes les autres Associations, les Mères chrétiennes ont un conseil, présidé par la femme du Patron. Il se réunit tous les mois, et aide puissamment au développement et à la bonne marche de l'Association. Il s'occupe des malades, et en particulier des jeunes mères. Trop souvent, le manque de soins amène les plus graves accidents.

Le conseil donne une femme de ménage, laquelle, durant dix jours, passe une demi-journée à faire l'ouvrage de la jeune mère, qui peut ainsi prendre le temps de se remettre. En outre, un berceau, avec un petit trousseau, accueille le nouveau-né.

Tous les ans, on tire une grande tombola dont les billets sont donnés à chaque réunion aux Mères chrétiennes présentes.

Chaque année aussi, les Mères chrétiennes, exclusivement, sont invitées à une grande soirée. Leurs petits enfants en forment la partie attrayante. Rien de ravissant pour les mères comme cette soirée, où elles admirent de petites scènes charmantes rendues par de tout petits enfants. Dans cette soirée, une conférence sur les Œuvres leur en démontre tous les bienfaits pour la famille, et les stimule à aider de leur puissante influence ceux qui les dirigent.

4° *Associations d'hommes.*

1° Saint-Louis de Gonzague, de neuf à douze ans. Société en formation, 55 membres.

2° Petit Cercle, de douze à seize ou dix-sept ans, 41 membres.

3° Grand Cercle, au-dessus de seize ou dix-sept ans, 128 membres.

Obligations : Assister à la messe le dimanche ; — faire ses Pâques ; — ne donner aucun sujet de scandale.

Les Œuvres d'hommes sont toutes dirigées par les Frères des Écoles chrétiennes qui tiennent les classes. Ces bons Religieux y consacrent leur Dimanche tout entier, avec un zèle qui ne se rebute jamais, et avec l'abnégation qui est nécessaire pour le succès des Œuvres de Dieu.

Nous pensons que, sans les Frères, les Œuvres d'hommes dans l'usine seront fort difficiles ; et nous nous félicitons de voir siéger, au Bureau Central de l'*Union*, des enfants du vénérable de La Salle. Ce nous est un gage du concours actif que les industriels chrétiens trouveront partout auprès de ces maîtres aimés du peuple, pour les réunions du Dimanche. Ces réunions sont indispensables pour atteindre le but que nous nous proposons.

Avantages religieux communs aux trois Associations. — *Chaque mois.* — Réunion à la chapelle, suivie d'une réunion générale au Cercle. Là, le Directeur ou le Patron donne des avis, parle des événements du jour qui intéressent l'Ouvrier, etc. — On retire un grand fruit de ces causeries familières, dont le cœur fait tous les frais, et dont l'à-propos fait tout le mérite.

Chaque année. — Retraite deux fois l'an : à Pâques, où l'on admet tous les hommes en dehors des Œuvres ; à la Toussaint, pour les sociétaires seuls.

Quatre communions générales : à Pâques, — au 15 août, — à la Toussaint et à Noël. De plus, communion particulière, suivant la piété de chacun, surtout aux fêtes du Sacré-Cœur, de Saint-Joseph, de Saint-Vincent de Paul et de l'Immaculée-Conception.

Chorales. — Deux chorales, une du petit, une du grand Cercle, qui se réunissent à la chapelle.

Divertissements. — Les Cercles sont ouverts les dimanches et fêtes jusqu'à dix heures du soir.

Tous les mois, en hiver, soirée intime. Théâtre, chansonnettes. Conférence. Tous les quinze jours, en été, promenade avec goûter dans les bois. Banquet à la fête de saint Joseph. Une fois l'an, grande promenade en voiture ou en chemin de fer (ordinairement un pèlerinage). Deux fêtes chaque année : l'une, celle du Patron ; l'autre, celle de l'Aumônier. Chaque dimanche, gymnase avec cours spécial pour chacun des Cercles. Exercices militaires pour les jeunes gens.

De temps en temps, jeux avec prix.

Les enfants au-dessous de 16/17 ans passent toute la journée du dimanche dans l'Œuvre, sauf le temps des repas, temps suffisant pour que l'enfant soit dans la famille autant qu'il est nécessaire. Bien entendu, les parents conservent les enfants tout le temps qu'ils le désirent, en avertissant le Frère.

Musique. — Il y a dans le grand Cercle une musique d'harmonie composée de trente-trois exécutants. Les règlements ont eu spécialement en vue d'éviter les dangers que plusieurs ont signalés. Ces dangers n'existeraient pas si le Directeur était prêt à sacrifier n'importe lequel de ses musiciens dont la conduite cesserait de répondre à l'esprit des Œuvres Catholiques.

Pas plus que le théâtre, la musique instrumentale n'est dangereuse en elle-même. Ces deux délassements ont les mêmes écueils qu'il faut

éviter avec soin. La musique égaye les Cercles tous les dimanches, et donne de l'animation aux réunions et aux fêtes.

Avantages matériels et utilitaires. — Cours d'adultes entièrement gratuits, l'hiver, trois fois par semaine.

Fourniture des livres, papier, etc., aux enfants des Sociétaires du grand Cercle et aux Membres du petit Cercle.

Caisse d'épargne pour le petit Cercle, donnant : 1° intérêt annuel de 5 0/0 ; 2° une prime de 10 0/0 sur tous les dépôts faits de douze à dix-huit ans et non retirés avant vingt et un ans. Caisse d'épargne pour le grand Cercle, donnant 5 0/0 pour les plus petits placements.

Consommations de tout genre, sauf vins et liqueurs, à prix coûtant.

Conférence de Saint-Vincent de Paul et visite des malades sociétaires.

Recrutement des employés de la maison, de préférence parmi les Membres du grand Cercle.

Chacune des trois Associations d'enfants, de jeunes gens et d'hommes, a son Conseil élu chaque année, un Frère pour Directeur, et des emplacements spéciaux de réunion.

CONCLUSION.

Voilà ce qui se fait, et voilà ce qui peut se faire partout où il y a un Patron chrétien à la tête de l'usine.

Les Ouvriers de l'établissement dont nous avons donné l'organisation ont, pour la plupart, habité une grande ville. C'est d'eux qu'on continue à dire qu'il n'y a rien à faire.

Dans le village où est située cette usine, il y en a une autre ; dans un rayon de trois lieues, il y a douze établissements visités fréquemment par les Ouvriers dont nous parlons ; ceux-ci ont des parents dans beaucoup de ces établissements, où l'on ne s'occupe en rien de moraliser l'Ouvrier ; enfin, dans ce même village, composé de 2,200 habitants, les Œuvres Catholiques y sont en butte à toutes les tracasseries des plus mauvais centres ; il y a deux bals le dimanche, et aucun désordre des grandes villes n'y est inconnu.

Vous voyez donc que si ce n'est pas la ville, ce n'est pas non plus la vraie campagne, et l'on pourrait atteindre partout des résultats moralisateurs égaux à ceux que nous venons de dépeindre.

Aujourd'hui le nombre des Patrons chrétiens est beaucoup plus grand qu'on ne peut le supposer. Que manque-t-il donc ? L'union ! cette union qui crée les Œuvres et leur donne la durée.

Les Œuvres de l'usine sont les plus importantes puisqu'elles embrassent la famille tout entière ; elles sont les plus pressantes, et jusqu'ici elles ont été les plus délaissées.

Nous croyons que l'heure est venue de rechercher les bonnes volontés que l'isolement rend stériles, et que des craintes exagérées paralysent.

Prenons garde de laisser passer cette heure. Le Congrès de Poitiers a été le point de départ et la cause directe de l'élan qui a créé tant d'Œuvres nouvelles pour les hommes et pour la jeunesse. Puisse la voix de votre rapporteur n'avoir pas nui à la cause sacrée qu'il était chargé de défendre, et le Congrès de Nantes créera l'*Organisation chrétienne de l'usine*.

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer toute notre pensée, au risque de scandaliser peut-être quelques-uns de nos confrères.

L'usine organisée chrétiennement non-seulement remédie aux maux qu'on reproche avec justice aux grandes agglomérations, mais encore donne, pour l'éducation des enfants, un résultat supérieur au régime actuel de la famille. Aujourd'hui, en effet, la famille agricole elle-même a perdu à peu près tout respect de l'autorité ; elle ne présente plus que l'anarchie la plus complète ; l'enfant commande et les parents obéissent. Ce mal est si grand, qu'il fait considérer comme un bienfait le service militaire, parce que là, du moins, on apprend à obéir.

Or, dans l'usine chrétienne, on retrouve l'autorité fortement constituée, puissante dans son action, qui n'a pas seulement en vue

une discipline extérieure, mais qui a pour premier objet le salut des âmes ; en sorte que, si elle apprend à obéir aux hommes, elle apprend surtout à obéir à Dieu. Par ce double bienfait est réparé le double mal qui tue la famille de notre temps. N'est-ce pas le cas d'appliquer la maxime si connue : *Optimi corruptio pessima* ? Nous renversons les termes de l'adage, et nous osons dire que si l'usine mal dirigée est si puissante pour le mal, elle doit retrouver dans une direction chrétienne une égale puissance pour le bien.

L'Église catholique n'a pas vieilli : elle possède toujours cette force étonnante qui, en quelques années, a fait sortir de la corruption du paganisme un monde nouveau, dont le courage et la pureté feront l'admiration de tous les siècles.

Donnez des apôtres à l'usine, des apôtres qui aient la foi et la charité, et ils renouvelleront ce prodige, et l'usine sera transformée en *une œuvre de foi et de moralisation*.

VŒUX ADOPTÉS PAR LE CONGRÈS.

1° Qu'un Comité soit formé par le Bureau Central de l'*Union* pour l'organisation chrétienne de l'usine.

Que ces Œuvres soient recherchées et stimulées, soit par des rapports directs, soit par des comités ou par des réunions régionales, ou tout autre moyen opportun.

2° Que les congrégations religieuses de femmes favorisent de leur concours, partout où elles le peuvent, les Œuvres de jeunes filles le dimanche.

3° Que toutes les écoles chrétiennes de garçons aient les Œuvres de jeunesse du dimanche.

4° Appeler l'attention du législateur sur les inconvénients du partage forcé établi par nos lois de succession, et démontrer combien ces inconvénients sont réels pour l'Ouvrier, auquel ils rendent impossible la possession héréditaire du foyer domestique.



TABLE.

Amendes, 15.
Apprentis (leur paye) ; 15.
Asile, 28.
Assemblées générales d'ouvriers, 30.
Association des patrons chrétiens, 10.
Association dans l'usine, 18, 19, 30, 31.
Assurances sur la vie et contre les accidents, 17, 30.
Aumônier, 8, 25, 26.
Auxiliaires, 8.
Bibliothèque, 16, 29.
Billet de paye, 14.
Caisse d'épargne, 17, 19, 30, 37.
Caisse de secours, 15, 16, 30.
Cercle catholique, 23.
Chapelle, 17, 23, 24, 25.
Chef d'usine : ses devoirs, 2 à 16.
Conférences, 16, 29, 30.
Conférence de Saint-Vincent de Paul, 19, 26, 27.
Cours d'adultes, 16, 29.
Dimanche, 15, 28.
Écoles, 16, 28, 29, 30.
Économiques (Institutions), 17, 19, 30.
Employés, 12, 19.
Famille ouvrière (sa reconstitution), 13.
Fêtes, 19, 29.
Filles (réunions et associations), 19, 23, 32, 33.
Foyer domestique (possession, transmission du), 17, 18.

Frères, 8, 10, 16, 23, 28.
Hommes (réunions et associations), 19, 35, 36, 37.
Journaux, 16, 29.
Liberté (sentiment de la), 8, 19, 31.
Logement, 16, 17.
Malades (visite), 19, 26.
Médecin, 16.
Mères de famille (association, travail), 13, 19, 35.
Missions, 23, 24.
Musique, 19.
Nuit (travail de), 13.
Œuvres Ouvrières : rôle du patron, 7, 8.
— A la campagne, à la ville, 10, 11.
— Leur influence, 19 à 22.
— Exemples, 22, 23, 31 à 37.
Orphelinat industriel, 23, 27.
Ouvriers, recrutement, stabilité, 12, 15,
Ouvroirs, 19.
Paroisse, 17.
Paye, 14, 15.
Rattacheurs (voir *Apprentis*).
Retraites, 25.
Réunions d'industriels chrétiens, 10.
Salaires, 12.
Sœurs, 8, 10, 16, 22, 27, 28.
Sorties, Soirées, Promenades, 19.
Successions (inconvenients de la loi sur les), 18.
Travail, 12, 13.
Utile (de l') dans les Œuvres, 19.
Veuves, 19.

CONGRÈS DE LYON

24 Août 1874

DIXIÈME COMMISSION

ŒUVRES DE L'USINE

27^e QUESTION

NÉCESSITÉ DES ASSOCIATIONS CHRÉTIENNES DANS L'USINE.

C'est encore à l'Église de refaire aujourd'hui, sous d'autres formes et avec cette variété de modes que comporte son action exubérante, ce qu'elle avait fait si heureusement et si utilement dans le passé. (*Mgr de Poitiers.*)

L'an dernier, au Congrès de Nantes, dans le rapport sur l'Organisation Chrétienne de l'Usine⁴, nous n'avons pu qu'indiquer les questions que soulève ce vaste sujet. — Parmi ces questions, il en est une qui a été la moins développée et probablement la plus inaperçue ; et cependant c'est la plus importante, car sans elle les plus grands efforts seront à peu près inutiles. — Cette question est celle des Associations dans l'Usine. Nous vous en parlerons aujourd'hui, en appuyant nos observations générales sur ce qui se pratique dans l'usine de l'Est, et nous vous entretiendrons :

4. La présente brochure fait suite à ce premier Rapport, auquel il est indispensable de la joindre.

1° De la nécessité de leur existence, à cause de la situation présente des ouvriers de l'Usine ;

2° De la nécessité de leur extension à tous les membres de la famille ;

3° De la nécessité de leur organisation en vue de satisfaire aux trois grands besoins de l'ouvrier : Besoins religieux, utilitaires et récréatifs ;

4° De la nécessité de réunir en certains jours toutes les Associations de l'Usine.

Pas plus que l'an dernier, nous ne prétendons tracer à personne la seule marche à suivre. Nous dirons, comme l'an dernier, ce que nous avons vu, et les réflexions que les faits nous ont inspirées, assuré d'ailleurs qu'il y a beaucoup d'autres manières de faire le bien. Toutes les œuvres qui sauvent les âmes sont excellentes, et l'Eglise peut être comparée à un magnifique parterre, où la variété des fleurs fait ressortir la puissance industrielle du divin jardinier.

Chapitre I.

Nécessité de l'existence des Associations, à cause de la situation présente des ouvriers de l'Usine

Il y a aujourd'hui beaucoup de patrons chrétiens qui désirent sincèrement le bien de leurs ouvriers. Il est important pour eux de connaître les moyens de rendre ce désir efficace. Or, nous affirmons, et l'expérience est avec nous, que les Associations sont absolument nécessaires pour arriver à un résultat solide. Si elles ne sont pas l'unique voie, elles sont assurément la voie la plus sûre, la plus courte, la plus infaillible pour christianiser l'Usine.

Que l'ouvrier soit à la ville ou la campagne, qu'il soit chrétien ou qu'il faille le convertir, que vous fondiez une œuvre ou que vous vouliez la maintenir prospère, comptez beaucoup, comptez principalement sur des Associations fortement organisées. Les méchants nous

donnent l'exemple, et nous savons à quelle puissance de mal ils sont arrivés par les associations.

Nous avons connu des manufactures où les patrons ont fait des efforts sérieux et paraissaient avoir obtenu des résultats très-réels. Un simple meneur est arrivé, et son action de quelques jours a suffi pour arracher des populations entières aux influences chrétiennes qui semblaient les dominer. Il n'y avait pas d'associations, et l'individu, laissé à son isolement, se trouvait sans force contre ces puissantes influences qui naissent et se propagent si vite dans les grandes agglomérations.

La nécessité des Associations apparaît bien plus vivement encore quand on examine de près la situation actuelle de l'Usine dans presque tout le nord de la France. Depuis que l'ouvrier a été soustrait à la bienfaisante influence de l'Eglise, des maîtres impies semblent s'être efforcés de le dégrader, en l'obligeant à travailler le dimanche, et en favorisant la débauche par l'abominable repos du lundi.

Cette triste situation, commune à tous les travailleurs, est singulièrement aggravée dans l'usine par ces entassements confus d'hommes, de femmes et d'enfants réunis dans de mêmes salles, où un travail commun les retient tout le jour. Ce mélange a produit une succession ou plutôt une permanence de crimes inconnus aux temps passés.

Ces crimes ont trouvé leur glorification dans un respect humain inouï, qui a fait peser, dans les ateliers, une tyrannie implacable. Ce respect humain impose les idées les plus monstrueuses sur la religion, sur la famille, sur la morale et sur la société.

Dans l'Usine, la religion, ses ministres, son culte sont l'objet d'une haine furieuse. Cette haine est attisée par d'abominables écrits dont l'existence n'est pas même soupçonnée de ceux qui n'ont pas vécu dans ce milieu. La divine Eucharistie y est particulièrement blasphémée. Le matérialisme y est préconisé : « Quand on est mort tout est mort. » C'est là un axiome admis sans conteste, et mis en pratique

jusque dans ses dernières conséquences. Par contre, les superstitions les plus ridicules y sont respectées ; celui qui s'en moquerait serait repris vivement par un philosophe voisin, au nom de la liberté de conscience. J'en ai connu qui adoraient le soleil, et cette dévotion était trouvée fort respectable.

Dans l'Usine, la famille est conspuée. De pauvres petits enfants entendent sur leurs mères d'affreux propos ; il y a des fils de quatorze ans qui parlent de leurs mères comme un homme ignoble parle d'une femme aussi ignoble que lui. — Inutile d'ajouter que le respect, l'obéissance filiale y sont sifflés, traités de lâcheté, et que la méconnaissance de tous les devoirs de famille y est enseignée et applaudie.

Ce qu'on dit de la corruption des peuples qui vont finir peut se dire de la plupart de nos ateliers modernes. Le vice y est hautement encouragé, et, par un raffinement odieux, ceux qui n'ont pu commettre de crimes assez grands pour exciter l'admiration, en inventent qu'ils n'ont jamais commis. Les discours les plus obscènes y sont tenus sans égard pour les nouveaux venus. Il semble même, pour certains débauchés, qu'il y ait un attrait, une espèce de régal infernal à corrompre des innocents. C'est une proie qu'ils se disputent, et, grâce à cet horrible empressement, on voit des jeunes filles qui, par une précocité monstrueuse, connaissent, à peine sorties de l'enfance, autant de mal que peut en apprendre une longue vie criminelle.

Enfin, vis-à-vis de la société, la révolte sous toutes ses formes y est proclamée le plus saint des devoirs ; la société est une ennemie dont chaque échec est un gain pour le travailleur. La guerre est ouvertement déclarée.

Il y avait un jour une réunion électorale dans un atelier : un orateur se lève et propose un candidat. « Quels sont ses titres ? » demande-t-on de toutes parts. « Il a volé 200 francs à son patron, et il a été assez habile pour échapper à la prison ! Voilà un homme comme il le faut pour défendre les intérêts de l'ouvrier ! » Et le nom fut inscrit sur la liste.

Après avoir parlé comme les autres, il faut agir comme les autres et ici, vous me permettrez d'arrêter mon douloureux récit. Je ne dirai rien de l'augmentation des crimes produite par l'action de contre-maîtres corrompus, et quelquefois attisée par une action plus haute encore. Je ne dirai rien non plus des ravages que fait l'Usine dans les populations rurales qui l'entourent, ni des châtements que l'apostolat du mal ajoute aux châtements qui accablent le pauvre ouvrier sans Dieu.

Voilà le moule où il faut que se modèlent les pauvres familles engouffrées dans l'Usine. Ne croyez pas qu'il n'y ait beaucoup de protestations secrètes ; mais on les refoule avec soin, et si, le soir, au foyer domestique, le père de famille en dit un mot, ce n'est qu'en tremblant : car les murs ont des oreilles, et malheur à celui qui ose prendre le parti de l'honnêteté. C'est un flatteur, un espion, un traître, et alors commence une série de répressions cruelles, que la loi n'atteint pas, que le patron indifférent tolère lâchement, et qui livrent l'honnête ouvrier à un véritable martyre.

Pauvres enfants bien-aimés ! que l'Eglise protégeait avec tant de sollicitude, qu'êtes-vous devenus entre les mains des faux docteurs ? — Ils vous ont promis tous les biens. En dignes fils du démon, ils vous ont dit : *Ecoutez-nous et vous serez des dieux*. Crédules comme nos premiers parents, comme eux vous avez été trompés. Ils ont proclamé le droit au travail, et ils vous ont refusé le droit au repos. Ils vous ont promis l'émancipation et le bonheur, et ils vous ont donné le pire des esclavages, l'esclavage des âmes, que nous venons de peindre, et, par-dessus, la ruine et le malheur !

Plusieurs ont contemplé ces grands désastres, sondé ces plaies profondes, et ils se sont assis découragés, ne voulant rien entreprendre pour guérir des maux qu'ils jugeaient inguérissables. D'autres se sont souvenus que le sang de Jésus Ouvrier coule encore sur nos autels pour guérir les malades et ressusciter les morts. Ils ont appelé l'Eglise, et l'Eglise est accourue ; elle a pris les pauvres ou-

vriers d'Usine dans l'état que nous avons dit, et elle en a fait une famille de chrétiens.

Par des Associations catholiques fortement établies, elle a formé des centres de résistance contre la tyrannie du respect humain. Le premier noyau de ces Associations, composé de caractères plus résolus, s'est affermi dans le bien ; il s'est accru peu à peu, puis il s'est affermi, puis il a levé la tête, et enfin, quand il a été assez fort, il a planté dans l'Usine l'étendard de la Croix, et ce jour-là il a eu la victoire.

Ah ! messieurs, qu'ils ont été beaux et rayonnants d'espérance les premiers fruits de ces chères Associations ! A mesure que les chaînes du respect humain devenaient moins lourdes, on voyait surgir de nobles aspirations. Soulagées du poids qui les oppressait, les consciences respiraient plus librement. Bientôt la joie de l'âme affranchie se reflétait dans les relations d'ouvriers à ouvriers, d'ouvriers à patrons.

On apprenait à s'aimer. Les visages eux-mêmes, transformés par le changement du cœur, reprirent cette sympathique franchise, si naturelle à l'ouvrier simple et honnête. Il fallut bien reconnaître que l'ouvrier d'Usine est plus opprimé que corrompu, et que, dans ses vices, il y a plus de faiblesse et d'ignorance que de malice.

Oui, l'ignorance et la faiblesse, voilà les deux grandes plaies sociales. Tout le monde le reconnaît. Que de remèdes divers ! Que de systèmes insensés essayés pour les guérir ! A-t-on assez parlé, dans ces derniers temps, d'instruction, de réunions, d'entente, de droits, d'amélioration du sort ! toutes choses légitimes, mais qu'on ne peut atteindre sans Dieu.

De fait, le mal s'est accru et l'ouvrier est devenu de plus en plus malheureux. Il ne pouvait pas en être autrement. Dieu étant le seul principe du bonheur temporel aussi bien que du bonheur spirituel, il faut que l'homme rapprenne ses devoirs envers Dieu. Cette instruction est la seule qui lui rendra le pouvoir de devenir heureux. Il faut

que l'ouvrier soit associé pour le bien, et cette association lui donnera la force de s'affranchir de la tyrannie du mal.

Associer l'homme pour l'instruire, associer l'homme pour le rendre fort, tel est, croyons-nous, le seul moyen de résoudre le problème social qui nous effraie tous.

Si l'on nous trouve hardi dans nos affirmations, téméraire dans nos promesses, qu'on se rappelle que notre chétive voix n'est que l'écho d'une grande voix infaillible. Notre illustre et saint Père Pie IX ne cesse de crier au monde que les Associations catholiques sont la seule digue qu'on puisse opposer au torrent du mal qui envahit la terre. Qu'il faut se hâter, car l'heure presse. Plus terribles que les eaux du déluge, les flots de l'iniquité montent, montent sans cesse ; ce n'est pas trop de tous les cœurs, de toutes les mains pour construire l'arche qui sauvera la société.

Écoutons cette voix, créons des Associations vite et partout. Sans elles, les œuvres les meilleures n'ont aucune stabilité, et nous pouvons poser le principe suivant qui sera la conclusion de ce chapitre :

Nécessaires pour relever l'ouvrier, plus nécessaires encore pour le maintenir, les Associations donnent, dans leur prospérité, la mesure certaine de la vitalité des Œuvres catholiques de l'Usine.

Chapitre II

Nécessité de l'extension des Associations à tous les membres de la famille

Nous avons constaté que les Associations sont nécessaires ; mais pourraient-elles atteindre le but, si elles ne s'étendaient pas à tous les membres de la famille ? Le mal ne pèse-t-il pas sur les pères aussi bien que sur les fils, sur les mères aussi bien que sur les filles ? Et comme chaque âge a des devoirs et des besoins divers, ne faut-il pas plusieurs associations pour les hommes et plusieurs associations pour les femmes et les filles ?

I. — Nécessité des Œuvres de filles et de femmes.

Ce n'est pas sans raison que l'Eglise a toujours eu des soins tout particuliers pour l'éducation de la femme, et des prières toutes spéciales pour l'aider à accomplir son importante mission.

C'est de la mère, en effet, que dépend la société tout entière. Si l'homme en est la tête, la femme en est le cœur, et le jour où il n'y aura plus de mères chrétiennes, il n'y aura plus d'adorateurs du vrai Dieu. Au contraire, quand il paraîtrait que tous les hommes sont subjugués par l'impiété, nous pouvons être assurés de voir revivre la foi, si elle a encore pour asile le cœur de la femme.

Au commencement de ce siècle, il semblait que la révolution avait réussi à former une société sans Dieu. Mais pendant qu'elle obligeait les fils à sucer le poison universitaire, elle dédaignait les filles qui ont pu être librement élevées au couvent. La femme chrétienne a triomphé. Nous savons tous que si la France est redevenue catholique, si nous sommes témoins de ce mouvement admirable de résurrection religieuse, nous le devons à nos mères.

L'ennemi du genre humain le sait bien aussi ; il a reconnu son erreur. Nous le voyons aujourd'hui, comme au Paradis terrestre, s'acharner spécialement à chasser Dieu du cœur de la femme. Nulle part cette action n'est plus visible et ne porte des ravages plus terribles que dans les ateliers. Si les maux de l'Usine sont funestes à l'homme, ils le sont cent fois plus à la femme, et si les Œuvres de femmes ont toujours été les plus nécessaires dans le monde, on peut dire, à plus forte raison, qu'elles sont les plus importantes et les plus indispensables dans les Œuvres de l'Usine.

II. — Association de filles.

Nous ne pouvons donner ici les détails d'organisation des diverses Associations de filles dont il est parlé dans le Rapport de Nantes. Ce serait allonger encore un travail déjà trop long. Nous parlerons seulement de l'Association des enfants de Marie, qui comprend les jeunes filles depuis quatorze-quinze ans jusqu'au mariage.

Fonder une association avec des filles ayant le plus souvent une éducation très-imparfaite et travaillant depuis plusieurs années dans des Usines telles que nous les avons dépeintes, aurait pu paraître un rêve irréalisable. Il semblait plus sage, et il était certainement plus conforme aux idées de la prudence humaine, de faire la part du feu, d'abandonner ce qui paraissait perdu, et de commencer par l'enfance qui offrait du moins un terrain neuf et une espérance plus fondée.

Les faits ont démontré la fausseté de cette doctrine, condamnée d'ailleurs par la pratique constante de l'Eglise. Meilleure conseillère que la prudence humaine, la foi pousse les âmes généreuses à de saintes hardiesses, toujours couronnées par un succès assuré, quand elles sont le fruit d'une humble confiance en Dieu.

L'Œuvre des enfants de Marie fut donc entreprise dès le début et Dieu la bénit.

Nous croyons utile de parler de quatre obstacles qu'on a rencontrés, et que plusieurs rencontreront sans doute dans la fondation et le gouvernement de cette œuvre : *le mélange d'éléments hétérogènes, la précipitation dans les premiers choix, l'ennui qui naîtrait vite par le défaut d'attraits, et enfin l'indifférence des associées pour le progrès de l'association.*

Pour le surplus, nous renvoyons au rapport de Nantes (P. 31 à 34).

1° *Mélange d'éléments hétérogènes.* — On reconnut vite combien il est important de composer l'association exclusivement de jeunes filles

travaillant dans l'Usine, ou au moins appartenant aux familles qui y travaillent.

L'ouvrière d'Usine n'a pas le même caractère ni les mêmes habitudes que la couturière ou la fille du petit marchand. Elle a peut-être moins de dignité, mais plus de simplicité, et, comme la simplicité est le plus sûr chemin qui mène à Dieu, elle y arrive plus directement, malgré des apparences désavantageuses ; et quand elle y est, on l'y maintient plus facilement. Nous insistons beaucoup sur ce point.

Quand on fonde une Œuvre, on se laisse aller facilement à la tentation de la voir vite prospérer. Or, si vous ouvrez dans une ville un asile du dimanche, il vous sera facile de le remplir de couturières et de filles de la petite bourgeoisie, qui viendront y étaler leurs toilettes et y chercher un passe-temps de bon ton. Mais ces coquettes effaroucheront l'humble fille d'atelier, et si l'œuvre a été faite pour l'Usine, elle n'atteindra jamais son but.

La simplicité, qui est la conséquence même du travail dans les Usines, est une vertu si bienfaisante, que nous avons pu faire la remarque suivante : les rares désertions que les Sœurs ont eu à déplorer ne sont venues que des filles qui ont quitté le travail de l'atelier pour s'occuper à la maison. C'est que trop souvent elles quittaient en même temps la simplicité ; et cette vertu est si chère au bon Dieu, que même quand elle est forcée, elle prépare les âmes à l'action de la grâce.

2° *Précipitation dans les premiers choix.* — Le second écueil est l'admission trop facile au début. A l'origine des Œuvres, une exclusion peut avoir des conséquences désastreuses, en jetant un discrédit sur une Association qui n'a pu encore faire apprécier ses bienfaits par la population ouvrière.

Dans la situation lamentable où est l'Usine, il est impossible de trouver, en commençant, beaucoup de filles dont on puisse être sûr.

On a donc cherché la qualité et non la quantité. On a pris quelques filles seulement ; non les parfaites, il n'y en avait pas, mais celles dont

la bonne volonté et la force de caractère donnaient quelque espérance justifiée.

On s'est appliqué à former ce premier petit noyau avec la patience et l'amour que mettent les Fondateurs d'Ordres religieux à former les premiers sujets qui doivent donner l'esprit à la Compagnie.

Il a fallu un long dévouement, parce que, plus le mal est profond, plus il faut de temps pour le guérir. Mais aussitôt qu'on fut arrivé à un résultat passable, le bien prit tout à coup une extension inespérée, qui a compensé les fatigues et les longueurs de l'attente.

On ne doit pas se laisser rebuter par la grossièreté. Souvent, sous une enveloppe inculte et rugueuse, se cache une âme d'élite, qui vous comprendra mieux et sera plus fidèle que les natures molles, dont l'abord semble cependant donner plus d'espérance.

Dans le premier petit noyau, dont nous parlions tout à l'heure, se trouvait une enfant nommée Julie. Elle était dans une condition des plus désavantageuses : son père était un ivrogne cité et un débauché de la pire espèce ; sa mère, pauvre femme ignorante, sans éducation, n'avait aucune notion religieuse ; sa sœur était livrée au vice. Elle-même était d'une grossièreté inouïe et avait un caractère exécrationnel. Julie se prit à aimer les Sœurs. Une Fille de la charité peut-elle laisser échapper une occasion de sauver une âme ? La Sœur lui témoigna une tendresse toute maternelle. La pauvre enfant se servait à chaque instant des termes les plus choquants, et tels, qu'aucune oreille délicate n'aurait pu les supporter, si elle n'avait été comme garnie du moelleux tissu de l'amour des âmes.

Le caractère indocile et fantasque de Julie amenait, chaque dimanche, quelque nouvelle contrariété. Mais la Sœur sentait que cette écorce, rude et inculte, cachait une nature énergique et susceptible d'un grand dévouement. Ces espérances, qu'un œil de mère pouvait seul concevoir, ne furent pas déçues.

Le misérable père, trouvant dans la vertu de Julie un reproche vivant, la maltraitait souvent, et plus d'une fois la mit, avec sa mère,

à la porte de la maison, au milieu de la nuit ; il n'avait d'indulgence que pour sa mauvaise fille, son image trop fidèle.

Les gains de Julie rentraient seuls à la maison ; ceux du père restaient au cabaret ; ceux de la danseuse passaient chez la modiste.

Sans se plaindre jamais de cette injustice,

la généreuse enfant réservait à ses parents et à sa sœur ce qu'il y avait de meilleur dans les misérables repas de la famille, et se contentait souvent d'un morceau de pain noir.

Bientôt la danseuse eut un premier enfant, puis un second. Julie les adopta tour à tour, et tandis que la mauvaise mère courait à d'autres débauches, Julie s'occupait des petits enfants, les habillait, leur consacrait une partie de ses nuits, leur donnant les soins maternels les plus tendres. Chaque matin et chaque soir, elle les prenait sur ses genoux et les faisait prier Marie, dont elle portait sur ses épaules les glorieuses livrées.

Un jour, Julie fut malade ; elle pensa mourir. Elle ne tenait pas à la vie pour elle-même, mais que de larmes versées sur ceux qu'elle appelait ses chers petits enfants !

Si vous allez un jour à l'Usine, vous vous arrêterez auprès d'une pauvre maison d'ouvriers, où jouent deux petits garçons à la mine éveillée. Quand la cloche de l'atelier sonnera, vous verrez dans le lointain venir une enfant de Marie, que vous reconnaîtrez à son ruban bleu. Son visage, amaigri par les souffrances et les privations, a perdu les grâces de la jeunesse, mais il porte ce reflet aimable que Marie fait briller sur le front de ses enfants. Vous entendrez alors les cris de joie des deux petits garçons courant se jeter dans les bras de la jeune fille, en criant : « Bonjour, maman ! » Et vous serez ému en contemplant cet aimable groupe. Cette jeune fille, c'est Julie ; et quand elle vous aura conté sa vie, vous comprendrez quelles merveilles peut opérer l'Association des Enfants de Marie dans l'Usine.

3° *Troisième obstacle : L'ennui qui naîtrait vite par le défaut d'attraits.* — Il eût été impossible de réussir par des Congrégations

n'ayant de réunions qu'à l'église, et, pour tout lien, un lien religieux plus ou moins fort ; on a donc cherché à attirer par les attraits de l'utile, en même temps que par les distractions innocentes et les plaisirs permis. Par là, il a été possible de prouver aux filles qui fuyaient l'Association pour garder une liberté dangereuse, qu'elles avaient moins d'avantages matériels et moins de joies réelles que les Enfants de Marie.

Par des plaisirs sagement variés, des encouragements donnés à propos, on a lutté contre cette inconstance si commune à la jeunesse, qui se dégoûte d'autant plus qu'elle s'est enthousiasmée davantage.

Des exemples terribles ont établi la démarcation profonde qui existe entre les joies de Dieu et les faux plaisirs du monde.

Une pauvre fille que la faiblesse maintenait dans le vice, fut conduite par ses fautes, dans des contrariétés si vives, que, désespérée, oubliant la miséricorde de Dieu, elle se donna la mort dans des circonstances qui impressionnèrent vivement la population.

Une autre, en sortant du bal, reçut un coup de pistolet de la main même de son danseur, qui ne voyait pas de plus belle manière de terminer la fête. Nous pourrions, hélas ! citer d'autres exemples !

Si la vie de nos jeunes filles des Associations offre d'étonnants contrastes avec celles des jeunes filles qui vivent dans le mal, la mort en offre de plus étonnants encore.

La mort a un flambeau qui porte la lumière dans les cœurs. On ne ment plus à ce moment redoutable, et plus d'une pauvre fille, qui avait mené une vie scandaleuse, proclama hautement que tous ses plaisirs avaient été empoisonnés, et que sa conscience n'avait pas cessé d'être torturée par des remords vengeurs.

Une enfant de Marie, du nom de Clémence, malgré le funeste don de la beauté, s'était longtemps maintenue dans une vraie piété. Elle dut quitter l'atelier pour remplacer au foyer désert la mère qui venait de mourir. Peu à peu, la coquetterie succéda à la simplicité. Les flatteries furent entendues avec plus de complaisance, et l'ennemi séduisit

cette pauvre enfant toute éprise d'elle-même. Clémence roula dans les abîmes et y entraîna avec elle Eléonore et Félicité, ses sœurs plus jeunes. Pendant quelque temps, une débauche effrénée fut le partage quotidien de ces pauvres filles. Enfin, Clémence contracta au bal une maladie mortelle, et sa maladie fut longue et pénible. La débauche tarit la source de tous les dévouements ; un matin, Eléonore et Félicité abandonnèrent Clémence sans la prévenir, et la pauvre malade se trouva seule, sans soins, sans affection. Jugez de son désespoir ; mais la Sœur veillait sur la brebis égarée, avec la sollicitude des mères qui sont toujours plus chagrines de l'absence des enfants prodigues, que consolées par la présence des enfants fidèles, quel que soit leur nombre. Elle vint soigner la pauvre délaissée. Les Enfants de Marie devinrent les garde-malades de celle qui avait déshonoré l'Association. Et la mourante ne cessait de répéter à toutes ses anciennes compagnes : « Que vous êtes heureuses ! Que je suis malheureuse, mon Dieu ! Que me reste-t-il de tous mes plaisirs ? Si j'avais écouté les Sœurs, je n'en serais pas là. Que mon expérience vous serve. Priez pour moi, après ma mort ; ceux que j'ai fréquentés ne le feront pas. Restez toujours Enfants de Marie ! »

Sa mort fut très-édifiante, ses paroles touchèrent les cœurs et contribuèrent beaucoup à la prospérité de l'Association. Et c'est ainsi que Dieu fait tourner le mal lui-même à sa plus grande gloire.

4° *Enfin le quatrième obstacle est : L'indifférence des associées pour les progrès de l'Association.* — Pour le combattre, on a fait de l'Association une véritable famille, où chacun se sent aimé et comprend la parole de l'écrivain sacré, vraie devise de la famille : *Dieu a confié à chacun le soin de son prochain.*

Par des réunions aussi fréquentes et aussi gaies que possible, on a cherché à fondre dans la charité la diversité des caractères dont tous les angles avaient besoin d'être adoucis.

En arrivant à faire porter le ruban bleu des Enfants de Marie à l'atelier, à la maison, partout en un mot, on a créé entre elles une soli-

darité qui s'est imposée d'elle-même, et on les a *compromises* aux yeux de toute la population, en sorte que les mauvaises elles-mêmes sont devenues des auxiliaires du bien. En voici un exemple.

Un soir, deux Enfants de Marie, s'étant dépouillées de leur ruban, s'étaient glissées furtivement dans un bal voisin. Mais elles furent bientôt reconnues, et ce fut un déchaînement sur les pauvres transfuges..... « Tiens, où sont vos rubans bleus ! Les avez-vous oubliés ? Les voilà bien ces hypocrites, qui veulent goûter à toutes les fêtes ! Nous, du moins, nous ne faisons pas étalage de vertu, et nous ne voulons pas paraître ce que nous ne sommes pas ! A la porte les hypocrites ! » Elles s'enfuirent poursuivies par les huées, et c'est ainsi que les enfants de ténèbres sont devenues pour elles la sauvegarde de leur vertu chancelante.

Pour protéger la faiblesse des jeunes filles, les Sœurs ont établi les Bons Anges. Sous ce nom, les plus grandes s'occupent des plus petites ; les grandes elles-mêmes acceptent cette bienveillante tutelle, qui ne leur est jamais imposée. Elles choisissent leur bon Ange, d'après le conseil discret et intelligent de la Sœur. Cette institution marche très-bien : basée uniquement sur une affection et une confiance réciproques, elle n'excite aucune défiance chez les protégées. Les jeunes filles acceptent volontiers de leurs bons Anges certaines observations qui pourraient être mal reçues si elles venaient de la Sœur. Le renouvellement des Bons Anges, chaque année, permet d'ailleurs les changements nécessaires.

A l'atelier, dans chaque salle, une conseillère prend souci de ses compagnes et fait parvenir directement au patron les réclamations légitimes, qui sont toujours accueillies avec bienveillance.

Enfin, nous savons tous, et les Sœurs ne l'ignorent pas, que plus il y a de dévouement dans une Association, plus il y a de vie véritable. Aussi se gardent-elles bien de tout faire par elles-mêmes. Sans se désintéresser jamais de la direction, elles s'efforcent d'utiliser toutes les bonnes volontés et toutes les aptitudes. Une large part est faite à

l'action des conseillères, qui ont des réunions fréquentes, et ce sont de réels et précieux auxiliaires.

Et comme Dieu donne aux œuvres de l'apostolat une magnifique récompense en augmentant la charité, en rendant la foi plus vive et la piété plus solide, les Sœurs provoquent ces œuvres admirables chez les jeunes filles, tantôt vis-à-vis de leurs compagnes, tantôt vis-à-vis des membres de leurs familles.

Les résultats de cette action ont été bien consolants ; des filles mauvaises ont été converties, des enfants chancelantes ont été affermies dans le bien, et les familles sont devenues meilleures.

Une des premières Enfants de Marie appartenait à une famille très-nombreuse, qui vivait dans l'indifférence absolue. Tournée en dérision par ses frères, tourmentée par ses sœurs aînées, qui voulaient la forcer à travailler tout le dimanche, elle sut user d'une si grande douceur, d'une si grande humilité, qu'elle parvint, après plusieurs années, à convertir toute sa famille. Un trait la peindra toute entière :

Une de ses sœurs fréquentait assidûment le bal du dimanche. Un jour, que la mère avait donné une somme de cinquante francs à chacune de ses filles, la généreuse enfant de Marie alla trouver sa sœur, lui remit secrètement sa part :

« — Tu en as plus besoin que moi, lui dit-elle ; prends-les, ta satisfaction m'est plus douce que toutes les toilettes du monde. »

Ce dévouement dura longtemps, sans réussite apparente. Mais Dieu mesura la récompense à la patience de l'attente. La danseuse est aujourd'hui Fille de la charité avec une de ses sœurs. La mère est devenue d'une piété exemplaire ; le père et les frères remplissent leurs devoirs religieux.

Quant à la pieuse enfant, cause de cette transformation, elle est allée rejoindre sa mère Marie au ciel ; elle y a appelé un frère qu'elle avait converti et placé au séminaire, et sa mémoire est restée comme un parfum pour l'Association et pour la grande famille de l'Usine tout entière.

III. — *Association de femmes.*

Il a bien fallu reconnaître que les Associations seraient incomplètes, si elles n'atteignaient pas les mères qui ont une grande influence dans la famille. De pauvres jeunes filles étaient tracassées par leurs mères qui n'avaient aucune intelligence de leurs vrais intérêts. Une faiblesse très-grande, doublée d'une ignorance profonde, et souvent d'une éducation déplorable, portaient de pauvres femmes à entraver dans leurs familles le développement des Œuvres.

Certaines Enfants de Marie sortant de chez les Sœurs, à neuf heures du soir en hiver, trouvaient la porte de la maison fermée, et elles devaient attendre quelques fois deux heures, à la pluie ou à la neige, la mère qui était, avec les autres filles, au bal hebdomadaire. — Des mères faibles tremblaient devant l'arrogance de deux filles danseuses, dont les toilettes absorbaient le gain de la famille entière, et s'en vengeaient par une tyrannie sans nom vis-à-vis de l'Enfant de Marie, dont la patience et la douceur n'offraient aucune résistance.

Combien de mères ne trouvaient jamais le temps de blanchir les vêtements de leurs enfants pour la messe du dimanche ? Combien se plaignaient du temps que leurs filles passaient chez les Sœurs ? Combien qui pensaient sérieusement qu'une bonne mère de famille ne peut jamais aller à l'église sans négliger les soins du ménage ?

L'Association des Mères chrétiennes a été établie, et tout a été changé. Comme pour les Enfants de Marie, on l'a recrutée parmi les femmes appartenant à l'Usine ; mais on a été très-large pour les admissions.

Ces pauvres mères, même celles qui ignorent leurs devoirs, désirent la christianisation de leurs familles, même à leur insu, par le sublime instinct de la maternité.

Il a été facile de leur prouver que toutes les Œuvres sont faites réellement dans leur intérêt, et que, de leur succès, dépendent la paix du ménage, la soumission des enfants, l'économie, en un mot tout ce

qui assure le bonheur de la femme ; et les mères sont devenues les auxiliaires les plus actifs et les plus sûrs des Œuvres de l'Usine.

L'asile, les écoles, les catéchismes furent plus suivis. L'Enfant de Marie devint l'orgueil et la joie de la maison, et l'entrée des fils dans les Œuvres fut considérée comme la meilleure garantie de bonheur pour les parents.

Chaque Réunion mensuelle retrempe le courage de ces pauvres femmes. Cette Association, la moins coûteuse et la plus facile de toutes, est devenue vite la plus consolante par ses résultats presque immédiats. La souffrance et le dévouement sont deux ailes sublimes qui nous portent vers Dieu. C'est pourquoi les mères arrivent vite à une vraie piété. La plupart s'approchent des Sacrements à chaque réunion. Qui dira les larmes versées dans le secret, pour la conversion du mari, par des femmes qui ne connaissaient même pas Dieu avant l'Association ?

La dernière retraite pascalle d'hommes a été annoncée un mois à l'avance aux mères chrétiennes, et ce mois se passa en prières dans des inquiétudes ignorées autrefois. Mon mari en sera-t-il ? Quel sacrifice me demandez-vous, ô mon Dieu, pour m'accorder cette faveur ?

Le jour de la clôture, que de larmes de joie qu'on ne cachait plus cette fois.

— Oh ! mon cher ami, disait-on à un vieux pécheur venant de se confesser, que le bon Dieu est content de vous ?

— Ah ! monsieur, je ne sais si je ferai autant plaisir au bon Dieu qu'à ma femme et à ma fille.

— Tenez, monsieur, disait un autre converti, jamais ma femme ne m'a embrassé avec autant de tendresse ! Je sens que notre ménage devient un paradis, où l'on ne sait plus lequel on aime le mieux et lequel est le plus heureux.

Avec quelle industrieuse patience, dont la femme a seule le secret, le cœur du mari est incliné vers le bon Dieu ! La femme suit, avec une inquiète sollicitude, les progrès dont l'homme lui-même ne se rend pas

compte ; et un jour, éclate une conversion, dont l'artisan ignoré bénit, toute sa vie, la miséricorde infinie. Nous connaissons des femmes qui ignoraient Dieu et qui, par l'Association des Mères chrétiennes, sont devenues des apôtres si généreux, qu'elles ont accepté avec joie une vie de tortures morales pour la conversion de leurs maris.

Une Association qui a produit des fruits si consolants était-elle composée de femmes élevées dans la pratique des vertus chrétiennes ?

Un trait vous donnera la réponse.

Un jour, une fille-mère demanda à entrer dans l'Association ; sa faute était ancienne, elle avait une conduite irréprochable, et avait très-bien élevé son enfant. Néanmoins, sa demande présentée au conseil fut repoussée à l'unanimité. Cette fille vint alors trouver la Présidente et lui offrit de défendre elle-même sa cause au sein du Conseil, et passant en revue les dames de l'Association, elle n'eut pas de peine à prouver que toutes ne pouvaient pas lui jeter la pierre. La Présidente put s'assurer du danger qu'il y aurait à tenter l'épreuve, et la demandeuse fut admise sans éclat et sans délibération.

Sans doute, les exemples de conversions par les femmes sont très-fréquents dans l'histoire, mais les citations que nous avons faites ont pour but de démontrer l'immense importance des Associations de femmes dans l'Usine.

La mère est la même à tous les degrés de l'échelle sociale et de l'échelle morale ; dès qu'elle devient chrétienne, elle devient la rédemption de sa famille.

IV. — Associations d'hommes.

Les Œuvres d'hommes comptent trop d'apôtres dans cette enceinte, pour qu'il soit utile d'en démontrer la nécessité.

Après avoir cité des familles converties par les filles et les mères, nous pourrions en citer d'autres converties par les fils et par les pères.

Un brave père de famille, élevé dans l'indifférence et les préjugés trop communs de nos jours, avait été touché par la grâce et s'était converti. C'était une nature loyale et énergique. Aussitôt qu'il eût connu la vérité, il ne résista pas. Mais sa femme resta la même, et le pauvre mari gémissait de trouver dans la mère de ses enfants une hostilité contre Dieu dont il redoutait la conséquence. Tous les moyens de persuasion furent sans résultat.

Un jour l'ouvrier vint trouver la Sœur. Il avait dans la main une petite somme d'argent, fruit de ses privations du dimanche depuis plusieurs mois.

— Ma Sœur, je suis toujours bien peiné d'entendre ma femme parler de vous, des prêtres et de la religion avec mépris. Prenez cet argent, achetez une bonne robe de dimanche, vous la lui donnerez comme un cadeau de vous. Peut-être son cœur sera-t-il touché.

La robe fut offerte ; la femme fut d'autant plus sensible à une si grande générosité, qu'elle lui venait de personnes qu'elle avait si souvent offensées. Elle aima les Sœurs, et comme il n'y a pas loin de là à aimer le bon Dieu, elle se convertit bientôt, et le brave ouvrier alla mettre un cierge à l'autel de saint Joseph, pour le remercier de la grâce qu'il lui avait obtenue.

Dernièrement un ouvrier, longtemps rebelle à la grâce, sentit son cœur touché, à une grande manifestation religieuse où il avait été convié. Il confia son embarras à un conseiller qui était de ses amis :

— Je voudrais bien devenir membre du Cercle, mais j'ai tout oublié, prières, confession, catéchisme.

— Qu'à cela ne tienne, répondit l'ami, je te mettrai au courant sans que personne en sache rien.

Et chaque soir, après la journée de travail, le converti d'autrefois instruisit son vieux camarade. Si le maître était patient, le disciple était bien attentif ; si le premier était étonné de son rôle, le second était émerveillé des belles choses qu'on lui apprenait ; bref, cela dura trois semaines. Dieu les bénit tous deux, et quand vint une nouvelle

fête générale des Associations, on vit avec joie, dans les rangs, un nouveau converti. Qui l'avait mené là ? Dieu seul le savait ! Comme seul aussi, il connaît nombre de traits admirables de l'apostolat de l'ouvrier sur les ouvriers ses frères.

C'est ainsi que les Associations, en s'adressant à tous les âges et à tous les membres de la famille, procurent les conversions par des moyens dont la variété même est un des signes de l'action de Dieu.

Nous pensons que nous pouvons conclure cette deuxième partie et que vous admettez notre second principe :

Les Œuvres de l'Usine ne seront pas complètes si les Associations n'atteignent pas tous les âges et tous les membres de la famille. Ce réseau d'Associations, fortement établi, conduira vers Dieu la famille toute entière, par une action continue et vraiment efficace et alors l'Usine deviendra complètement chrétienne.

Chapitre III

De la nécessité de l'organisation des Associations en vue de satisfaire aux trois grands besoins de l'ouvrier : Besoins religieux, utilitaires et récréatifs.

Les Associations ont été organisées pour être un remède efficace aux maux dont souffre l'ouvrier.

On a chassé Dieu de la société ; on a chassé avec lui le bonheur, et nul plus que l'ouvrier n'a souffert de cet exil aussi insensé qu'impie. N'oublions pas que là est la vraie et seule cause de tout le mal actuel. Les Associations ont donc été, avant tout, hautement et franchement catholiques. C'est par là seulement qu'elles sont devenues un lien efficace de fraternité chrétienne, et une force pour résister à la tyrannie du respect humain ; qu'elles ont élevé les âmes vers Dieu par une instruction religieuse solide ; qu'elles les ont affranchies des préjugés d'ateliers, par une réfutation sérieuse et de bonnes lectures. Enfin, par là seulement, mieux instruite de ses devoirs religieux, la famille ouvrière a été reconstituée sur des bases chrétiennes.

On s'est aussi appliqué à apprendre à l'ouvrier que Dieu est la source de tous les biens de ce monde, et à lui procurer la santé par la tempérance et les soins en temps utile ; l'instruction et les connaissances techniques par des cours d'adultes, des conférences et des bibliothèques ; l'aisance par des institutions de prévoyance, l'économie et la vie à bon marché ; les secours dans l'infortune par le soin des malades, des veuves et des orphelins ; enfin, la stabilité par tous les moyens que nous venons d'énumérer et la possession du foyer domestique dans la mesure où on l'a pu.

On n'a pas oublié de rappeler à l'ouvrier, par des fêtes franchement chrétiennes et toutes les distractions permises, que Dieu est la source unique de toute joie véritable.

On a pensé que les trois ordres de biens religieux, utilitaires et récréatifs, devaient recevoir une large application dans les Associations de filles et de femmes, aussi bien que dans les Associations d'hommes.

Tout, dans les Œuvres de l'Usine, a été combiné pour attirer les familles, et pour cela, on s'est servi de tous les biens de ce monde. — Et c'est justice, car tous les biens de l'ordre temporel ont été créés par Dieu pour élever les âmes vers lui. On les a donc restitués à leur destination primitive, et on s'est bien gardé de la séparation, qui se fait trop souvent, du spirituel et du temporel. Sous prétexte de ne pas mêler le sacré au profane, plusieurs ont fait du bon Dieu *un grand-père ennuyeux et inutile*. Au contraire, les Associations de l'Usine montrent aux ouvriers que Dieu est une *mère tendre*, qui compatit aux maux de tous genres que le péché a attirés sur l'humanité, une mère qui panse toutes les blessures, et qui, non contente de nous donner le ciel, nous procure, dès ici-bas, tous les vrais bonheurs.

Peut-être nous demandera-t-on, en terminant ce chapitre, quels sont les jeux réservés aux mères de famille ? — Ah ! laissez-moi vous répondre bien vite qu'elles sont les mieux partagées. — D'abord les fêtes de chaque Association sont des fêtes des mères, qui se réjouissent plus des joies de leurs enfants que de leurs propres joies. De

plus, on invite spécialement les mères aux fêtes de leurs filles : enfin elles ont des fêtes spéciales dont il est parlé dans le Rapport de Nantes (folio 35). — Elles ont aussi à la chapelle deux grandes fêtes de l'enfance ; ce jour-là, tous les bancs sont remplis d'enfants à la mine éveillée, et de mamans portant sur leurs bras de charmants petits bébés au regard étonné et ravi. Le sermon est court, car le prédicateur ne saurait obtenir un long silence de ces petits oiseaux du bon Dieu dont le gazouillement émeut et charme les cœurs des parents. A la fin de la messe, a lieu la bénédiction solennelle des enfants, suivie d'un cantique chanté par des voix harmonieusement fausses et délicieusement indécises ; et chacun quitte la maison du bon Dieu, l'âme embaumée du parfum de ces petits.

Chapitre IV

De la nécessité de réunir, en certains jours, toutes les Associations de l'Usine

En dehors des réunions particulières à chaque Œuvre, il serait très-salutaire d'organiser, en certains jours, des réunions solennelles de toutes les Associations : réunions récréatives et réunions religieuses.

Les premières pourraient avoir pour attrait une représentation, donnée par de jeunes ouvriers devant leurs mères et leurs sœurs, aussi bien que devant leurs pères et leurs frères. Tous les spectateurs y seraient rangés avec ordre, sans confusion et sous la protection tutélaire des Sœurs pour les filles, sous la direction de Conseillers dévoués et intelligents pour les enfants et les hommes. On y ferait des conférences spéciales sur des sujets qu'il est difficile de traiter du haut de la chaire, et qui cependant intéressent vivement toute la famille ouvrière. Le patron chrétien y serait souvent le meilleur conférencier. Nous dirons même qu'il peut et doit y prendre la parole. S'il n'a pas l'élégance de la forme, il a, avec l'amour de l'ouvrier, une connaissance spéciale et profonde de ses besoins. Il mettra facilement

le doigt sur la plaie ; il sera goûté de tout son auditoire, qui aura vite reconnu en lui l'affection du père, unie à la science du praticien.

Les réunions religieuses auraient lieu dans une église située, autant que possible, dans un centre ouvrier. Dès le matin, une communion générale rassemblerait des députations de toutes les Associations. A une heure convenable, commencerait la messe solennelle, où les chœurs d'hommes alterneraient avec les chœurs de filles et de femmes. Un sermon spécial donnerait à la fête tout son caractère.

Après-midi, les Associations se rendraient processionnellement à la même église pour l'office du soir. En tête, la bannière du métier ; puis, sous des bannières spéciales : les petits enfants, les écoles de filles, les Associations de Sainte-Philomène, des Saints-Anges, des Enfants de Marie dirigées par les Sœurs. — Un petit groupe composé de jeunes orphelins et orphelines des familles ouvrières. — Les mères, et à leur tête, autour de la bannière, les femmes des patrons chrétiens, puis, à une place d'honneur, les pauvres veuves. — Les écoles de garçons, — la musique militaire des Cercles, — le petit Cercle, — le grand Cercle, et, auprès de sa bannière, les patrons qui sont à la tête des Œuvres.

Qui ne voit combien ces manifestations seraient touchantes ?

Avec quelle douce émotion l'ouvrier ne verrait-il pas défiler, ainsi honorés, tous les membres de la pauvre famille, hélas ! tant méprisée en dehors de l'Église catholique ? Ses préjugés ne tomberaient-ils pas ? N'apprendrait-il pas à bénir une religion qui lui a donné de vrais amis ?

Certainement, ces manifestations si faciles toucheraient plus éloquemment les cœurs et feraient plus, pour le recrutement des Œuvres, que les meilleurs discours.

Tout ce que nous venons de dire n'est-il qu'un beau rêve ? Non, Messieurs. Il nous a été donné d'assister à de pareils spectacles, et, chaque fois, nos larmes ont coulé. Vous n'auriez pas été plus insensibles que nous, devant ce touchant défilé d'une population ouvrière.

Les gracieux petits enfants donnaient tant d'espérance ! le cœur de la jeunesse semblait si bien battre pour de nobles aspirations ! Les pères et les mères paraissaient si fiers et si heureux de leur conversion ! — Oh ! oui, comme nous, vous auriez pleuré et espéré. Dans les plis des bannières flottantes, dans les chants enthousiastes, vous auriez lu la parole de l'avenir, et vous auriez dit, comme ce pauvre vieux serrurier trop longtemps rebelle à la voix de Dieu : « Que c'est beau ! Que c'est beau ! Je veux en être ! »

VŒUX ADOPTÉS PAR LE CONGRÈS

1° Que tous les vrais amis de l'ouvrier reconnaissent la nécessité absolue des Associations Catholiques pour convertir les ouvriers d'Usine et pour conserver la foi de ceux qui sont chrétiens.

2° Que les Associations s'étendent à tous les âges comme à tous les membres de la famille.

3° Que ces Associations, catholiques avant tout, soient organisées en vue de satisfaire aux trois grands besoins de l'ouvrier : besoins religieux, utilitaires et récréatifs.

4° Qu'en certains jours toutes les Associations de l'Usine soient réunies pour manifester leur unité.

DOCUMENTS ANNEXÉS AU CHAPITRE III

A. — A la fête de chaque Association, les Conseillers donnent lecture de divers rapports, qui font passer en revue toutes les bienfaites créations par lesquelles Dieu a marqué son règne dans l'Usine.

Nous mentionnerons ici les rapports lus à la dernière fête des Cercles.

Rapport de l'aumônier. Le premier rapport fait par M. l'aumônier traite de la vie religieuse et intellectuelle de l'Usine.

La chapelle du Sacré-Cœur est le foyer de la vie religieuse. Tout, dans la chapelle, parle du maître de la maison : au fond sa statue mo-

numentale ; tout autour les petits vitraux trilobés placés au-dessus des grandes fenêtres, et au fond la grande rosace redisent, sous des emblèmes divers et touchants, les litanies du Sacré-Cœur. — On ne se lasse pas de fêter le divin patron. Le mois de juin est une fête continuelle et, chaque soir, à la sortie, comme au mois de Marie et au mois de Saint-Joseph, une grande partie de la population ouvrière vient fêter son Dieu. Le jour de la fête du Sacré-Cœur, le Saint-Sacrement, exposé solennellement, voit toute la journée se succéder de fervents adorateurs.

Le dernier dimanche de juin, a lieu la grande fête de clôture avec procession du Saint-Sacrement autour de l'Usine. Enfin, le pèlerinage des Enfants de Marie de la ville voisine, et celui des Cercles catholiques de cette même ville, donnent lieu à de nouvelles manifestations d'amour envers le Sacré-Cœur.

L'instruction religieuse est donnée par les catéchismes dont on peut voir le détail au coutumier.

Des retraites générales pour les Pâques, d'autres spéciales pour chaque œuvre, rendent une nouvelle énergie à la vie catholique. Enfin, plusieurs Associations et Confréries, érigées canoniquement dans la chapelle, aident au développement de la piété. Ce sont :

1 ° Apostolat de la prière : hommes, 76, dont 51 font la communion réparatrice.

Jeunes filles, 225, dont 184 font la communion réparatrice.

Mères chrétiennes, 120, dont 40 font la communion réparatrice.

Total : 421, dont 275 font la communion réparatrice ;

2 ° Association des cœurs dévoués dans les cinq plaies de Notre-Seigneur (A Lyon, rue de l'Enfance, 61, à la Croix Rousse) : 276 associés qui récitent tous les jours cinq *pater*, *Ave*, *Gloria*, en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur ;

3 ° Le Tiers-Ordre de Saint-François-d'Assise a ses réunions mensuelles, où assistent trente et un membres de la Fraternité ;

4° L'Association de Notre-Dame de l'Assomption, pour les âmes du Purgatoire, a sa messe pour les défunts tous les lundis matins ;

5° L'Association de Saint-Joseph, agrégée à celle de Beauvais, a les noms de tous ceux qui font partie des œuvres.

La vie intellectuelle est entretenue par trois cours d'adultes trois fois par semaine, en hiver, pour les hommes. L'aumônier fait la classe supérieure et veille aux autres.

Les Frères ont des cours trop multipliés pour pouvoir s'en charger. (Les jeunes filles ont les mêmes avantages chez les Sœurs.)

Enfin, les conférences sont le condiment indispensable des fêtes d'hiver. Ces conférences portent spécialement sur tout ce qui intéresse pratiquement les ouvriers : le Dimanche, les amis de l'ouvrier, les œuvres de l'Usine envisagées comme un grand bienfait pour l'ouvrier, la famille, l'éducation, l'autorité paternelle, le mariage, l'épargne, les assurances sur la vie et autres sujets utiles en même temps qu'intéressants.

Rapport sur la Caisse. — Compte rendu des recettes et des dépenses des Cercles par le Trésorier du Conseil de quartier.

Rapport sur le Grand-Cercle — par le Secrétaire du Conseil de quartier.

Le Conseil de quartier est composé de tous les contre-mâîtres de l'établissement ; ses réunions mensuelles sont présidées par le patron.

Ce Conseil n'est pas soumis à l'élection.

Le Conseil intérieur est composé d'ouvriers, et exceptionnellement de quelques contre-mâîtres très-zélés pour les Œuvres, et dont l'entraîn est nécessaire à la vie du Cercle.

Le Conseil intérieur se réunit tous les mercredis soir, et s'occupe de tous les détails pour la bonne marche du Cercle. Il est réélu chaque année. Il a son Président, son Secrétaire et son Trésorier, mais ce dernier ne peut faire que des paiements minimes et autorisés par le Trésorier du Conseil de quartier, qui a la Caisse générale.

Le rapport du Secrétaire du Conseil de quartier rend compte de la marche de l'Association et de ses progrès durant l'année écoulée.

En 1873, il y avait 115 Associés ; en 1874, il y en a 144, et le rapport fait remarquer que les nouvelles recrues sont presque tous anciens ouvriers qui sont dans l'Usine depuis quinze, vingt et vingt-cinq ans, et qui s'étaient jusqu'ici tenus en dehors des œuvres.

Rapport sur les Caisses d'épargne :

1° Caisse d'épargne du Grand-Cercle : intérêt 5 0/0 l'an, payable chaque semestre.

40 déposants ont laissé, en 1873, 11,510 fr. 85 c.

49 déposants ont laissé, 1^{er} semestre 1874, 5,010 fr. 85 c.

Des ouvriers, qui sont entrés à l'établissement avec des dettes, ont aujourd'hui un capital de deux, trois, quatre et jusqu'à six mille francs, grâce aux Œuvres chrétiennes, qui sont une source d'économie et d'épargne.

2° Caisse d'épargne du Petit-Cercle : Enfants de douze à seize et dix-sept ans : on accepte les dépôts de 0 fr. 20 c., intérêt 5 0/0 l'an, payable chaque semestre, plus une prime de 10 0/0 sur les dépôts faits de douze à dix-huit ans, et non retirés avant l'âge de vingt et un ans. — 24 déposants ont laissé 238 fr. 15 c., en 1873 et 20 déposants ont laissé 93 fr. 85 c. durant le premier semestre 1874.

Rapport sur les Assurances sur la vie et Caisse de secours. — Importance de ces Assurances, qui donnent la sécurité aux familles exposées à une misère subite par la mort du chef de la famille.

22 chefs de famille sont assurés pour 38,500 francs.

Caisse de secours procurant le médecin, les médicaments, la sépulture gratuits et moitié de la paie pendant la maladie ;

Assurance contre les accidents procurant des indemnités aux blessés, et des rentes aux estropiés.

Rapport sur le Petit-Cercle par le Président, qui est un membre du Grand-Cercle.

Bon esprit des enfants, promenades fréquentes et toujours très-gaies.

Il y avait 41 Associés en 1873. Il y en a 51 en 1874.

Rapport sur la Société des acteurs par son Président, Conseiller du Grand-Cercle.

Cette Société est chargée de tout ce qui concerne les soirées : comédies, drames, chansonnettes comiques, fêtes des Rois, etc., etc.

Rapport sur l'Harmonie par son secrétaire dignitaire du Cercle.

L'Harmonie du Cercle comprend 43 exécutants formant une musique militaire complète.

On ne peut faire partie de cette Harmonie sans faire partie du Cercle, et celui qui sort de l'Association sort en même temps du corps musical. — Tous les Dimanches après midi, de une heure et demie à quatre heures, la musique militaire égaie, en été, le jardin du Cercle ; en hiver, le rez-de-chaussée, qui lui est spécialement réservé. — Chaque mois, et dans toutes les grandes fêtes, la musique conduit les Associés du Cercle à la chapelle, et les ramène de la chapelle au Cercle.

Point de soirées ni de fêtes d'aucune sorte sans la musique ; elle communique toujours l'entrain, elle charme les cœurs et les dispose à cette fusion fraternelle, qui conduit vite à l'amitié chrétienne.

Rapport sur la Chorale par son Président, dignitaire du Cercle. — La chapelle est son domaine spécial ; chaque dimanche elle forme le noyau pour le plain-chant, que tous les assistants chantent en deux chœurs.

Dans les fêtes, des messes en musique, et tous les dimanches Vêpres en faux Bourdon et salut en musique.

Rapport sur les Œuvres économiques par le Conseiller qui s'occupe spécialement de procurer toutes les marchandises à bon marché.

Pour le vêtement, deux ventes par an au prix du gros. Pour la nourriture, Boucherie et Boulangerie économiques constamment en dessous des cours pratiqués dans le pays. — La houille et les pommes

de terre livrées par wagons et au prix d'achat en gros. — En hiver, les soupes économiques. — Enfin, l'Hôtellerie, où sont nourris, à des prix très-minimes, les orphelins et les veufs avec leurs enfants, quand il n'y a pas de filles.

Toutes ces Œuvres économiques sont sous la surveillance du Conseil : deux Conseillers de service chaque semaine voient les factures d'achat, contrôlent les marchandises et la vente. — Par ce moyen, les ouvriers, franchement initiés à ces Œuvres, peuvent en apprécier réellement les bienfaits.

Rapport sur la Bibliothèque par le bibliothécaire.

Journaux. — 5 quotidiens : 2 *Champagne*, 1 *Journal de Florence*, 1 *Univers*, 1 *France Nouvelle*.

8 hebdomadaires : *Bulletin de l'Union*, *Messager de Saint-François-Xavier (de Bruxelles)*, *Écho de Rome*, *Annales Catholiques*, *Clocher*, *Bulletin Catholique*, *Bulletin du Diocèse*, 40 exemplaires de *l'Ouvrier*.

Ces journaux passent entre les mains de lecteurs organisés par séries.

Bibliothèque de 280 volumes.

Rapport sur le Conseil intérieur par le secrétaire de ce Conseil.

Ce rapport rend compte de tout ce qui est du ressort du Conseil intérieur : jeux, fêtes, sorties, vie intérieure du Cercle ; — visites des malades, assistance morale et matérielle suivant la nécessité ; — fournitures de classes payées par l'Association aux enfants et aux frères des Associés.

B. — On s'est attaché surtout à rétablir ce pieux usage des chrétiens, qui n'avaient pas d'autres fêtes que les fêtes de l'Église, unissant ainsi la piété et la joie. Chaque fête donne son caractère spécial aux réjouissances, qui lui empruntent ainsi une aimable diversité, avec le parfum délicieux que l'Église communique à tout ce qu'elle touche.

Les grandes fêtes de l'Usine sont :

1. Noël.
2. Les Rois.
3. La Chandeleur. — Visitation.
4. Quarante-Heures.
5. Saint-Joseph.
6. Pâques.
7. Patronage de Saint-Joseph.
8. Saint-Vincent.
9. Fête du Sacré-Cœur.
10. Clôture du mois du Sacré-Cœur.
11. Notre-Dame-des-Anges, 2 Août.
12. *Assomption de la Très-Sainte-Vierge.*
13. Toussaint.
14. Sainte Cécile.
15. 8 Décembre, *Immaculée Conception.*

27^e QUESTION

DES ŒUVRES DE L'USINE DANS LES VILLES

Les Œuvres de l'Usine sont-elles possibles dans les villes ? Pour répondre à cette question, nous dirons comment nous comprenons l'organisation de ces Œuvres. Nous établirons ensuite qu'elles ne rencontrent pas d'obstacles essentiels, et enfin nous montrerons, par des exemples, qu'elles sont plus faciles à fonder en ville qu'à la campagne.

§ I. — De l'organisation des Œuvres de l'Usine dans les villes.

Les Œuvres de l'Usine s'entendent des œuvres qui s'occupent principalement, exclusivement si on le peut, des ouvriers travaillant dans les Usines ou vivant de ce travail. Ces Œuvres, pour être complètes, doivent atteindre par des Associations catholiques, tous les membres de la famille ouvrière et tous les âges. Nous donnons ici l'idée que nous nous formons de ces œuvres, sans vouloir en rien imposer notre manière de voir.

Nous ne connaissons pas d'Œuvre complète organisée dans une ville. La pratique seule peut modifier un plan, qui ne peut être définitif, tant qu'il restera dans la théorie.

Voici notre rêve :

Des Associations partageraient en groupes divers : les enfants des écoles, les jeunes garçons, les hommes, les jeunes filles et les mères. Ces Associations auraient, pour leurs réunions, chacune autant de locaux différents que l'exigeraient l'importance et l'étendue de la ville où elles seraient établies. Ces centres divers seraient unis par des liens de vraie fraternité chrétienne, qui conserveraient l'unité de l'Association. Pour citer un exemple, si la ville a plusieurs Cercles pour

les ouvriers de l'Usine, les membres de ces Cercles se visiteraient souvent, auraient des institutions économiques communes et, tout en conservant les petits usages particuliers à chaque quartier, formeraient en réalité une seule Association. Ainsi, pour les patronages de garçons, de filles, etc. situés en plusieurs quartiers de la ville.

Ces diverses Associations elles-mêmes, tout en conservant leur autonomie et leur liberté de détail, seraient unies par une direction générale commune.

Cette direction générale s'exercerait par un prêtre zélé, sous la protection d'un Comité formé de patrons chrétiens et d'hommes de foi soucieux du salut de leurs frères.

Ce Comité serait lui-même secondé par une réunion de dames patronesses s'intéressant à toutes les œuvres, et s'occupant spécialement des œuvres de femmes et de filles.

L'union des associations de l'Usine apparaîtrait encore par des Œuvres économiques communes, créées pour la famille entière. Enfin, cette union serait manifestée à toute la ville, par des réunions générales dans une grande église, ainsi que nous l'avons dit au chapitre IV du rapport sur les Associations.

§ II. — Il n'y a pas d'obstacles essentiels à la création des Œuvres de l'Usine dans les villes.

Les Œuvres de l'Usine sont possibles dans les villes, parce que leur établissement ne rencontre aucun obstacle essentiel.

Nous prenons l'Usine telle qu'elle est, sans exiger une amélioration que les Associations seules pourront procurer.

Pour les ouvriers, nous les acceptons comme ils sont : délaissés, égarés, mais avides du salut qui leur a été si longtemps refusé.

On est toujours étonné de leur empressement admirable à revenir à Dieu ; nous avons vu les maisons, ouvertes par l'amour chrétien à ces pauvres frères, devenir trop petites, avant qu'on ait eu le temps d'en terminer les aménagements.

Les moyens proposés sont connus partout, existent partout, et, de ce côté non plus, on n'a pas à redouter les obstacles de la nouveauté. Ces moyens sont :

1° Les réunions de filles avant la première communion, (Association Sainte-Philomène) ;

2° Les réunions après la première communion (Association des Saints-Anges et des Enfants de Marie) ;

3° La réunion des mères (Association des Mères chrétiennes) ;

4° Patronage des garçons dans les écoles (Association Saint-Louis de Gonzague) ;

5° Réunion des jeunes gens et des hommes (petit et grand Cercles).

Toutes ces Œuvres sont connues depuis fort longtemps ; il n'y a de nouveau que leur application à la classe la plus délaissée et pourtant la plus digne de notre dévouement. Il n'y a de nouveau surtout que l'union de ces diverses Associations en un faisceau chrétien. Mais cette union est une force et un soutien pour chacune d'elles.

Les mères enverront dans les Associations d'Enfants de Marie leurs filles, qu'elles auront appris à mener vers Dieu ; les pères conduiront aux Patronages et aux Cercles leurs fils auxquels désormais ils donneront le bon exemple. Enfin, les filles et les fils augmenteront le nombre des Mères chrétiennes et des membres du Cercle, par la conversion de leurs parents.

Qui ne voit quelle puissance, quel stimulant chaque Association isolée devra trouver dans l'union générale ?

Y aura-t-il obstacle à trouver un comité composé de patrons chrétiens, et de catholiques soucieux du salut de leurs frères ?

Nous aimons à croire le contraire, bien que nous ne puissions dissimuler toute crainte de ce côté.

Ce comité pourrait avoir plusieurs sections pour s'occuper des diverses Œuvres : section des Cercles, section des Patronages, section des écoles, etc.

Quant à la réunion des dames patronnesses, l'expérience prouve que le dévouement de ces généreuses chrétiennes est toujours à la hauteur de tous les besoins.

Tout en secondant énergiquement l'action de l'Aumônier-Général, qui maintiendrait le caractère avant tout catholique de toutes les Œuvres, le comité de l'Usine s'appliquerait à la création d'institutions économiques et d'enseignement professionnel.

Le champ est vaste ; il y a tout à faire :

Hôtellerie pour les ouvriers qui ne vivent pas en famille ;

Pensions chrétiennes pour les familles qui n'ont plus de mères, et où il n'y a pas de filles ;

Maisons de famille pour les orphelins et orphelines ;

Maison de retraite pour la vieillesse, et si cette maison existe dans la ville, des chambres spéciales appartenant à la corporation ouvrière catholique ;

Soins des malades à domicile, et, pour le besoin, certains lits à l'hôpital, où les malades des Associations seraient visités, consolés, par leurs frères ;

Au cimetière, un terrain spécial, où seraient réunis, dans une sépulture honorable, tous ceux qui auraient vécu un certain nombre d'années dans les Associations ;

Pour la *nourriture*, le *chauffage* et le *vêtement*, des ventes permanentes ou à intervalles réguliers aux prix de gros ;

Constructions ou *aménagement de logements* sains et moraux ;

Caisses d'épargne avec primes d'encouragement ;

Instruction encouragée par des visites spéciales, par des concours, par des séances trimestrielles publiques, faites le dimanche, en présence de tous les membres de la famille ouvrière ;

Enseignement professionnel dans chaque Cercle ;

Développer la vie de famille par tous moyens et rechercher les fêtes où l'on pourra, sans inconvénient, réunir tous les âges et les membres divers de la famille.

Et ainsi, les catholiques feraient tomber cet injuste préjugé, que l'Église a perdu son ancienne sollicitude pour tous les besoins de l'ouvrier. Ainsi, la question sociale pourrait être résolue, tandis qu'elle ne pourra jamais l'être, tant que l'on séparera le Bon Dieu de toutes les institutions économiques ou de prévoyance.

§ III. — Les Œuvres de l'Usine sont plus faciles à la ville qu'à la campagne.

Nous pensons que les Œuvres de l'Usine ne sont pas seulement possibles à la ville, mais encore qu'elles y sont plus faciles qu'à la campagne ; et nous en donnerons six motifs principaux. Et comme l'expérience vaut mieux que le raisonnement, nous montrerons, par des exemples, que la pratique est d'accord avec notre théorie.

Sans doute, la ville offre des difficultés spéciales, mais aussi, elle a des ressources que la campagne ne connaît pas.

Exposé des principaux motifs :

1° Les ressources pécuniaires sont plus abondantes à la ville, et les charges ne pèsent sur chaque industriel que pour une très-minime partie.

A la campagne, au contraire, le même patron est obligé de faire tout à ses frais.

2° Pour la conduite des œuvres, on trouve assez facilement dans une grande ville quelques hommes dévoués ; à la campagne, le patron est presque toujours seul.

3° Pour les secours religieux : missionnaires, prêtres, chapelles, Frères, Sœurs, écoles chrétiennes, tout est à la ville et peut être appliqué aux Œuvres spéciales de l'Usine sans nouveaux frais. Les moyens utilitaires et récréatifs y trouvent également des facilités inconnues à la campagne, où tout est à créer.

4° Dans une ville, agissant sur une plus grande masse, on arrive vite à grouper un nombre assez considérable d'ouvriers. — On a, dès la première heure, une œuvre respectée qui forme immédiatement une

force contre le respect humain. Ainsi, à R..., où il y a cent vingt-sept usines à vapeur et plus de vingt mille ouvriers d'Usine, cent vingt membres du cercle catholique ne donnent que six pour mille de la population ouvrière. Il est évident que cent vingt hommes sont un groupe respectable partout, même à R..., au lieu que dans une usine de mille ouvriers, à la campagne, six hommes ne formeront jamais qu'un nombre ridicule et méprisé. — Aussi, tandis qu'à la campagne, le premier noyau est long et difficile à trouver, à cause du courage qui est nécessaire au tout petit nombre pour braver les railleries de la foule, à la ville, ce premier noyau se trouve, dès le début, assez important pour imposer le respect. Nous ajouterons que, si, dans les grandes villes, les tentations sont plus nombreuses, le respect humain y est moins complet qu'à la campagne, où la vie *privée même* reste au grand jour, jusque dans ses détails les plus intimes.

5° A la campagne, la stabilité des Œuvres d'Usine est subordonnée à la persévérance d'une seule famille.

A la ville, la stabilité a pour garant une réunion de catholiques dont le recrutement sera de plus en plus facile.

Les personnes peuvent disparaître, l'Œuvre reste avec l'esprit d'énergie et de dévouement qui présida à son début et à sa direction.

6° Nous irons plus loin, et nous dirons que les Œuvres de l'Usine s'imposeront aux patrons non chrétiens, aussitôt qu'elles auront acquis une vitalité sérieuse.

Les ouvriers chrétiens sont les meilleurs, les plus honnêtes, les plus travailleurs, les plus stables, et, pris dans leur ensemble, les plus intelligents.

Supposons que R... ait, non pas les deux tiers comme l'Usine de l'Est (où logerait-on ces quinze mille ouvriers ?) mais seulement deux dixièmes de sa population dans les Œuvres : qu'arrivera-t-il ? Les patrons, qui travaillent le dimanche (et il y en a encore, hélas !) verront leurs ateliers désertés par cette élite de la population. Par contre, les patrons qui favorisent les Œuvres et sont à leur tête, seront recher-

chés par tous les meilleurs ouvriers. Et bientôt, nous en sommes persuadé, l'intérêt mettra de notre côté ceux que l'égoïsme éloigne de nous.

Exemple de la facilité des Œuvres de l'Usine dans les villes

Les faits sont d'accord avec la théorie. Et ici, nous ne parlerons que de R..., afin de ne rien citer que nous ne connaissions parfaitement, que nous n'ayons vu et suivi.

Il y a un peu plus de trois mois, on a fondé à R..., un Cercle catholique d'ouvriers. — Tous les sages s'accordaient à dire qu'on n'y verrait pas un seul ouvrier d'Usine, que c'était une tentative insensée. Aussi trouvait-on la maison trop grande. — Le Cercle fut ouvert, son admirable président est ici, et il peut vous confirmer que la maison a été trop petite avant d'être terminée. On fait une nouvelle salle, et quand cette nouvelle salle sera terminée, il faudra acheter la maison voisine.

Les sages sont stupéfaits de voir cent cinquante ouvriers, là où ils en attendaient de dix à quinze ; ils avaient fixé ce maximum.

Et cependant quels avantages ont les sociétaires ?

Le comité est tellement occupé à élargir les murailles, toujours trop étroites, qu'il n'a encore rien fait sous le rapport utilitaire. Et vraiment, en dehors du plaisir de voir au Cercle leur excellent président, fidèle au poste, chaque dimanche, on peut dire, en toute vérité, que tous ces braves gens y viennent pour l'amour de Dieu.

Il y a deux ans, le zélé et ardent curé de Saint-R... avait installé trois Filles de la charité dans le quartier traditionnellement ouvrier de R.... — Ceux qui ont lu l'*Ouvrière*, de M. Jules Simon, savent ce que ce député de la M.... pense des filles de R.... — Eh bien, en dépit des décourageantes appréciations de M. Jules Simon, en dépit des prédictions des prudents, les Sœurs ont établi une Association d'enfants de Marie.

A l'heure présente, elles ont cent vingt jeunes filles de quinze à vingt-cinq ans reçues associées et quatre-vingts aspirantes, soit deux

cents, travaillant toutes dans des usines.

Ne croyez pas que ce soit dans des usines chrétiennes ; plusieurs patrons forcent les ouvrières à travailler le dimanche ou à nettoyer, ce qui est tout un ; ils s'inquiètent fort peu de la moralité de leurs ateliers ; la liberté de langage y est complète, et les jeunes filles, Enfants de Marie, y sont tracassées par les ouvriers et surtout par les contre-maîtres.

Quelques-unes de ces pauvres filles ont dû quitter leur atelier, pour pouvoir continuer à aller chez les Sœurs, et elles l'ont fait généreusement.

Et cependant, l'Association des Enfants de Marie a-t-elle ce que nous appelons les attraits de l'utile ? Nullement. Le vénérable curé, comme le Comité du cercle, a bien assez à faire d'élargir les murailles. Depuis que les Sœurs sont là, il bâtit toujours. D'ailleurs, la monographie de cette Œuvre vous la fera mieux connaître.

L'exemple de Saint-R... a suscité, dans une autre paroisse, une Œuvre analogue, qui a le même succès. Enfin, le curé de Saint-A... vient d'installer, il y a quelques jours seulement, trois Filles de la charité, dans un quartier peuplé exclusivement d'ouvriers d'Usine.

La nouvelle Supérieure nous disait combien elle était heureuse de l'accueil sympathique qu'elle rencontre parmi ces pauvres ouvriers tant calomniés.

Croyez-vous que si, à R..., on établissait des Œuvres de l'Usine, comme nous les comprenons, avec tous les moyens que nous avons dit, croyez-vous qu'on n'arriverait pas rapidement à un résultat magnifique, et qui éclipserait bien vite la pauvre Usine de l'Est ?

Il faut se mettre à l'œuvre, et donner à notre société malade les remèdes appropriés aux maux qui la rongent.

Autrefois, on n'avait pas à s'occuper de la famille, elle était excellente. Les Œuvres n'avaient en vue que le compagnon soustrait à la saine et douce influence du foyer.

En ce temps-là, le tour de France était une loi, à laquelle il fallait se soumettre ; aucun ouvrier ne pouvait s'établir, s'il n'avait longtemps voyagé. Les Associations catholiques le suivaient partout, protégeant sa faiblesse et son inexpérience.

De nos jours, le tour de France n'est plus qu'un souvenir, dans nos industries du moins, où le titre seul de compagnon est une mauvaise note. Nos jeunes gens ne voyagent plus pour se perfectionner dans leur état. Les machines ont changé toutes les conditions du travail. Et si, dans nos villes manufacturières (j'en excepte Paris), on rencontre des jeunes ouvriers isolés, ce ne sont, le plus souvent, que des fils indociles ou tout au moins indifférents.

Puisque toutes les conditions de la société sont changées, il faut que nos moyens changent aussi.

Les anciennes corporations, qui suffisaient au compagnonnage ne suffiraient plus à notre société actuelle. Nous nous trouvons en face d'un mal inconnu à nos pères, et il faut des remèdes nouveaux à cette situation nouvelle.

La famille n'est plus chrétienne, on pourrait dire qu'elle n'existe plus. Nous avons donc à refaire la société toute entière, en refaisant la famille complète.

Ne nous dissimulons pas que c'est là une œuvre gigantesque et qui appelle tous les efforts, toutes les forces vives du pays. Qu'on ne pense pas arriver à ce but par des œuvres partielles, mal assises et sans ensemble.

Les Patronages seuls, les Cercles catholiques seuls, les Œuvres de filles seules, n'arriveront à rien de complet.

Les efforts isolés, qui se sont produits jusqu'à ce jour, n'ont encore pu arrêter la décadence constante, qui désorganise nos populations ouvrières.

Il faut, dans nos villes, une action énergique, simultanée, s'attaquant à la fois à tous les points en péril.

Il faut que tout le monde fasse la chaîne, que tout le monde travaille avec ensemble, afin que tous les efforts réunis produisent un jet assez puissant pour éteindre l'immense incendie allumé par Satan.

Ne voyez-vous pas que l'état de division, d'individualisme, qui préside à toutes les Œuvres, rend tous les efforts, sinon inutiles pour quelques âmes que nous sauvons de la mort, du moins inutiles pour la société, qui retourne au paganisme avec une vitesse effrayante.

Nous concluons donc que, non-seulement les Œuvres de l'Usine sont possibles à la ville, non-seulement elles y sont faciles, mais encore, mais surtout, elles y sont nécessaires.

Et sans elles la société sera perdue, et nous finirons dans un immense cataclysme, qui nous enlèvera avec toutes nos Œuvres isolées et qui balaira cette génération qui a chassé Dieu.

VŒUX ADOPTÉS PAR LE CONGRÈS

1° Le Congrès reconnaît que les Œuvres catholiques ouvrières dans les villes ne produiront tout leur effet qu'autant qu'elles atteindront directement tous les membres de la famille ouvrière.

2° Le Congrès forme des vœux ardents pour que ces Œuvres soient au plus tôt établies dans toutes les villes manufacturières.

3° Le Congrès émet le vœu, que dans les villes, les Œuvres diverses d'hommes, de femmes et d'enfants, soient unies entr'elles, dans la mesure qui conviendra le mieux, pour qu'elles se prêtent un mutuel appui.

28^e QUESTION

DES MOYENS DE POPULARISER LES ŒUVRES DE L'USINE ET D'EN MULTIPLIER SANS RETARD LES APPLICATIONS.

COMITÉ SPÉCIAL DE PROPAGANDE

La question sociale, qui se dresse chaque jour plus menaçante et plus insoluble, serait entièrement résolue, si on appliquait partout les Œuvres de l'Usine.

Il est donc important, pour la société tout entière, que ces Œuvres soient popularisées, et qu'on en multiplie sans retard les applications. Nous devons nous hâter, surtout à cause d'un grand nombre d'âmes qui se perdent chaque jour. Le cœur du chrétien éprouve un chagrin profond en pensant à ces dangers innombrables qui entourent les ouvriers d'Usine, et à ces crimes sans nombre que provoquent ces grandes agglomérations sans direction. Nous avons le remède dans la main, nous le connaissons ; il faut employer toute notre énergie pour l'appliquer partout.

Nous nous servirons pour cela de trois moyens : la publicité, l'action, la prière.

Chapitre I^{er}

La publicité

Il faut persuader pour obtenir l'action. Nous ne persuaderons que par la publicité sous ses formes diverses : la presse, la brochure et surtout la parole.

Le Bureau central a fait beaucoup pour atteindre ce but, par une diffusion considérable du rapport de Nantes sur l'Usine et par l'introduction de cette grande question à l'Assemblée générale des Comités catholiques à Paris, en Avril dernier.

Comme rien ne frappe davantage que les exemples qui démontrent la possibilité des œuvres, on devra les rechercher pour les faire connaître.

Mais il faut éviter un grand écueil dans le choix des modèles qu'on aura à proposer.

Le libéralisme moderne veut sauver la société sans le secours de Dieu, et beaucoup d'excellents industriels, même très-bons chrétiens, sont imbus, à leur insu certainement, de ces faux principes. — Il faut les désillusionner. Il faut leur prouver que tous les biens de ce monde viennent directement de l'accomplissement de la loi de Dieu, et seulement de là.

Fondée en dehors de la religion, toute l'économie sociale moderne n'est qu'un mensonge, qui nous prépare des catastrophes nouvelles.

Avec tous les moyens économiques connus et à connaître, donnera-t-on à l'ouvrier un rayon de joie véritable, une aisance solide, et surtout donnera-t-on à la famille, qui s'éteint parmi nous, l'honneur, la dignité perdus ? Non.

La joie peut-elle luire sur le visage, si elle n'existe pas au dedans de l'âme par la paix du cœur ? et cette paix de l'âme avec elle-même, peut-elle exister sans la paix avec Dieu ?

L'aisance durable est fille de l'économie. L'économie peut elle exister avec ce luxe effréné qui dévore tous les gains, toutes les fortunes, sans que rien puisse combler ce gouffre sans fond ?

Qui mettra donc un frein à cette passion de la jouissance *présente*, ennemie de la prévoyance ? Qui fera entrevoir à celui qui pleure et souffre que bientôt, demain, d'éternelles jouissances seront le partage de quiconque aura supporté les douleurs d'aujourd'hui ? Qui ôtera tout empire sur les jeunes cœurs aux séductions de la vanité ? Seule,

la loi de Dieu est assez forte pour opposer une digue efficace à ces flots montants, qui assaillent partout l'inexpérience.

Enfin la famille, ce sanctuaire béni de toutes les joies et de tous les biens, la famille peut-elle conserver son auguste intégrité sans le respect et les bonnes mœurs ? Y a-t-il donc dans le monde une autre école de respect que le Catholicisme ? Y a-t-il une autre source de toutes les vertus morales que cette religion admirable qui, le jour même de sa naissance, a planté, avec un si grand succès, l'étendard de la chasteté au milieu des corruptions du paganisme ?

La religion est donc la seule source de la joie, la seule source de l'aisance, la seule source de la prospérité de la famille.

Le vrai mal, le seul mal, le mal dont meurt la société, c'est qu'on a chassé Dieu, et qu'on ne veut pas qu'il rentre. — Il y a un bandeau sur les yeux de nos législateurs, et tous ceux qui dirigent dans notre malheureux pays. Des leçons du passé, aucune ne nous sert, et le libéralisme anéantira notre société, par crainte du règne de Dieu.

Il faut faire comprendre la vérité ; en chassant Dieu on a chassé le bonheur, et, selon l'énergique expression de M. Le Play, *nous sommes devenus, après quatre-vingts ans de cet abominable régime, le peuple le plus malheureux de la terre*. Ce mal s'est étendu à toutes les nations.

Voyez l'Angleterre ! Y a-t-il un pays où l'on se soit plus occupé du bien-être de l'ouvrier ? Et cependant l'ouvrier anglais est le type de la misère. C'est que toute notion religieuse a disparu du milieu des populations anglaises.

En France, les populations les plus aisées ne sont pas celles qui gagnent le plus, mais celles qui suivent le mieux la loi de Dieu.

Ce ne sont donc ni les sociétés coopératives, ni les institutions d'alimentation économique, ni les caisses de secours, ni les caisses d'épargne, ni la hausse des salaires, qui sauveront notre société. Si l'on veut s'obstiner à repousser Dieu, elle périra misérablement.

Dieu, c'est le soleil qui donne la vie et la pluie qui féconde ; les œuvres économiques, c'est l'action de l'homme, c'est le laboureur qui fouille la terre et y dépose la semence. En vain travaillera le laboureur, s'il empêche le soleil et la pluie du bon Dieu. Tout son travail n'aboutira qu'à la perte de la semence et à l'inutilité de ses fatigues.

Oui ! les Œuvres de l'Usine s'occuperont d'améliorer le sort matériel de l'ouvrier, mais les choses seront ramenées à leur place :

Dieu au-dessus, comme un soleil vivifiant ;

Dieu au-dessous, comme une pluie fertilisante ;

Et l'œuvre de l'homme au milieu, comme noyée dans les œuvres de Dieu.

Chapitre II

L'action. — Comité

L'action nécessite un comité spécial, bien organisé et en union intime avec toutes les œuvres qui s'occupent du salut des ouvriers. Il faut éviter des tiraillements trop communs et très-nuisibles au bien : c'est pourquoi il est important que le Bureau central forme lui-même ce comité et en conserve la direction.

Il pourrait établir des Comités provinciaux sur le modèle du Comité central ; des communications, des visites fréquentes et réciproques leur donneraient une vie puissante et précieuse.

Comme toute œuvre a besoin d'une certaine unité, non de détails, mais au moins d'ensemble, le Comité général aurait ce que Mgr de Ségur nommait si justement des *commis-voyageurs* de l'Usine. Ces voyageurs iraient dans les villes et les campagnes manufacturières, solliciteraient les dévoûments, stimuleraient les bonnes volontés, entraîneraient les hésitations.

Il y a entre la ville et la campagne des différences profondes qui nécessitent des moyens divers dont nous dirons quelques mots :

1. — *Action du Comité à la campagne*

Dans les campagnes, tout dépend du patron de l'Usine. S'il est chrétien, il faut le convaincre de trois choses :

- 1° Qu'il a charge d'âmes ;
- 2° Que les œuvres sont possibles partout ;
- 3° Qu'elles sont faciles, quand on ne vise pas trop haut en commençant.

1° *Les industriels ont charge d'âmes.* — Nous avons touché ce point au Congrès de Nantes. Plusieurs grands écrivains catholiques ont éclairé cette question. Le patron chrétien, qui croit être quitte avec le bon Dieu parce qu'il a rempli ses devoirs personnels, sans s'inquiéter de ses ouvriers, ressemble à un père de famille, qui se contenterait d'avoir une conduite personnelle irréprochable, sans prendre souci du salut de ses enfants.

L'un et l'autre ont négligé leurs devoirs d'état, c'est-à-dire leurs devoirs les plus sacrés, ceux qui priment même les devoirs personnels. Dieu leur demandera compte des enfants qu'il leur a confiés, et il ne se contentera pas de la réponse de Caïn : « Suis-je donc le gardien de mon frère ? »

2° *Les Œuvres sont possibles partout.* — Le comité s'efforcera de prouver à chaque industriel de bonne volonté que les usines, où l'Église catholique a affirmé, d'une façon si éclatante, son éternelle jeunesse et sa puissance de transformation, se trouvaient dans les conditions où se trouvent toutes les usines dont on désespère.

Depuis l'année dernière, nous avons été en rapport avec plusieurs patrons vraiment chrétiens. Beaucoup continuent à être persuadés que l'usine de l'Est, citée à Nantes, possède une population spéciale inventée pour les Œuvres.

L'un écrivait qu'il admirait, mais ne pouvait imiter, à cause de l'esprit spécial de ses ouvriers, qui sont tous Belges et ne peuvent être traités comme des Français. Un autre, après avoir payé le même

tribut d'admiration, déclare ne pouvoir rien prendre à une organisation bonne pour des Belges, mais inapplicable à une population française. (Ce dernier savait que dans l'usine de l'Est il y a beaucoup de Belges, comme dans toute cette partie de la France.) Un troisième habite la ville ; pour lui, tout est aussi impossible à la ville, que facile à la campagne. Un quatrième objecte que, pour arriver, il lui faudrait licencier tous ses ouvriers pour en choisir comme ceux de l'usine de l'Est. Nous pourrions citer beaucoup d'autres objections, qui se résument toutes dans un mot : C'est très-beau, mais inimitable.

Sans doute, il en est qui ne veulent pas être convertis, et, pour ceux-là, point de remèdes.

Mais il y en a aussi qui ont une bonne volonté réelle, et qui marcheraient si on les persuadait de la réussite certaine de leurs efforts. Les âmes de nos frères périssent, parce que personne ne veut leur tendre la main. Ce n'est pas eux qui rendent les œuvres impossibles, non, jamais, et les patrons, qui n'ont point encore essayé, seront surpris de la facilité qu'ils rencontreront de ce côté.

3° *Les Œuvres sont faciles quand on ne vise pas trop haut en commençant.* — Plusieurs ont été effrayés par le Rapport de Nantes. Ils ne se sont pas rendu compte qu'ils voyaient se dérouler, en quelques minutes, les résultats de plus de douze années de lutte et d'efforts persévérants. Il faut considérer que ceux qui ont commencé ce travail ne se doutaient pas *du tout* du résultat dont ils ont été les premiers étonnés. Ils ont planté une toute petite graine, ils l'ont arrosée chaque jour, simplement, sans même demander à Dieu de faire pousser un arbre. Le Sacré-Cœur de Jésus a fécondé des efforts très-modestes, et là où l'on n'attendait qu'une herbe des champs, a crû un arbre du Paradis.

C'est l'histoire que nous répétons à nos ouvriers pour les amener à l'économie. Voulez-vous devenir riches ? proposez-vous seulement d'avoir une épargne de 100 fr., et nous répondons de vous. Les premiers 100 fr. sont difficiles à amasser ; à 2 fr. par semaine, il faut un

an. Mais quand il y a une petite rente à toucher, quand le petit capital, ayant franchi les *trois chiffres*, offre la perspective du *quatrième* ; une *auri sacra fames* s'empare de l'ouvrier ; émerveillé de son premier succès, il brûle d'en obtenir un second, et au lieu de 2 fr. il en épargne 4 : il n'y a plus qu'à le laisser aller. Il est sur le bon chemin.

Ainsi, quand on pourra déterminer un industriel à entrer dans la voie des Œuvres, selon ses moyens, doucement, et selon ses forces ; si sa persévérance n'est pas rebutée par l'attente, quelquefois un peu longue, des premiers fruits de ses efforts, il naîtra en lui une soif des âmes, qui ira grandissant à mesure que Dieu la satisfera ; et alors ce qu'il pensait impossible autrefois lui deviendra facile, et il s'étonnera lui-même de sa longue hésitation et de ses injustes défiances.

On peut établir treize degrés dans les œuvres de l'Usine.

1^{er} degré, ce que la brochure de Nantes appelle les *moyens intérieurs*, c'est-à-dire : la moralité dans les ateliers, le dimanche scrupuleusement observé, sages règlements, employés chrétiens, et, en tous cas, suppression immédiate de tout employé qui n'a pas un bon esprit et de bonnes mœurs, paye mise à l'abri des tentations trop dangereuses, gestion personnelle du patron autant que possible, et, toujours, droit absolu réservé à l'ouvrier du recours direct au patron, sans passer par l'employé, etc. Tous les patrons ne sont-ils pas tenus à ces devoirs, quelle que soit leur situation ?

2^e degré. Ecoles chrétiennes fréquentées *régulièrement*, conduisant et surveillant effectivement les enfants aux offices du dimanche. Ce second point est facile, puisque nous ne supposons pas d'*écoles spéciales*, mais seulement la surveillance réelle et paternelle du patron pour les enfants de son usine.

3^e degré. Ecole de filles spéciale pour l'usine par des Sœurs.

4^e degré. Visite régulière des malades à domicile par les Sœurs. (Augmentation de leur nombre et de leurs ressources en conséquence).

5^e degré. Une grande Mission ouvrière.

6^e degré. Retraite pascalle annuelle, et, si on le peut, une retraite spéciale pour les hommes, une spéciale pour les filles et les femmes.

7^e degré. Associations de filles avec réunions chez les Sœurs.

8^e degré. Visite, au moins trimestrielle, d'un missionnaire zélé, avec un local spécial tout près de l'usine pour les réunions et les confessions.

9^e degré. Une chapelle spéciale aussitôt que possible, si petite qu'elle soit, au moins pour les communions d'hommes, afin de ménager leur respect humain.

10^e degré. Association des mères, avec réunion mensuelle à la chapelle ou à l'église.

11^e degré. Ecole de garçons spéciale pour l'usine avec des Frères.

12^e degré. Associations d'hommes sous la direction des Frères.

13^e degré. Chapelle suffisante pour l'usine, quand on le pourra, avec un aumônier à demeure.

Il faut encourager l'industriel à commencer ; qu'il ne se propose pas un but au dessus de ce qu'il croit possible. Quand il sera au deuxième degré, il aura déjà fait quelque chose, et Dieu lui accordera les moyens d'arriver au troisième, puis au quatrième, et ainsi, sans rien brusquer, on pourrait arriver dans beaucoup d'établissements à avoir une partie des Œuvres de l'Usine.

On trouvera des manufactures où il y a déjà des Frères, des Sœurs, une chapelle, tout en un mot, sauf le plus important *les Associations*. Là, du moins, le comité pourra faire compléter les œuvres sans autre effort que celui d'éclairer les patrons sur la nécessité des Associations catholiques pour arriver à un résultat solide.

Quelques-uns se sont préoccupés du peu de stabilité d'une œuvre qui dépend uniquement d'un patron : il peut y avoir des changements, des morts, etc.

Que deviendront alors ces Œuvres, entreprises au milieu de tant de difficultés, poursuivies avec tant d'amour par les religieux et les religieuses qui y ont consacré leur vie ?

Permettez-nous de vous dire toute notre pensée : cette préoccupation n'est propre qu'à entraver le bien, c'est la prudence humaine, toujours inquiète du lendemain, comme si Dieu n'existait pas.

Ont-ils eu une semblable préoccupation les Apôtres, quand ils ont fondé l'Église, les missionnaires qui vont évangéliser les contrées lointaines, saint Vincent de Paul dans ses créations admirables, les Petites Sœurs des pauvres, qui recommencent sous nos yeux la charité purement chrétienne, nous voulons dire la charité sans l'*administration légale*, si contraire aux vrais intérêts du pauvre ?

C'est que le salut des âmes est en lui-même une *Œuvre éternelle*, et si demain l'usine de l'Est cessait d'être chrétienne, les Associations n'en auraient pas moins produit autant d'*Œuvres éternelles* qu'elles ont envoyé d'âmes au paradis. La seule chose dont nous devons nous inquiéter, c'est de sauver des âmes aujourd'hui.

Dieu seul sait si nous pourrons en sauver demain. L'avenir est à Dieu, le présent seul est à l'homme.

Nous ajouterons que, selon nous, il serait impossible d'aborder la question de la stabilité avec un industriel. Ce n'est guère possible qu'avec une grande Compagnie par actions, et encore seulement pour des Œuvres où son intérêt personnel est plus engagé que la gloire de Dieu.

II. — Action du Comité à la ville

A la ville, l'action du Comité sera beaucoup plus facile, car l'industriel chrétien n'aura pas seul à supporter les charges pécuniaires des Œuvres ; beaucoup de catholiques, qui sont étrangers à l'industrie, contribueront volontiers aux dépenses nécessaires. De même, pour la part de direction des Œuvres dont le patron seul peut s'occuper à la campagne, le chef d'usine, qui habite la ville, pourra trouver des auxiliaires zélés dans toutes les classes de la société.

Le Bureau Central aura donc atteint son but, s'il peut obtenir des industriels qui habitent les villes :

1 ° Dans leurs usines, une organisation intérieure qui évite le plus de mal possible. (Voir le Rapport de Nantes, chapitre II) ;

2 ° Leur sympathie avouée, effective, affectueuse pour toutes les Œuvres de l'Usine ;

3 ° Leur coopération dans un comité de l'Usine.

On voit que ces trois conditions sont faciles à réaliser.

Il n'y aura plus alors qu'à stimuler le Comité local, et à le guider dans l'établissement du réseau d'Associations qui forment les Œuvres de l'Usine.

Quand les Œuvres seront fondées, on pourra en assurer la stabilité par des donations, qui procureront des revenus à la corporation ouvrière.

Le Bureau Central des Œuvres de l'Usine devra s'attacher à créer une certaine méthode, comme les vaillants fondateurs des Cercles catholiques l'ont fait. L'expérience a prouvé que son intervention était souvent fort utile, je dirai même fort nécessaire, pour maintenir certaines fondations dans la voie franchement catholique, et les empêcher de verser dans l'ornière libérale ou philanthropique, ce qui est tout un.

Cette méthode, fruit de l'expérience, sera fixée par le temps et la pratique, et devra être conseillée partout où les Œuvres seront fondées.

Chapitre III

La prière

Nous aurions dû commencer par ce moyen, le plus puissant et le plus efficace. Mais précisément à cause de son importance, nous avons voulu terminer par la prière, trop heureux si tous ceux qui nous entendent veulent bien au moins se souvenir de ce troisième moyen et s'en servir pour l'extension des œuvres de l'usine.

Qui que nous soyons, nous ne devons pas nous désintéresser du salut de nos frères. Si tous les catholiques ne peuvent y travailler par

l'action et la parole, tous du moins, peuvent prier et tous doivent le faire.

Et comme le mal que nous voulons combattre est le plus grand danger de notre société, nous désirons voir s'établir une vaste ligue de prières, qui offre à Dieu des supplications nombreuses et constantes, et nous obtienne enfin la conversion de l'Usine.

Nous proposons la prière suivante qui a été adoptée par le Bureau Central ; depuis longtemps, chaque dimanche, elle se récite à la grand'messe, dans la chapelle de l'usine de l'Est, et sans nul doute pour moi, le Sacré-Cœur de Jésus a voulu récompenser les humbles prières de ces pauvres ouvriers, en vous faisant aimer cette grande œuvre qui n'est autre que la rédemption de la famille ouvrière :

Acte de Réparation des Œuvres ouvrières.

« Chaque jour, ô mon Dieu, les pécheurs, par leurs crimes, diminuent, autant qu'il est en eux, votre gloire et votre bonheur accidentels ; en même temps, ils se font à eux-mêmes un mal qui serait irréparable, si vous ne veniez à leur secours. »

« Par une admirable condescendance de votre bonté infinie, dont nous vous louerons toute l'éternité, vous avez bien voulu nous associer à la grande Œuvre Réparatrice de ce double mal. Nous nous y consacrons tout entiers. »

« Par des Communions réparatrices, nous vous consolons de l'abandon où vous languissez. »

« Par l'assistance à des messes non obligées, nous vous demandons la conversion de ceux qui, par négligence, n'y assistent pas le dimanche. »

« Nous prions durant notre travail pour ceux qui ne vous prient pas. »

« Enfin, nous vous offrons nos souffrances pour ceux qui vous refusent leurs cœurs. »

« Nous savons que toutes nos actions n'ont par elles-mêmes aucune valeur, mais nous les ferons toutes passer par votre cœur ado-

nable, Bien-Aimé Jésus ; vous les purifierez, et elles acquerront une valeur infinie par leur union à vos actions, à vos souffrances et à votre mort, ô Verbe Incarné, fondement unique et nécessaire de toute Réparation. »

« Pardonnez toutes nos infidélités et nos ingratitude ; permettez que, prosternés et anéantis devant vous, nous vous fassions spécialement Amende honorable pour tous les scandales, les blasphèmes et les crimes de tous genres qui se commettent dans les ateliers où vous n'êtes pas connu. »

« Venez au secours de nos frères, jetés par la nécessité dans ces vestibules de l'enfer, où les âmes se perdent si facilement. Suscitez des apôtres de l'Usine, que l'atelier redevienne chrétien, que votre nom y soit connu et respecté. Que l'ouvrier vous retrouve, et avec vous le bonheur, la joie de la famille, et le remède à tous les maux si nombreux qui sont venus fondre sur lui, depuis qu'il s'est éloigné de vous ? — Et afin que cette Réparation vous soit plus agréable, nous la faisons en union avec Marie, votre sainte Mère, qui, en s'associant à vos souffrances au pied de la Croix, est devenue la Réparatrice de sa race et la Mère des chrétiens. Ainsi soit-il. »

Laissez-moi vous dire, Messieurs, que pour moi, la prière est ma seule espérance. Fils et petit-fils d'industriels qui ont été les pères de leurs ouvriers et leur ont prodigué l'amour, nous avons hérité de cette passion. Nous avons mesuré la plaie dans toute son étendue, et nous avons constaté les résultats inespérés de l'action catholique parmi ces populations dont on désespérait. Voyant le remède si facile, nous l'avons rêvé pour tant de pauvres âmes qui se perdent tous les jours, et vous nous avez accueilli, à Nantes, avec tant de sympathie que nous avons pensé que le rêve allait devenir réalité.

Votre Bureau Central nous a fait entrer aux Comités catholiques, et nous voici au Congrès de Lyon : pour la troisième fois nous posons la question dans une grande assemblée catholique.

Faut-il l'avouer ? Je n'aborde jamais ce sujet sans un profond chagrin. Quoi de plus affreux que d'assister à la mort de frères bien-aimés, sans pouvoir leur porter d'autres secours que celui d'une parole vaine et que je sens impuissante !

Il vaudrait mieux se voiler la face et oublier. Mais là-haut, sur la grande montagne, je vois Jésus-Christ versant à flots son sang divin pour ses enfants de prédilection, les pauvres ouvriers ; sa douleur brise mon cœur, et si je ne puis lui apporter d'autres consolations, je veux du moins pleurer avec lui. Peut-être d'autres pleureront avec moi, et ces larmes feront violence au ciel qui nous enverra enfin des Apôtres de l'Usine.

VŒUX ADOPTÉS PAR LE CONGRÈS.

1 ° Que le Bureau Central continue à employer tous les moyens de publicité pour populariser les Œuvres de l'Usine.

2 ° Que le Bureau Central forme un Comité spécial de l'Usine, et que plusieurs des membres de ce Comité se rendent dans les villes et les campagnes manufacturières, pour y déterminer, par tous moyens, l'établissement des Œuvres.

3 ° Que le Bureau Central forme une ligue de prières pour l'Usine et appelle sur elle la bénédiction fécondante de Pie IX.

Annexe A.



EXTRAIT DU BULLETIN DE L'ŒUVRE DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS
(NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1874)

UNION DES ŒUVRES OUVRIÈRES CATHOLIQUES

I. — CONGRÈS DE LYON.

Le Congrès des directeurs d'Œuvres ouvrières catholiques vient de clôturer ou plutôt de se proroger à l'année prochaine, car depuis ces dernières années trois grandes associations catholiques tiennent leurs assises annuelles : l'Union des Œuvres, les Comités catholiques et l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers.

Chaque année ces assises sont plus importantes par le nombre des Œuvres qui viennent s'y faire représenter, et par l'affirmation des idées qui s'y produisent et des dévouements qui les réalisent.

Mais peut-être les desseins profonds de la Providence ne s'étaient-ils jamais autant révélés que dans l'imposante et presque conciliaire assemblée à laquelle Lyon vient d'avoir l'honneur de donner une splendide hospitalité.

Des ferments d'inquiétude semblaient en germe chez ces représentants de tant d'œuvres, de tant d'ordres, de tant de régions, de tant de conditions diverses, et l'esprit de particularisme devait être la note dominante en leur concert.

Et pourtant, à quoi aboutit le Congrès ? Ses onze Commissions, préparées et conduites avec une intelligence et une fermeté admi-

rables par le Bureau central de l'Union, font défiler dans une variété merveilleuse tous les efforts de la charité catholique pour le salut des classes ouvrières ; et voici que les assemblées générales votent par acclamation l'impression des rapports qui assignent l'*association* pour principe à toute action catholique et patriotique, comme ceux du grand industriel devenu l'apôtre de l'usine chrétienne après en avoir créé le modèle, — et celui de l'officier supérieur délégué de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers.

Ces hommes sentent bien qu'ils entreprennent une lutte insensée contre l'esprit moderne, si la grâce de Dieu n'est pas avec eux. — Mais l'assemblée, la plus puissante peut-être qu'il y ait au monde parce que chacun y est le fils de ses œuvres et non de ses promesses, — l'assemblée la leur impose par ses suffrages, par ses acclamations, les y soutiendra par ses prières, parce qu'elle a été saisie de cette concordance merveilleuse des trois grands linéaments de ses études que l'éminent Père d'Alzon lui a ainsi indiqués : « l'organisation diocésaine de la propagande des Œuvres ; l'application de toutes les Œuvres à la population industrielle où la famille sera transformée par la charité ; enfin l'affirmation de cette grande Œuvre des Cercles, qui fera sortir encore une fois des catacombes une société nouvelle. »

C'est donc au service des Œuvres qui peuvent rendre à l'ouvrier d'abord les saintes joies de la famille, puis le bienfait des corps de métiers, que sont conviés tous les dévouements, par l'association catholique au sein même de la classe des patrons, et par l'application de leurs forces unies au développement des Œuvres ouvrières suivantes : pour les enfants, écoles chrétiennes et patronages ; pour les jeunes filles, Association des enfants de Marie ; pour les femmes, Œuvre des mères chrétiennes ; pour les hommes, Œuvre des Cercles.

II. — COMMISSION MIXTE DE PROPAGANDE.

Tel est le résumé des vœux du Congrès. Pour traduire en fait ces résolutions, il a voulu créer — et c'est un acte capital dans l'œuvre du catholicisme militant — une Commission mixte de propagande, formée des délégués des grandes associations catholiques, présidée par un saint et admirable évêque, Mgr de Ségur, et à la disposition de « l'Apôtre de l'Usine ».

Si l'on énumère les forces de ces grandes associations, on trouve dans celle des Comités catholiques deux cents groupes locaux formés pour le service de tous les intérêts catholiques ; dans l'Union des Œuvres ouvrières, un nombre croissant rapidement de bureaux diocésains voués à la propagande de ces Œuvres ; dans la Société de Saint-Vincent de Paul, une admirable multitude de conférences, qui, bien qu'atteinte par le gouvernement de l'Empire, est encore unie par les liens de la charité ; dans l'Œuvre des Cercles enfin, une cohésion presque militaire et une action résolue, qui se concentrant sur un but déterminé, la création de *l'association catholique dans la classe dirigeante comme dans la classe ouvrière, et l'une par l'autre*, a pris l'avant-garde du mouvement en abordant en quelque sorte le taureau par les cornes, c'est-à-dire l'inertie de la classe aisée par le cœur, et la haine révolutionnaire de l'ouvrier par la confiance.

Derrière ces contingents, dont les têtes vont s'unir pour la première fois dans une action commune, la hiérarchie sacerdotale de l'Église qui guide leurs efforts, le dévouement des ordres religieux qui les soutient, et au-dessus de cet ensemble de forces, la grande figure du Pape qui les exhorte et les bénit.

III. — RÔLE DE L'ŒUVRE DES CERCLES.

De même que dans un mouvement militaire combiné pour donner l'assaut à l'ensemble des positions ennemies, nulle troupe ne doit perdre de vue l'objectif spécial qui a été assigné à son effort, ni

s'écarter en rien de l'ordre de bataille, sous peine de n'amener que confusion et désordre fatal, — de même dans l'action collective dont les délégués à la Commission mixte doivent être les agents, l'émulation seule est permise, et la concurrence serait une faute impardonnable. C'est dire en particulier que si nos Comités et nos correspondants sortaient de la spécialité dont l'étroite observance fait la force de l'Œuvre, pour opérer dans le domaine des œuvres de jeunesse par exemple, ils procureraient un bien local infiniment moindre que le mal général qui en résulterait pour l'Œuvre, et feraient reculer finalement ainsi le catholicisme militant vers l'état de faiblesse organique d'où nous nous efforçons de le sortir.

Ceci posé, quelle est la part de l'Œuvre dans le mouvement général de prosélytisme qui doit envelopper la famille ouvrière ? — Cette part consiste dans les dispositions préliminaires et dans l'action que nous allons indiquer sommairement. — *Dispositions préliminaires* : A — se pénétrer des principes développés dans les documents qui nous seront communiqués, c'est-à-dire, en quelque sorte, du plan stratégique général ; B — en faire une diffusion méthodique et intelligente ; C — entrer en rapports intimes avec les Œuvres locales concourant au plan général. — *Action* : A — échanger avec les Œuvres locales le service mutuel de les faire toutes connaître dans le personnel de chacune d'elles, afin d'en grossir le recrutement respectif ; B — se concerter avec la direction locale de chacune d'elles pour les dispositions d'intérêt commun, telles que fêtes à célébrer ensemble, bonnes lectures à propager dans la famille, etc... ; sans jamais mêler les directions respectives, ni même les unir au détriment des grandes autonomies ; C — tenir la direction générale parfaitement au courant de la marche de l'action, et redoubler vis-à-vis d'elle d'une fidélité d'autant plus nécessaire que cette action est plus vaste et plus combinée.

Enfin, il ne faut pas se dissimuler que l'esprit de ces dispositions ne sera pas, dans la pratique, absolument saisi par toutes les parties

qu'elles concernent indirectement ; mais il n'en serait pas moins coupable de douter de la grâce d'en haut qui doit en faire prévaloir le succès, malgré nos infirmités et notre faiblesse, si, fidèles à l'esprit de l'Œuvre, nous savons demander cette grâce par la prière, et la mériter par le dévouement en Notre Seigneur à la famille ouvrière.

T. C.

Annexe B.



RÉCIT

D'UNE VISITE AU VAL-DES-BOIS INCENDIÉ
(LETTRE AU COMTE A. DE M.)

Reims, le 21 septembre 1874.

Mon bien cher ami,

Je vous écris au lendemain de l'une des plus émouvantes journées de notre vie militante.

Vous savez qu'aussitôt avisé de l'incendie qui avait dévoré la manufacture du Val-des-Bois, j'étais parti pour porter le témoignage de notre cordiale sympathie à son excellent patron, celui que le Congrès des Œuvres à Lyon a appelé *l'Apôtre de l'Usine*.

Je me retrouvais de nouveau sous l'impression singulière que m'avait faite son attitude au Congrès, alors que transportés par sa parole évangélique nous nous mettions par acclamation au service de son apostolat : « Ah ! Messieurs — nous avait-il dit avec la figure empreinte de douleur — Ah ! Messieurs, quel mal me font vos applaudissements au début de cette grande action que vous voulez entreprendre avec moi ! Les œuvres vraiment voulues de Dieu ne débutent que par l'épreuve ! je l'ai toujours vu, et voici que vous me comblez d'applaudissements et de promesses. — Ah ! quel mal vous me faites ! »

Trois semaines après ces paroles prophétiques, l'épreuve était venue, — et quelle épreuve ! Le feu éclatant dans le bureau même du patron avait consumé en une nuit son magnifique établissement, et détruit du même coup avec sa prospérité celle d'une population de douze cents ouvriers.

M. H.... avait envoyé ses fils à ma rencontre et il se tenait lui-même sur le seuil de la ruine fumante, prêt à recevoir l'envoyé de l'Œuvre des Cercles.

Il m'embrassa et me conduisit à son père, admirable vieillard, créateur de cet édifice aujourd'hui disparu, et patriarche de cette belle famille chrétienne, dont vingt-deux rejetons se groupent chaque jour autour de sa table. Vous décrirai-je cet homme, dont la noblesse est toute de force et de simplicité chrétiennes ? quand il avait vu éclater le feu qui allait dévorer sa maison, il s'était agenouillé et avait fait un acte d'abandon au Seigneur ; — ou bien ces beaux jeunes gens, véritables rameaux de l'olivier biblique ? — ou enfin cette jeune fille, restée la mère de ses petits frères, et qui porte le ruban bleu des enfants de Marie, dont l'Association ouvrière vient de l'élire présidente ? Je les ai à peine entrevus, et je ne les oublierai jamais, tant leurs figures sont faites pour inspirer le respect et la sympathie !

Mais le patron n'a pas de temps à perdre : il me présente le Président du Cercle, premier contre-maître de l'usine, blessé d'un coup de hache en coupant une toiture embrasée, et me laisse à peine le temps d'arrêter les yeux sur le plus violent amas de ruines — pierres calcinées, fers tordus, poutres fumantes — que le feu puisse faire d'une construction à cent fenêtres, à quatre étages, et d'un outillage formé et entretenu par des générations de travailleurs.

Le patron cependant ne me parle pas de « ces détails » ; il regrette surtout une bibliothèque et des notes spéciales aux Œuvres, qui ont brûlé avec sa caisse et ses livres ; mais « Dieu a voulu lui imposer ce sacrifice intime. » Il me montre en chemin le point où s'est arrêté l'in-

cendie : c'est à la niche où une statue de la Sainte Vierge reposait sur un socle en bois entouré d'une dentelle de papier encore intacte.

Puis nous montons les degrés de la chapelle de l'usine — si l'on peut appeler ainsi une vaste et haute nef gothique, où des guirlandes de fleurs fraîchement renouvelées encadrent les images sacrées. La tribune et les bancs sont déjà garnis d'une foule recueillie ; la population entière de l'usine est venue se réunir une dernière fois devant ses autels accoutumés ; demain elle se dispersera dans les centres manufacturiers du voisinage, où le patron victime du désastre a déjà su préparer à tous des ateliers où ils ne chômeront pas.

Aujourd'hui c'est le jour des adieux — et c'est la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs ; — les enfants de Marie agenouillés au premier rang élèvent leurs voix pures en un hymne à la Vierge ; — le chant des ouvriers y répond ; — l'orgue, tenu par la fille de M. H..., accompagne leurs accents. — L'aumônier de l'usine monte en chaire ; il rappelle aux partants l'exil d'Israël au pays des infidèles, alors que Dieu, restant avec ses serviteurs, devait leur rendre un jour la patrie. — Puis la bénédiction du saint ciboire descend sur les têtes inclinées, et la sortie de l'église se fait dans un religieux silence ; la population de l'usine se forme en cercle au bas des degrés. Nous restons seuls sur le parvis, le « bon père » (c'est ainsi qu'on appelle le patriarche), « le patron » et moi.

Alors d'une voix contenue, mais ferme et facile, M. H.... adresse aux émigrants plus encore ses exhortations que ses adieux ; il leur montre d'abord la miséricorde cachée sous les coups de la Providence, puis les devoirs et les épreuves qui les attendent : « Vous serez peut-être moins payés, moins aimés, dit-il, mais vous vous aimerez entre vous, et vous vous maintiendrez bien fidèles, et bien dignes de votre renom de piété ; puis vous reviendrez — le bon Dieu le permettra bien sûr — dans l'usine relevée pour vous recevoir encore.... L'un des promoteurs de l'Œuvre des Cercles catholiques est venu pour vous ap-

porter un témoignage de sympathie ; il va nous parler au nom de tous les Cercles.... »

Il fallut m'exécuter ; mais ma gorge était serrée, ma voix sifflait au lieu de descendre sur la foule sanglotante, et les cris d'une pauvre femme en attaque de nerfs n'étaient qu'en harmonie avec ma parole saccadée. Toutefois je parlai en votre nom, au nom de l'Œuvre ; — puis entre « le bon père » et « le patron » je pris le chemin du Cercle.

Tous ses membres étaient réunis pour recevoir un adieu plus particulier et des conseils plus spéciaux ; je n'essayerai pas de vous les redire ; tout ce que peut enfanter de tendres sollicitudes le cœur d'un père ou presque d'une mère se traduisait là en bonnes paroles pour chacun : « Toi, tu emporteras ton instrument de musique et tu joueras de temps en temps, pendant la marche ou bien le soir, pour égayer notre jeunesse, car il ne faut pas se laisser aller à la tristesse ; — toi, il faut que tu emmènes ta femme quand même elle n'aurait pas d'ouvrage tout de suite, vous êtes trop jeunes pour rester séparés ; toi, tu passeras à la maison prendre une couverture pour l'enfant. — Ceux qui vont à X.... se serront autour du vieux N..., c'est lui qui sera votre président et qui correspondra bien fidèlement avec nous ; — pour vous autres, ce sera M.... » — Et ainsi de suite je vis se dérouler l'organisation vraiment merveilleuse d'autant de détachements pour lesquels tout avait été préparé, prévu, tandis que les cendres de l'incendie étaient encore chaudes, — le salaire, le logement, les secours, les écoles mêmes ; chaque détachement emmène, pour les tenir, une Sœur et un Frère de la doctrine chrétienne.

Le moment de l'adieu était venu : « le bon père » et « le patron » s'arrêtent aux côtés de la porte, et un par un les émigrants défilent et sont embrassés par chacun d'eux ; le plus vieil ouvrier de l'usine et le « bon père » qui l'avait fondée restent plus longtemps embrassés ; puis un dernier adieu, un toast le verre en main à l'Œuvre des Cercles, et aux camarades du Cercle de Reims accourus à la première

nouvelle du sinistre, pour porter au Val-des-Bois leurs bourses et leurs cœurs.

— Et demain matin au réveil chaque détachement partira avec ses chefs (les élus de l'association), son convoi, ses ambulances.

O familistère de Guise, ô phalanstères de toute sorte et de tous pays, ô philanthropes de toute doctrine, hormis celle de Jésus-Christ !... Qu'êtes-vous auprès de cette chrétienté qui se disperse sous la main de Dieu, non pour disparaître, mais pour nous enrichir de ses essaims ?...

*
**

L'heure du départ est arrivée aussi pour nous, — pour l'excellent président du Comité de Reims qui m'avait amené, et pour moi. Nous avons la bonne fortune d'être accompagnés à Reims par M. H..., et en route il ne me parle que de l'Œuvre et semble n'avoir pas d'autre souci ; à peine si j'obtiens des détails sur son œuvre à lui, et chacun de ces détails est merveilleux : jusqu'en 1862 l'exemple et les efforts de trois générations de patrons chrétiens étaient restés impuissants à christianiser cette population ouvrière livrée à toutes les misères de ses pareilles ; alors M. H.... essaye de faire germer dans son sein l'idée d'associations catholiques, et au bout de cinq ans, en 1867, il a obtenu l'association entre *quatre* ouvriers, puis aussi entre *trois* enfants de Marie, qui en arborent le ruban bleu, en dépit des sarcasmes et des tourments qu'on leur inflige de toutes parts ; — puis les associations grossissent, se multiplient, se perpétuent, malgré que des crises industrielles déterminent un renouvellement successif presque complet de la population de l'usine. Aujourd'hui les trois quarts de cette population recrutée au hasard dans les fabriques de Saint-Quentin et de Reims sont constitués en associations pieuses ouvrières[?] ; le reste des ouvriers les respecte et les suit peu à peu. Et parmi ces hommes, ces femmes, cette jeunesse, presque point de *préservés* de la contagion du vice avant leur arrivée au Val-des-Bois, —

tous *convertis* depuis ! Cela m'est montré par des détails inénarrables dans leurs contrastes.

Nous voici arrivés à Reims ; j'ai pour deux mois les pleins pouvoirs de notre confrère pour servir la propagande des œuvres unies, à laquelle, au bout de ce répit, il se consacrera derechef. Nous nous embrassons une dernière fois ; et après avoir goûté de nouveau la cordiale hospitalité de notre cher président du Comité de Reims, je vais sous ses auspices terminer la soirée au cercle d'ouvriers qu'il a pu ouvrir depuis trois mois.

Mon premier salut est pour la chapelle : à peine m'y suis-je agenouillé sous notre bannière que le *Chant de l'Œuvre* s'élève de deux cents poitrines. — « Espérance de la France, ouvriers, soyons chrétiens ! »

Vous êtes habitué à ces fêtes, vous dont la vie est devenue un apostolat si périlleux et si triomphal ; moi-même je venais des Cercles de Lyon et d'ailleurs encore — et pourtant mon cœur se soulevait d'émotion.

J'entre dans la grande salle, où tous les sociétaires forment les rangs autour de notre vaillant confrère, qui a su s'en faire admirer et chérir — et tout d'abord le président ouvrier me lit une parole d'accueil aussi bonne, aussi loyale, aussi chrétienne, aussi ferme que l'accent résolu dont il la prononce aux applaudissements de tous ; puis un beau jeune homme à l'allure hardie s'avance et m'offre avec la grâce du cœur un magnifique bouquet de fleurs.

Les vivats éclatent, le nom de l'Œuvre, le vôtre, cher ami, sont salués par des accents joyeux, et une vraie fête, une fête du cœur revivra dans mon récit, trop court ce soir pour redire tant de bénédictions divines.

P. S. — Comme à toute fête — on me l'a montré à Reims — il faut son bouquet, je vous apporte ici celui d'une réponse adressée par le Cercle ouvrier du Val-des-Bois à l'envoi des premières souscriptions.

T. C.

« A Messieurs les membres du Conseil intérieur du Cercle....

Val-des-Bois, 1874.

« Très-chers amis,

« Nous avons reçu votre lettre du 27 septembre et votre généreuse offrande.

« Rien n'est plus touchant pour les malheureux que cette affectueuse sympathie qui nous vient de toutes parts, d'âmes inconnues hier, dont le souvenir restera désormais gravé dans nos cœurs.

« C'est dans ces tristes circonstances surtout que nous reconnaissons combien la religion est nécessaire pour supporter les maux et combien elle est suave dans la charité qu'elle met dans le cœur de nos frères.

« En priant les uns pour les autres nous prions aussi pour tant de pauvres ouvriers que la Révolution a éloignés de Dieu. Pour eux, le malheur n'a aucune consolation, tandis que pour nous les larmes ont leur espérance.

« Agréez, très-chers amis, l'expression de notre affectueuse reconnaissance.

« Signé :

« *Le Président du Cercle catholique d'ouvriers
du Val-des-Bois,*

« N.... »

Annexe C.



AUX OUVRIERS

DES CERCLES CATHOLIQUES

Paris, le 24 septembre 1874.

Frères en Notre Seigneur Jésus-Christ,

La première de vos associations catholiques qui soit venue se ranger sous la bannière de l'Œuvre vient d'être atteinte par une cruelle épreuve : le feu a consumé la belle usine du Val-des-Bois près de Reims, et les trois cents familles ouvrières qu'elle occupait se sont vues en un instant privées de travail.

Tous les membres de cette association sont de vrais chrétiens, et tous restent admirables de foi, de résignation et de dévouement réciproque, depuis le patron qui donne l'exemple du courage et de la prière, jusqu'aux plus jeunes apprentis.

Leur souffrance est grande cependant, et nos Comités ne sauraient venir à leur secours sans détourner des ressources déjà vouées à l'Œuvre locale.

Mais les ouvriers du Cercle catholique de Reims nous ont donné un bel exemple, en apportant, d'un élan spontané, leurs souscriptions à la caisse de secours du Val-des-Bois.

Nous portons ces faits à votre connaissance, afin que partout où se déploie la bannière des Cercles puisse se manifester aussi leur frater-

nité, comme Dieu l'a voulu assurément, en permettant cette épreuve pour les meilleurs d'entre nous.

Vous ne laisserez pas échapper la grâce qui vous est faite de pouvoir secourir vos frères, bien que vous soyez pauvres vous-mêmes, et que votre pain soit rare et dur.

Les sociétés secrètes et tous les ennemis de la France catholique ont le regard sur vous, et nous, de même que nous vous avons remis vos bannières, nous n'hésitons pas aujourd'hui à confier l'honneur de l'Œuvre à vos cœurs.

Le Comité....

*
**

Cet appel a été entendu ; à l'heure où nous écrivons ces lignes, cinq mille ouvriers, sociétaires de nos Cercles, se sont révélés généreusement à leurs confrères du Val-des-Bois, où s'ouvre ainsi la première page du *Livre d'or* de l'Œuvre.

T. C.